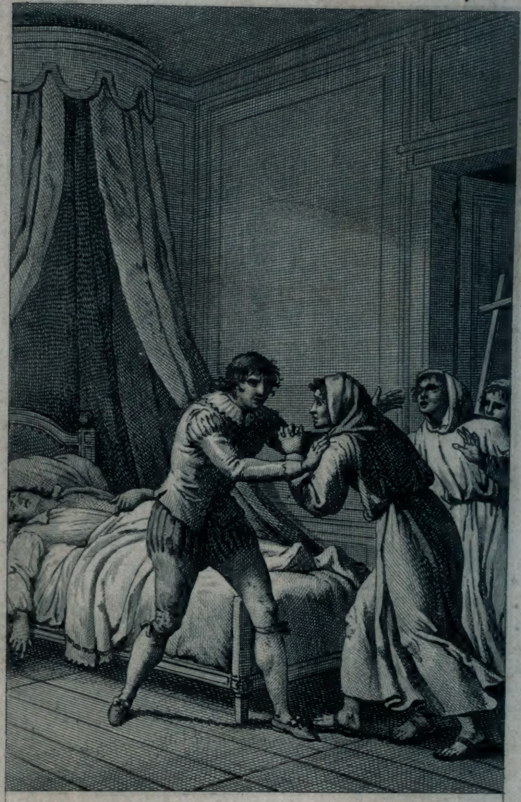

3 1761 06187512 6
PQ
2013
M3H57
1800
t.4
c.1
ROBARTS

HISTOIRE

DE

QUATRE ESPAGNOLS.



N'approchez pas; sortez, sortez d'ici.

Monsiau inv. F.ois Tardieu Sc. Rue de l'Université N.o 296.

HISTOIRE

DE

QUATRE ESPAGNOLS;

Par F. L. C. Montjoye.

J'abhore les méchans ;
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.

Gresset.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez le Normant, libraire, rue des Prêtres-S. Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis l'église.

An IX. — 1801.



HISTOIRE

DE

QUATRE ESPAGNOLS.

DIXIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Don Carlos DE MASSARÉNA à Fernand TEXADO.

Madrid, 28 Septembre 17...

JE suis excédé, mon cher ami, des fatigues de ces jours derniers; j'ai besoin de repos: mais votre chère sœur Rosalie me remplacera. Sa longue lettre contient

la suite de l'histoire que je vous ai commencée. Adieu, mon cher ami ; aimez-moi toujours : et croyez que personne ne vous aime plus que moi. J'ai mis Rosalie au fait des circonstances dont elle n'avoit pu être témoin.

LETTRE II.

Rosalie TEXADA à son frère TEXADO.

Madrid, 28 Septembre 17...

L'AUROIS-TU jamais imaginé, mon frère? Ta Joséphine..... Ah! comme le cœur te palpite! Elle est.... Le croiras-tu? Ne diras-tu pas que c'est un rêve, une folie? Non, non, rien n'est plus véritable.... Mais où est-elle donc?..... Où? dans mes bras. Je la presse contre mon sein; je l'appelle ma sœur, elle me sourit.... Mais que je te commence donc cette histoire, ou plutôt que je la prenne où don Carlos l'a laissée; elle tient du miracle.

« Avant-hier au soir comme j'allois me coucher, une sœur converse entre dans ma chambre, me dit que la supérieure m'ordonne de passer chez elle sur-le-

champ, et s'en va sans me donner le tems de lui faire une seule question. Il me prit un saisissement; je repassai en moi-même ce que j'avois fait qui pût me mériter d'être grondée, car je croyois fermement que c'étoit pour être grondée que la supérieure m'envoyoit chercher. Je me hâtai cependant d'obéir. Je grattai doucement à la porte. Quand je fus dans la chambre, je vis la supérieure assise dans son fauteuil, et à côté d'elle une jeune demoiselle qui sanglottoit et cachoit son visage avec son mouchoir. Elle ne leva pas même la tête pour me regarder lorsque j'entrai. Son affliction étoit extrême; elle proféroit bien quelques mots; mais ses sanglots qui se précipitoient avec la plus grande rapidité, m'empêchoient de distinguer ce qu'elle disoit. J'entendois seulement ces mots : *O ma tante! ô ma tante!* »

« Rosalie, me dit la supérieure, voici une pensionnaire qu'on nous amène, qui comme vous voyez, est extraordinaire-

ment affligée. Je ne vois personne dans la communauté, qui puisse mieux que vous, lui donner quelque consolation. Je vous la remets entre les mains; faites tout ce qu'il vous sera possible d'imaginer, pour calmer un peu son chagrin. Je vous fais sa gouvernante; emmenez-la. »

« Mademoiselle, dit ensuite la supérieure en s'adressant à la belle affligée, donnez la main à ma fille Rosalie; elle aura bien soin de vous. Je ne peux pas en conscience vous faire coucher dans sa chambre; cela est contre les règles de la communauté. Vous la conduirez, Rosalie, dans la chambre Saint-Joseph. La sœur Brigitte veillera auprès d'elle la nuit. Prenez ce petit flacon de vin de Rôta avec ces biscuits; obligez-la de prendre quelque chose avant de se mettre au lit. Demain matin vous lui ferez du chocolat; si elle est en état de se lever, vous la conduirez dans votre chambre où l'on vous portera à manger jusqu'à ce qu'elle soit en

état de paroître devant la communauté. Je vous la recommande ; tâchez de sécher ses larmes. »

« Adieu, mademoiselle, dit encore la supérieure à la nouvelle arrivée ; nous ferons plus ample connoissance : je ne blâme point la vivacité de vos regrets ; il faut cependant à votre âge comme au mien, se résigner à ce que veut le ciel. En attendant que vos hardes soient arrivées, ma fille vous prêtera tout ce dont vous aurez besoin.

Ma nouvelle compagne se leva alors et me laissa voir une physionomie qui quoiqu'éclairée par la lueur pâle de la lampe, me parut intéressante. Elle salua la supérieure, me tendit la main et me suivit. Je la conduisis dans la chambre Saint-Joseph. « Voilà, lui dis-je, votre appartement ; vous seriez mieux chez vos parens : mais on ne peut pas toujours être comme l'on voudroit, et ici d'ailleurs lorsque votre première douleur sera passée,

vous trouverez des amies qui vous dédommageront de ce que vous regrettez. Peut-être même avec le tems parviendrez-vous à vous plaire parmi nous. » Je l'engageai ensuite à tremper un biscuit dans un doigt de vin; je lui fis tant d'instances, je la caressai tant, qu'enfin elle céda à mes sollicitations. Elle étoit si oppressée qu'elle ne pouvoit parler; mais de tems en tems elle me prenoit la main, la mettoit dans les siennes, et me disoit : « Oh! comme vous êtes bonne! »

Je fus un peu plus tranquille lorsque je lui eus vu faire ce petit repas; il me sembla qu'elle-même l'étoit un peu plus, et qu'elle prenoit confiance en moi. La sœur Brigitte bassina son lit. Comme je ne vis qu'un lit je demandai à la sœur si elle ne se coucheroit pas? Mon Dieu! non, répondit-elle. — Et pourquoi? — Parce qu'on me l'a défendu. — Que ferez-vous donc si vous ne vous couchez pas? — Je veillerai, je prierai Dieu pour vous

qui êtes une petite espiégle. — Je vous en supplie, lui dit ma nouvelle compagne, couchez-vous ; que je ne vous gène en rien ; je vous le demande en grâce ; vous me ferez un mal infini si je vous vois veiller. — Mère Brigitte, dis-je, mademoiselle a raison ; allez chercher un lit de sangle, un matelas, des draps, et croyez-moi, couchez-vous et ronflez tout à votre aise. Si mademoiselle a besoin de quelque chose, elle cognera avec la main ; il n'y a qu'une cloison qui sépare sa chambre de la mienne ; je viendrai à son secours. M'entendez-vous, mère Brigitte ? — Oh ! oui, me répondit-elle, vous arrangez bien cela, vous. Quand vous aurez comme moi, quarante ans de profession, vous saurez qu'il faut obéir à sa supérieure. — Quarante ans de profession, dis-je, n'empêchent pas de faire un bon somme. Et j'entends bien moi quand je serai religieuse, dormir tout comme quand j'étois pensionnaire. Je ne prendrai le voile

qu'à cette condition. — Vous prendrez le voile, vous? Vous vous ferez religieuse quand le Grand Turc se fera capucin. Ce n'est pas en disant les matines avec votre perroquet et en luttinant tout le long de la journée, que vous gagnerez la vocation. On vous choie trop, et j'ai remarqué que toutes ces petites filles qu'on gàtoit, nous plantoient - là quand elles étoient grandes. Ainsi ferez-vous; c'est moi qui vous le dis. J'ai de l'expérience. — Allons, dis-je, mère Brigitte, ne vous fâchez pas; faites le pied de grue toute la nuit, cela m'est égal; mais par Notre-Dame-des-Anges, ne grondez pas, parce que vous empêcheriez mademoiselle de dormir. »

Après cette petite conversation je baisai ma nouvelle compagne sur ses deux joues inondées de larmes, et l'exhortai à prendre un peu de repos. Elle me rendit mes caresses d'une manière très-affectueuse; et nous nous séparàmes, elle fort triste, moi très-impatiente d'être au lendemain.

Je dormis peu, parce que la nouvelle pensionnaire m'avoit réellement intéressée et affectée ; et il me tardoit d'apprendre qui elle étoit, et d'où lui venoit le grand chagrin qu'elle laissoit paroître.

Dès qu'il fut jour je m'habillai, et en marchant sur la pointe des pieds, j'entrai dans sa chambre. Je trouvai la sœur Brigitte assise à côté de son lit, un rosaire à la main, et ronflant avec un bruit qui ne ressembloit pas mal à celui du tonnerre qui gronde de loin. Je m'approchai tout doucement du lit. « Dormez-vous ? dis-je à la nouvelle pensionnaire. —Mon Dieu! non. — Cette bonne sœur ne vous a-t-elle pas empêché de dormir? — Elle a fait tout ce qui a dépendu d'elle, pour que la nuit me parût moins longue. Elle m'a conté des histoires d'apparition ; enfin sur les quatre heures elle s'est endormie. — Etes-vous en état de vous lever? — Je souffrirois s'il me falloit plus long-tems rester au lit. »

J'ouvris alors la fenêtre, et je vins tirer le rideau de son lit. « Mon Dieu! lui dis-je, comme vous avez les yeux rouges! Vous avez donc encore pleuré toute la nuit? — J'ai un peu pleuré. — Mais il n'y a pas de bon sens de pleurer ainsi; c'est aussi trop fort. Il faut que vos parens soient plus que des anges pour que votre séparation d'avec eux, vous cause une si vive douleur. Habillez-vous, continuai-je, je vais faire le chocolat: mais ne soyez pas trop long-tems à vous habiller; faites une prière bien courte: je viendrai vous chercher dans quelques minutes. »

J'eus bientôt tout apprêté pour le déjeûner. Je mourois d'impatience d'avoir une conversation avec la nouvelle pensionnaire. Je retournai dans sa chambre; elle étoit habillée; elle m'embrassa, me donna la main et je la fis entrer dans ma chambre; là ce fut mon tour de l'embrasser. Je le fis de tout mon cœur. La considérant ensuite attentivement, je lui dis:

« Comme vous seriez belle si vous pleuriez moins! » Ton perroquet alors se mêla de la conversation, et se mit à répéter toutes tes leçons. *Oui*, *oui*, *Rosalie*, dit-il, *oui*, *oui*, *Joséphine est ta sœur.....*

« Ciel! dit la nouvelle arrivée, que viens-je d'entendre? — C'est, lui répondis-je, un perroquet que mon frère m'a envoyé de Naples; je vois qu'il est en train, et qu'il va nous étourdir de son caquetage. — De quelle Joséphine parle-t-il là? — Oh! l'histoire est longue et ne vous intéresseroit peut-être pas beaucoup. C'est une jeune personne qui n'est pas indifférente à mon frère, et qu'il dit être belle comme un ange..... »

Et voilà le perroquet qui vient encore interrompre la conversation, et qui se met à répéter trois ou quatre fois : *Vive don Carlos!* Don Carlos! dit ma nouvelle compagne en ouvrant ses beaux yeux et d'un air fort étonné! Quel don Carlos est-ce?.... Seroit-ce don Carlos de

Massaréna?.... — C'est, lui répondis-je d'un air non moins étonné, c'est... c'est lui-même. Vous le connoissez donc, mademoiselle? — Vous changez de couleur, me répondit-elle ; vous pàlissez, qu'avez-vous?.... »

J'éprouvois en effet un effroi qui ne me sembloit pas naturel, parce qu'il n'avoit aucune cause; je ne me concevois pas moi-même : je me dépitois; je ne savois que répondre. Heureusement le perroquet vint me tirer d'embarras. Il se mit à crier: *Vive l'ami, vive le bon ami de Fernand...* « De Fernand! dit encore ma compagne non moins étonnée que la première fois; je m'y perds; quand il s'agit de moi, tout est prodige : je ne sais, je cherche où je suis. Mais je ne me trompe pas : il a bien dit Fernand, don Carlos, Joséphine. Quel est ce Fernand? Seroit-ce... Je n'ose vous le demander... seroit-ce Fernand Texado? — C'est lui-même, répondis-je : c'est mon frère...—Dieu! qu'ai-je entendu, s'écria-

t-elle en se laissant tomber sur une chaise. Lui? votre frère! Où suis-je? Où m'a-t-on menée? Quelle rencontre! Ah! laissez-moi, laissez-moi me retirer, laissez-moi me cacher à vos yeux. »

En disant cela elle prit son tablier avec ses deux mains, et y cacha sa tête en criant : « Fuyez, fuyez, éloignez-vous de moi; ne m'approchez pas... »

Je ne comprenois rien à ces transports; j'imaginois que la douleur égaroit la tête de ma compagne. Je m'approchai d'elle; je pris ses mains. « Pourquoi, lui dis-je, cet excès de désespoir?... — Fuyez, me cria-t-elle de nouveau en reculant sa chaise; sachez... sachez que je suis la malheureuse Joséphine... »

A ce mot de Joséphine je me précipitai dans ses bras, je la pressai contre mon sein et je lui dis : « Eh bien! Joséphine, aimable Joséphine, vous êtes ma sœur... — Moi votre sœur! » cria-t-elle en se levant et en me repoussant. « Moi votre

sœur ! Moi qui fais horreur à la nature entière ! Non, non, je ne veux surprendre ici la confiance de personne. Quand vous saurez qui je suis, vous aurez honte des égards que vous m'accordez. Retirez ces bontés, ces caresses ; elles ne me sont pas dues. Apprenez-le, mademoiselle, cet horrible secret ; apprenez que je suis..... que vous voyez devant vous la fille de... de César de Suza. Je ne mérite pas que vous jetiez sur moi un regard ; je souille l'air qu'on respire dans cette maison qu'habitent des anges. Qu'on m'ouvre les portes ; qu'on me rende à ma tante ; il n'y a qu'elle au monde à qui je ne fasse pas horreur ; je veux absolument sortir.. »

Ce nom de César de Suza me fit d'abord frémir, parce que je me rappelai sur-le-champ que c'étoit le nom qu'on donnoit à celui qu'on disoit avoir assassiné Joseph de la Torré. Je restai quelques minutes immobile et sans parler. M'étant ensuite un peu remise, je repris la main de José-

phine et la contraignis de s'asseoir en lui disant : « Eh bien ! quand il seroit vrai que votre père... — Quand il seroit vrai ! reprit-elle en m'interrompant. Non, non, il n'est pas vrai ; ne le croyez pas, mademoiselle ; gardez-vous de le croire ; il n'est pas coupable ; il est innocent. Les coupables sont ceux qui par leurs calomnies préviennent le public et les juges contre l'homme de bien... Malheureuse que je suis, ajouta-t-elle en sanglottant, est-il une situation plus terrible que la mienne ? Je suis obligée de rejeter l'estime de ceux qui voudroient m'aimer, et ceux qui me haïssent, se croient en droit de me traiter comme le rebut de la nature. »

Après ces paroles elle se mit à pleurer amèrement. Je lui laissai donner un libre cours à ses larmes, persuadée qu'elle en recevroit quelque soulagement. Pendant qu'elle pleuroit, j'apprêtai le déjeûner. Lorsque le chocolat fut versé dans les tasses, je lui dis : « Ah ça, mademoiselle

Joséphine, je vous dis mademoiselle, parce que vous ne voulez pas que je vous appelle ma sœur, est-ce que vous ne finirez pas de pleurer? Voilà que cela commence à m'ennuyer. Je n'aime pas moi, à m'attrister ainsi pour une journée entière. C'est bon de pleurer un quart-d'heure quand on en a sujet; mais toujours, toujours, cela devient insipide. Vous me rendriez mélancolique pour la vie, et moi je veux rire même avec vous. Oh! vous n'êtes pas la seule malheureuse dans le monde. Il y en a bien d'autres que vous; mais on se fait une raison. Tenez, si vous ne faites pas comme moi, si vous ne prenez pas votre tasse de chocolat entière et encore une demi-tasse par-dessus, je vous boude. Eh! qu'est-ce que cela me fait à moi que les hommes pensent bien ou mal de votre père? Ce n'est pas de votre père que je veux être aimée, c'est de vous; et jusqu'à ce que mon frère Fernand dise le contraire, vous serez ma sœur; et comme il

ne dira jamais le contraire, il faudra bien en dépit de vous, que vous soyez toujours la sœur de Rosalie. Vous m'avez repoussée ; cela n'est pas bien ; j'en ai le cœur gros. — Je vous ai repoussée, dit-elle en essuyant ses larmes. Oh voyez comme dans le désespoir, on est capable de tout ! Je vous ai repoussée, moi qui voudrois être digne que vous m'aimassiez! Me pardonnez-vous, aimable Rosalie ? — Ah! vous faites des complimens, je me radoucis. Commençons par déjeûner, et quand le chocolat sera pris, je vous dirai si je fais grâce ou si je punis. — Oh ! pour mériter mon pardon, dit-elle, pour gagner toute votre amitié, il n'est rien que je ne fasse. »

Ta Joséphine se mit en effet à déjeûner ; mais je voyois bien que c'étoit plus par complaisance que par appétit. Elle avoit toujours le cœur fort gros ; et cependant pour me faire voir qu'elle ne vouloit plus pleurer, elle s'efforçoit de me sourire. Pendant le déjeûner ton perro-

quet nous assourdit avec toutes ses fadaises. Nous n'entendions que Joséphine, Fernand, Rosalie, don Carlos; il amalgamoit tout cela à sa manière, sans oublier de demander du bon vin; de sorte que si c'eût été dans un autre moment, nous aurions ri comme des folles.

Lorsque le chocolat fut pris je dis à Joséphine : « Je n'ai point de rancune; je ne boude jamais plus de quatre minutes. Ne parlons plus de grâce, de pardon; tout est oublié. Contons-nous nos petites affaires. Voulez-vous que je commence? J'aimerois pourtant bien que vous commençassiez, car je suis bien impatiente de savoir si c'est de votre plein gré que vous êtes dans ce couvent, et pourquoi vous êtes si chagrine de vous y voir, quoique tout en y arrivant, vous trouviez une bonne amie. — Vous allez apprendre, me dit-elle, comment je suis venue dans ce couvent. — Oh! lui dis-je en la baisant au front,

que je vous embrasse pour cette complaisance. Que vous êtes aimable! — C'est vous, c'est vous, me répondit-elle, qui êtes toute aimable. Me voilà déja toute prise d'affection pour vous; et quand il faudra nous séparer, ce sera pour moi un nouveau malheur à ajouter à tant d'autres. Mais venons à ce que vous désirez savoir. Vous allez entendre l'histoire la plus déplorable et en même tems la plus étrange que vous ayez jamais ouïe.

« Après le malheur de mon père, il ne resta à ma tante et à moi d'autre ressource pour vivre que le travail de nos mains. Nous sommes couturières. Vous voyez, Rosalie, que celle que vous avez la bonté d'appeler votre sœur, n'exerce pas une profession bien brillante; mais ce n'est certes pas ce qui m'humilie. Il n'y a rien dans cette profession dont une personne raisonnable doive rougir, et je m'applaudis de l'avoir apprise, puisque dans une longue maladie que ma tante a faite, et dont elle

n'est pas entièrement remise, mon travail a suffi pour fournir à tous ses besoins.

» Je n'ai plus ma mère ; j'étois fort jeune lorsque je la perdis, et je me souviens à peine de l'avoir vue. J'ai été élevée par la sœur de mon père, qui est plus jeune que lui d'une dixaine d'années. Le peu que je vaux, le peu que je sais, c'est à elle que je le dois. Jugez combien je dois aimer ma tante. Son affection pour moi est sans bornes, et il n'est pas de fille qui soit plus aimée de sa mère que je le suis de ma tante.

» Lors de la catastrophe de mon père nous changeâmes de nom. Nous crûmes qu'à l'abri de ce changement de nom et de notre profession, nous resterions ignorées ; et en effet dans notre quartier on ne sait point qui nous sommes. Ceux qui ont imaginé la plus détestable des ruses pour me conduire à une perte entière, ignoroient également notre véritable nom. Voici de quelle manière ils s'y sont pris pour m'at-

tirer dans un piége où je devois trouver ou la mort ou l'infamie. Vous frémirez des dangers que courent dans le monde les jeunes personnes de notre sexe que l'on croit pouvoir outrager impunément.

» Il y a cinq ou six jours qu'une petite fille vint dans l'après-midi nous apporter de l'étoffe pour lui faire un déshabillé. Je lui fis observer que ce qu'elle apportoit, ne suffiroit pas pour faire le jupon et le casaquin ; elle me répondit qu'elle apporteroit le lendemain de quoi faire le casaquin. Elle ajouta que sa maman qui ne sortoit presque jamais, désiroit aussi prendre mesure d'une robe. Nous avions dans ce moment du monde ; ma tante répondit qu'en apportant le casaquin, on verroit de satisfaire la maman.

» Nous ne sommes point en état d'avoir un domestique ; lorsque ma tante se porte bien, c'est elle qui vaque aux affaires du dehors. Depuis qu'elle est malade, je suis bien obligée d'aller moi-même aux

emplettes qui nous sont nécessaires. J'y allois toujours de grand matin et couverte de mon voile.

» Le lendemain du jour où la petite fille dont je viens de vous parler, vint nous voir, j'allai sur les sept heures du matin, chercher chez notre apothicaire une potion que le médecin avoit ordonnée à ma tante. J'en étois à une vingtaine de pas; lorsque j'apperçus sur la porte d'une allée, cette même petite fille qui étoit venue la veille. Elle fit semblant de se trouver là comme par hasard et me dit : « Mademoiselle, puisque vous voilà à notre porte, si vous vouliez avoir la bonté de monter au premier chez maman, je vous remettrois l'étoffe pour le casaquin. Vous lui prendriez en même tems mesure pour sa robe. — Ma petite, lui dis-je, je suis bien fâchée de ne pouvoir monter ; mais je n'en ai pas le tems; ce sera pour un autre moment. — O ! mademoiselle, me dit-elle en me prenant les mains, vous êtes si bonne;

faites-moi ce plaisir. Si vous saviez comme maman m'a grondée hier au soir de ne vous avoir pas amenée avec moi. Elle croit que je ne vous ai pas parlé de sa robe. Montez je vous prie ; ce sera bientôt fait. Si vous n'avez pas le tems, vous ne ferez qu'entrer et sortir ; vous direz à maman l'heure où vous pourrez venir. Quand elle vous aura vue, elle me croira, et elle ne me grondera plus.

» Les caresses de cette petite fille, son air de candeur me déterminèrent à avoir pour elle la complaisance qu'elle désiroit. Je me laissai conduire ; elle passoit devant, montoit avec précipitation et avec joie. Quand on vint ouvrir la porte, elle me laissa passer la première. La porte fermée, elle claqua des mains et sauta au cou du laquais qui nous avoit ouvert. Ce ton de familiarité me surprit. Je ne vis au reste autour de moi rien que de bien décent. Nous passâmes dans une chambre à coucher richement meublée, où nous trou-

vîmes une dame dont la physionomie bien loin de me donner aucun soupçon, m'inspira de la confiance. Il seroit difficile de trouver une personne dont l'extérieur fût plus honnête et portât mieux l'image de la probité. Une femme-de-chambre l'habilloit. Dès que nous fûmes entrées, la petite fille l'embrassa en lui criant : « Eh bien ! la voilà pourtant ; vous êtes bien contente de moi, n'est-ce pas ? — Très-contente, répondit cette femme ; allez joindre ces demoiselles. » La petite fille ouvrit alors une petite porte qui étoit à côté du lit, et disparut ; la femme-de-chambre la suivit.

» Je restai seule avec la maîtresse du logis ; elle me présenta un fauteuil ; je refusai de m'asseoir ; je lui dis que je n'avois point le tems de m'arrêter, et qu'elle voulût bien ou passer elle-même à la maison, ou y envoyer l'étoffe dont elle vouloit faire une robe. Elle me répondit qu'elle n'avoit que deux mots à me dire,

que c'étoit l'affaire d'une seconde. Mais, ajouta-t-elle, je ne vous tiendrai pas debout; je vous prie instamment de vous asseoir. Elle me fit cette prière de si bonne grâce, que je me rendis à son invitation. Elle tira de son côté un fauteuil qu'elle colla contre le mien, et après s'être assise, elle me dit: « Vous êtes mademoiselle Joséphine Roïdera, couturière en robes? — Oui, madame, répondis-je. — On ne m'a donc pas trompée, reprit-elle; j'entends que c'est bien vous-même; il est convenable que je m'en assure par votre propre bouche, parce que le hasard peut quelquefois produire un quiproquo dont les suites sont désagréables. Quel âge avez-vous? — Dix-huit ans. »

« Comme je faisois cette réponse, elle leva mon voile, et me regardant beaucoup elle ne dit que ce mot, *charmante*. Ensuite séparant avec son petit doigt mes lèvres pour regarder mes dents, elle me dit: en les soignant elles seront d'une grande beauté.

» Ces manières qui me faisoient extrêmement rougir, et l'impatience où j'étois d'aller rejoindre ma tante, me donnèrent de l'humeur; je me levai en disant : Ce n'est point pour cela que je suis venue ici ; je ne peux pas rester plus long-tems. De grâce, me dit cette femme en me tirant par mon jupon et me faisant retomber sur mon fauteuil, de grâce, plus qu'une minute ; nous viendrons bientôt à la robe. Il ne me reste qu'un mot à vous dire. Il m'est revenu, mademoiselle, que vous et votre tante étiez fort malheureuses. L'état que vous faites le prouve. La pauvreté, dit-on, n'est pas un vice, mais c'est un grand, très-grand malheur auquel il faut remédier dès qu'on le peut. L'occasion s'en présente pour vous dans le moment même où je vous parle. Une personne de haute distinction que vous connoissez particulièrement, du moins à ce qui m'a été dit, prend à vous le plus vif intérêt. Vous en recevrez au premier abord une somme

assez considérable, au moyen de laquelle vous pourrez votre tante et vous, vous procurer pour les premiers instans quelqu'aisance. Il est possible que la manière dont vous reconnoîtrez ce premier service, consolide et perpétue l'intérêt qu'on prend à vous; alors vous seriez dans une posture brillante, et je me féliciterois d'avoir contribué à vous y mettre; je me flatte que vous en prendriez pour moi quelqu'amitié, et que dans l'occasion je vous trouverois. Dans le cas où on se borneroit à la première somme, et où vous jugeriez de continuer la carrière où vous allez entrer, vous pouvez en toute assurance, vous adresser à moi, et ce qui s'est offert pour vous une première fois, s'offrira une seconde, une troisième, de manière à vous mettre à l'abri de tout besoin.

» Ce que cette femme me disoit, étoit pour moi un vrai galimathias; je n'y comprenois rien du tout; je ne voyois pas où tendoit ce verbiage énigmatique. Je me

levai une seconde fois en la priant de ne pas me retenir plus long-tems. Quant à votre discours, lui ajoutai-je, il me seroit bien impossible d'y répondre, n'ayant point assez d'intelligence pour y rien entendre. N'importe, me répondit-elle; je vous ai dit ce que je devois vous dire. Il n'étoit pas juste que vous fussiez prise au dépourvu et sans vous attendre à rien. Venons maintenant à la robe : vous allez me prendre mesure, n'est-ce pas ? — Madame, lui dis-je, je ne prends jamais de mesure ; il me suffit de voir votre taille pour ne pas me tromper. — Non, non, répliqua-t-elle, je ne l'entends point ainsi; j'ai eu une couturière qui comme vous, prenoit mesure à l'œil, et qui me gâtoit toutes mes robes. Je vous en prie, voilà du papier, faites une mesure.

» Je me déterminai à faire ce qu'elle désiroit pour ne pas perdre plus de tems, et dans l'espoir que ce seroit là le dernier prétexte dont elle se serviroit pour me

retenir. Comme je coupois le papier, elle me dit : Mais ôtez donc vos gants ; vous ne pouvez pas bien prendre mesure si vous les gardez. Je les ôtai ; elle prit alors une de mes mains, et passa la sienne sur mon bras, en disant : Voilà la plus jolie main que j'aie jamais vue ; voilà un bras qui doit faire tourner la tête à tous ceux qui le voient.

» Enfin je me mis en devoir de prendre mesure, et j'allois aussi vîte que je pouvois, afin d'être plutôt dehors. Je m'appercevois qu'elle avoit de l'impatience ; elle regardoit sa pendule ; elle levoit les épaules ; elle frappoit du pied, et il lui échappa de dire : Peut-on se faire attendre aussi long-tems ?

» On sonna. Alors sans songer que je devois lui prendre mesure, elle fut à la porte de sa chambre, et l'ouvrant elle cria à la personne qui venoit : Allons donc ; vous êtes bien peu actif ; vous ne perdriez

pas une minute de sommeil pour l'acquisition d'un empire.

» Je reconnus le cavalier qui entroit, pour être le seigneur Astucia, gouverneur de don Carlos de Massaréna. Dès qu'il fut dans la chambre, il dit à cette femme : Faites servir le chocolat tout de suite, tout de suite ; ne perdons pas une minute. Vîte, dit la femme à son laquais, le chocolat ; faites venir la petite et Sophie ; je lui ai promis de la faire déjeûner avec moi, parce que j'étois contente d'elle.

» Voyant que cette femme ne songeoit plus à la mesure de sa robe, je pris congé d'elle, et voulus me retirer. Point du tout, me dit le seigneur Astucia en me retenant par le bras, point du tout, mademoiselle, c'est après vous que je cours. Je ne reviens pas de mon étonnement de vous trouver ici ; c'est un bonheur, un bonheur incroyable, un vrai miracle : vous pouvez bien dire que vous êtes favorisée du ciel. Je viens de chez votre tante pour la pré-

venir, pour lui tout conter; après lui avoir tout exposé, elle me dit que vous n'y êtes pas, que je courre bien vîte après vous. — Elle a dû vous dire, lui répondis-je, pourquoi j'étois sortie. — Eh! sans doute, reprit-il, elle me l'a dit; elle m'a dit que vous étiez sortie pour.... mais comment vouliez-vous que je fisse? Ne vous trouvant nulle part je désespérois de vous joindre; cela est clair comme deux et deux font quatre. Le hasard me fait entrer chez madame que j'ai l'honneur de connoître, et votre bonne étoile fait que je vous y trouve. Dites après cela que vous n'êtes pas née coëffée?

» Pendant que le seigneur Astucia me débitoit tout ce fatras auquel je ne comprenois pas plus qu'à ce qu'avoit dit la dame, on versoit le chocolat dans les tasses, et il y avoit une tasse pour moi. Asseyez-vous donc, me dit le seigneur Astucia, et déjeûnez. — Je déjeûnerai, lui répondis-je, chez ma tante. — Chez

votre tante ! oh ! vous n'y déjeûnerez certainement pas aujourd'hui. — Et pourquoi ? — C'est que je vous emmène sur-le-champ. — Vous m'emmenez sur-le-champ ! et pour aller où ? — Tenez, lisez la loi et les prophètes.

» En disant cela il tira de sa poche une lettre décachetée, et m'en montrant le cachet il me demanda si je le connoissois ? Lui ayant répondu que non il me dit que c'étoit celui des Massaréna. Mais, ajouta-t-il, lisez, lisez.

» La lettre étoit adressée à ma tante, et ainsi conçue : « Au reçu de ma lettre vous aurez pour agréable, madame, de m'envoyer sans retard votre chère nièce. Il importe plus que je ne puis vous le dire à votre bonheur et au sien, que j'aie un entretien avec elle à l'heure même. Vous pouvez la confier en toute sûreté au seigneur Inigo Astucia qui est gouverneur de mon fils; je vous la renverrai dès que

j'aurai terminé avec elle; ce qui sera au plus l'affaire d'une heure. »

» La lettre étoit véritablement d'une écriture de femme et si bien orthographiée, si bien ponctuée, qu'il paroissoit évident que celle qui l'avoit écrite, avoit reçu une excellente éducation. Elle étoit signée Massaréna née Spinoletta.

» Que vous dirai-je, belle Rosalie? je donnai comme une sotte, dans ce piège. Cependant je n'étois pas exempte d'inquiétude, ni même d'une secrète méfiance; mais je n'osois la manifester Cette lettre, le nom de Massaréna, ce gouverneur de don Carlos, la magnificence de l'appartement où je me trouvois, l'air extrêmement honnête de la femme qui l'occupoit, tout cela m'éblouissoit, et m'empêchoit de bien raisonner.

» Je demandai au seigneur Astucia ce que ma tante avoit dit après avoir lu cette lettre. — Elle a dit que si je vous trouvois, je vous emmenasse sur-le-champ,

sans vous laisser arrêter nulle part. — Il seroit donc convenable que j'allasse la prévenir que vous m'avez trouvée, et en même-tems je lui porterai une potion que je devois prendre pour elle chez l'apothicaire. — Quelle idée ! nous n'aurions jamais fini avec toutes ces allées et venues. Ah ! vous ne connoissez pas les gens d'un certain monde. La senora de Massaréna ne s'accommode pas des retards ; avec elle il faut prendre la balle au bond, sans quoi vous ne tenez rien. Aller chez l'apothicaire, parlementer avec lui, aller chez la tante, revenir ici, ce ne seroit jamais fini. Pour une affaire qui doit tenir une heure au plus, c'est bien la peine. Quand votre tante ne vous verra pas arriver, ce lui sera une preuve que je vous ai rencontrée. — Mais s'il ne tient qu'à cela, dit la petite fille, je m'en vais sur-le-champ prévenir la tante de mademoiselle, et je prendrai en même-tems chez l'apothicaire la potion.

« Admirez mon aveuglement : je remis

à ce petit serpent l'ordonnance pour l'apothicaire ; l'enfant la prit, et partit comme un éclair. Admirez aussi comme les circonstances en apparence les plus simples tournèrent contre moi dans ce fatal moment. Don Carlos nous avoit fait l'honneur de déjeûner avec nous quelques jours auparavant. Je parus à ce déjeûner en simple déshabillé. Ma tante n'en fut pas contente. Il devoit venir encore déjeûner avec nous dans cette même matinée où je fus si horriblement trompée. Ma tante exigea que je misse en me levant la robe que vous me voyez. De sorte que je ne pus pas prétexter que je n'étois pas assez décemment mise pour paroître devant la senora Massaréna.

» On voulut absolument que je prisse une tasse de chocolat. — Mais, dis-je au seigneur Astucia, puisqu'il importe si fort que nous ne perdions pas un instant pour nous rendre à l'hôtel Massaréna, pourquoi nous arrêtons-nous ici à déjeûner ? — D'abord, répondit-il, parce que j'ai grand

faim. Ensuite vous ne savez pas quand vous pourrez déjeûner ; vous ne savez pas si vous aurez de la journée un seul moment à vous. Vous ignorez ce qu'on vous veut. Vous ne vous faites pas d'idée du bonheur qui vous attend. Je ne veux pas vous le dire ; je veux vous laisser le plaisir de la surprise.

» Ce qui auroit dû m'ouvrir les yeux, c'est qu'ayant posé sur la table à côté de ma tasse, la lettre que m'avoit donnée Astucia, celui-ci fondit dessus comme un vautour sur sa proie, et la remit dans sa poche. Hélas! j'étois si préoccupée que je ne fis alors presqu'aucune attention à ce mouvement. Je ne pensois qu'à ma tante; je me reprochois de n'avoir pas été moi-même la prévenir. Ah! que ce déjeûner fut triste pour moi! Que ce chocolat me parut amer! Cependant je n'avois absolument aucune idée du malheur qui m'attendoit. Je voyois bien dans tout ce qui m'arrivoit-là, quelque chose de louche ;

mais je le voyois confusément. Je croyois de la meilleure foi du monde que cet Astucia étoit un homme droit, et qu'il alloit me conduire à l'hôtel Massaréna. Ce qui m'induisoit à le croire, c'est que don Carlos nous avoit quelques jours auparavant demandé notre agrément pour faire à sa mère une proposition à notre sujet, et j'allai follement me mettre dans la tête, que c'étoit sur cette proposition que la senora Massaréna vouloit m'entretenir.

» Enfin que vous dirai-je, chère Rosalie? Depuis les injustices dont mon malheureux père avoit été la victime, j'avois bien une idée peu avantageuse des hommes en général, mais à mon âge, sans expérience, ne connoissant le monde que par les conversations de ma tante qui ellemême ne le connoît pas beaucoup, pouvois-je présumer qu'il y eût des âmes aussi noires que celles des monstres qui trafiquoient de mon innocence? Pouvois-je soupçonner l'existence d'un crime sem-

blable à celui qu'on méditoit contre moi?

» Cependant j'eus tort je l'avoue ; quoique m'eût dit Astucia, de ne pas prendre de vive voix les ordres de ma tante avant de le suivre. Ah! ce tort que je me reprocherai toujours, je devois l'expier bien chèrement ! D'un autre côté si j'eusse insisté pour retourner chez ma tante, n'auroit-on pas employé la violence pour me retenir? Il est naturel de penser qu'on avoit prévu toutes les résolutions que je pouvois prendre, et qu'on s'étoit armé d'avance de toutes les précautions qui auroient pu être nécessaires. Mon malheur fut d'entrer dans cette maison; elle étoit puisqu'il faut vous le dire, chère Rosalie, la maison du crime, une école deprostitution.

» Le déjeûné fini Astucia me présenta la main, et l'infernale mégère qui sous un maintien hypocrite avoit contribué à ourdir toute cette trame, nous ouvrit un

escalier dérobé qui donnoit dans sa chambre. Elle s'approcha en même tems de l'oreille d'Astúcia et lui dit : « Les yeux sont bons ; la peau est bien ; elle n'est point incommodée. » Ces paroles furent pour moi une énigme. Je me trouvai dans la rue, dans la voiture, sans savoir comment j'y étois arrivée, tant j'étois occupée du regret de n'avoir pas vu ma tante avant de partir, et des craintes qui malgré moi troubloient mon esprit. Cependant la porte par laquelle nous sortîmes de la maison, ne me parut pas celle par laquelle j'étois entrée ; il me sembla également en mettant le pied dans la rue, voir une large rue déserte, toute différente de celle où demeuroit ma tante. Je crois même autant que je puis m'en souvenir, que j'en fis l'observation à Astucia, et qu'il me répondit que le chemin qu'il me faisoit prendre, étoit le plus court pour arriver dans la grande rue où étoit l'hôtel Massaréna.

» Une remarque que je ne fis point,

c'est que la voiture n'étoit point une voiture de ville, mais une chaise de voyage attelée à trois chevaux de front. Hélas! quand j'eusse fait cette remarque, c'eût encore été inutilement! car quelque préoccupée que je fusse, je vis distinctement quatre hommes de fort mauvaise mine, qui se tenoient contre la portière, et dont deux même m'aidèrent à monter. Je ne sais si c'est Astucia ou la mégère que nous venions de quitter, qui les avoit postés-là; mais il y a apparence qu'ils y étoient pour me contraindre en cas d'opposition de ma part à suivre mon ravisseur.

» Le misérable avoit haussé les glaces et en outre les stores de soie; de sorte que nous étions dans une obscurité profonde. Je le priai d'en baisser au moins un; il me dit qu'il les tenoit levés à dessein, parce qu'il n'étoit pas décent que les passans me vissent avec lui. Je n'insistai pas; et frappée malgré moi de tristes pres-

sentimens, j'essayai de me tranquilliser en me disant que si dans ce qui m'arrivoit depuis que j'étois sortie de chez ma tante, il y avoit quelque chose que je ne conçusse pas bien, le charme seroit bientôt levé. Ainsi je conservai jusqu'au bout l'erreur de croire qu'on me conduisoit chez la mère de don Carlos.

» La voiture cependant quoique je sentisse qu'elle alloit avec rapidité, ne s'arrêtoit point. Je commençai à concevoir une inquiétude que je n'osai manifester, parce qu'en la concevant j'avois la simplicité de la condamner moi-même. J'écoutois avec la plus grande attention. Il me sembla que je n'entendois plus le mouvement, le bruit, le fracas des rues; je crus éprouver ce sentiment qu'on éprouve toujours lorsqu'on passe de la ville aux champs. Ce n'est pas-là, me disois-je, le tumulte de Madrid; c'est le silence de la campagne; l'air qui me parvient est plus pur que celui que je respirois il y a un

moment ; le vent souffle d'une manière différente ; si mes oreilles ne me trompent pas, j'entends le chant des oiseaux, le bourdonnement aigre des cigales. Je me livrois à ces observations, et je craignois encore de m'y arrêter, tant je cherchois à me tromper, lorsque tout-à-coup la voiture cessa de cahoter sur le pavé et roula mollement sur le sable. Oh! pour cette fois l'illusion se dissipa. Je baissai brusquement le store et la glace ; je vis que nous gagnions par un sentier assez étroit une montagne aride et déserte. Je regardai derrière moi, et je vis que Madrid étoit déjà loin de nous.

« Que veut dire ceci? demandai-je à Astucia. Où sommes-nous? Où me conduisez-vous? Vous m'avez trompée; vous m'avez menti. — Je ne vous ai point menti, me répondit-il sans paroître nullement déconcerté ; j'ai seulement usé d'une petite supercherie ; j'ai cru devoir en user, parce que si j'eusse dit la vérité toute en-

tière, vous auriez refusé de me suivre. — De grâce, laissons les longs discours. Où me conduisez-vous? Au nom de Dieu! dites-moi la vérité! — Je vous conduis chez la senora Massaréna. — Quoi! vous me conduisez chez la senora Massaréna, et nous voilà à plus d'une lieue de Madrid! — Qui vous dit qu'elle est à Madrid? Elle habite depuis quelques jours une maison de campagne qui est dans ces environs-ci, et c'est-là qu'elle veut vous entretenir. — Vous me trompez; vous m'avièz parlé d'une heure seulement d'absence. — Moi! vous tromper! juste ciel! Eh! pour qui me prendriez-vous donc? Je vous ai dit, je me le rappelle très-bien, que la senora Massaréna vous retiendroit tout au plus une heure, et c'est la vérité. — Non, non, m'écriai-je, il y a dans tout ceci de la mauvaise foi; je n'irai point, je ne veux point aller à cette maison de campagne; je ne veux pas avancer plus loin. Au nom de Dieu! seigneur Astucia, faites

faites arrêter; si vous ne le faites pas, vous ne savez pas de quoi je suis capable.

» Comme il se taisoit, je m'efforçai de tourner le bouton de la portière en m'écriant: *O ma tante! ô ma tante!* — Vous vous fatiguez en vain, me répondit froidement Astucia en me tenant par ma robe. Le bouton a un secret que vous ne connoissez point; vous ne parviendrez pas à ouvrir, et quand vous y parviendriez, vous ne descendriez pas encore. Je ne vous laisserai point seule à pied sur les grands chemins. Ce seroit pour lors que je mériterois la mauvaise opinion que vous avez l'injustice de concevoir de moi. Que diroit-on de moi? Que répondrois-je à la senora Massaréna? Vous ne connoissez pas cette dame. Vous ne vous faites pas une idée du caractère des gens de cette maison. C'est une hauteur, un despotisme qui veut qu'on fasse même l'impossible, et qui s'irrite quand on ne le fait pas. Si je ne vous présente pas aujourd'hui à la senora Massaréna,

je suis perdu, vous même en souffrirez. De bonne foi pouvez-vous sans folie, concevoir la plus légère crainte? Regardez-moi bien : ai-je l'air d'un mal-honnête homme? Ai-je la physionomie d'un ravisseur de fille? Me trouvez-vous la mine d'un fourbe, d'un hypocrite, d'un méchant homme? Eh! par tous les saints du paradis, pourquoi voudrois-je vous faire du mal? M'en avez-vous jamais fait? Quel intérêt imaginez-vous que je pourrois avoir à nuire à une jeune personne en qui tout intéresse? Ce n'est pas assez, mademoiselle, de faire le mal; encore faut-il avoir un motif de le faire.

» J'écoutois cet homme sans mot dire, et je ne pouvois me dissimuler qu'il y avoit des choses fort raisonnables dans ce qu'il me disoit. Je n'en étois pas moins extraordinairement inquiète; et mon inquiétude source de mille réflexions, étoit la principale cause de mon silence. Lui le prenant pour une preuve que je goû-

tois ses raisons et que je me tranquillisois, ajouta : J'ai eu recours à une petite ruse pour vous emmener; vous avez de la peine à me la pardonner; je vais mériter ma grâce par une entière franchise. La senora Massaréna n'est point à Madrid : elle n'est point non plus à une maison de campagne des environs ; la vérité est qu'elle est à Aranjuez. — Quoi! m'écriai-je, à Aranjuez, à dix lieues de Madrid! Je ne verrai donc pas ma tante d'aujourd'hui. Quel horrible, quel abominable tour vous m'avez joué! — Mettez-vous l'esprit parfaitement en repos. Votre tante est prévenue de tout; elle approuve tout. Elle ne vous attend que demain ou après. Nous avons de bons chevaux ; nous allons trouver des relais à mi-chemin; nous arriverons ce soir, et vous pourrez partir dès demain.

» Mon abattement fut extrême quand j'entendis que je ne verrois point ma tante ni de la journée, ni peut-être du

lendemain. Je ne pouvois comprendre comment il lui avoit été possible de se résoudre à se passer de moi pour un aussi longtems.

» Cependant nous arrivâmes insensiblement à l'endroit où attendoit le relais, devant une hôtellerie de fort peu d'apparence. Pendant qu'on changeoit les chevaux, Astucia descendit de la voiture, m'invita à descendre comme lui, me donna la main et me conduisit dans une salle où il se fit servir à dîner. Il mangea de fort bon appétit; pour moi je me contentai d'un bouillon qu'il eut encore toutes les peines du monde à me faire accepter.

» Le repas fini nous remontâmes en voiture, lui plus gai qu'il ne l'avoit encore été, moi infiniment plus triste. Le respect avec lequel il me traitoit, sembloit me défendre de mal augurer de ce voyage; cependant j'y entrevoyois quelque chose d'extraordinaire qui m'alarmoit; et lorsque mes craintes l'emportoient, je croyois entendre

ma tante qui me reprochoit de l'avoir abandonnée. Astucia qui me croyoit parfaitement rassurée sur son compte, et à qui le petit repas qu'il venoit de faire, avoit donné de la bonne humeur, fit tout ce qu'il put pour m'égayer, mais sans en pouvoir venir à but. Je le laissai jaser tout seul sans l'interrompre une seule fois. Je me souviens qu'entr'autres choses, il débita mille impertinences sur le compte de votre frère Fernand. Il en parla en des termes si injurieux que je n'aurai garde de vous les répéter. Il avoit, me dit-il, des vues sur vous; mais il faut élever les vôtres plus haut. Je ne suis certainement pas méchant, je suis incapable de nuire à qui que ce soit, cependant je vous dirai que je hais à la mort ce garçon-là, et que je désire ardemment trouver l'occasion de le faire repentir de tout le mal qu'il m'a fait et qu'il continue à me faire. Il a fasciné l'esprit de don Carlos à un tel point que la chose est presqu'incroyable. J'étois des-

tiné au secrétariat de l'ambassade de Naples : j'en avois parole même d'un ministre. Le petit drôle a si bien joué son jeu auprès de don Carlos, que celui-ci a obtenu de son père mon exclusion et la place pour Fernand. Vous voyez que c'est un trait abominable, parce que comme le disoit un grand homme, il ne faut jamais chercher à occuper la place d'un homme vivant. De plus, depuis qu'il est à Naples, il a entièrement indisposé contre moi don Pedro, père de don Carlos. J'en ai la preuve, car je sais que quand don Pedro parle de moi dans ses lettres à son beau-frère, ou à la senora son épouse chez laquelle nous allons, il en parle très-peu favorablement. Il m'a écrit une seule fois depuis qu'il est ambassadeur, et on ne prendroit pas avec un laquais le ton qu'il a pris avec moi dans cette lettre. Fernand en outre écrit fréquemment et des volumes à don Carlos ; et je ne doute point que je ne sois très-maltraité dans ces volu-

mineuses épitrès, car il m'est visible que don Carlos perd chaque jour de la considération qu'il me doit. Vous voyez que ce sont-là des griefs impardonnables. Je suis bien aise de vous faire connoître ce petit avorton du corps diplomatique, afin que vous en perdiez tout souvenir et que vous le perdiez sans regret.

» Je ne sais combien d'autres sottises de ce genre me débita le seigneur Astucia. Enfin nous arrivâmes à Aranjuez. Le cœur me battit avec une telle force, que je me fusse infailliblement trouvée mal si je n'eusse eu recours à un flacon que je porte toujours sur moi. Dans la route lorsqu'il me venoit des craintes sur l'issue de ce voyage, je demandois au ciel de me conserver la présence d'esprit, quelqu'accident qui m'arrivât. Vous allez voir que je fus exaucée. Nous entrâmes dans un hôtel, ou plutôt dans un palais où tout respiroit la plus grande magnificence. Nous voilà, dit Astucia, chez la senora Massa-

réna. Nous traversâmes je ne sais combien de pièces qui toutes étoient pleines de laquais, d'écuyers, de pages, d'hidalgos, tous vêtus richement. Je vous assure, Rosalie, que de la vie je n'ai rien vu et qeu de la vie je ne verrai peut-être rien d'aussi grand, d'aussi noble, d'aussi somptueux que tout ce qui frappa mes yeux dans cet hôtel. Je commençai à me rassurer. Il n'est pas possible, me dis-je, que ceux qui habitent ce palais, aient soif du malheur d'une pauvre et innocente créature. Cependant je crus m'appercevoir que la plupart de ceux qui me voyoient passer, me regardoient avec un intérêt mêlé de pitié. Combien j'aurois été humiliée de ce regard, si j'eusse pu prévoir ce qui m'attendoit! Astucia me donnoit la main. Il me conduisit dans un salon de forme ovale, et qui quoique fort grand, n'étoit tout autour qu'une seule glace ; de manière que quand on y étoit entré et que les portes étoient fermées, on auroit eu

de la peine à trouver le secret d'en sortir. Je vis contre la cheminée une femme d'environ cinquante ans, qui quoique mise proprement, l'étoit avec trop de simplicité, pour que je pusse la prendre pour la maîtresse de l'hôtel. Elle causoit avec un petit page.

» Astucia me fit asseoir sur un canapé, et alla parler bas au page qui lui dit tout haut : Oui, vous pouvez entrer, on vous attend. Il ouvrit en effet une porte dont chaque battant étoit une glace, et referma la porte après lui. Pour nous, dit le page à la femme qui causoit avec lui, allons-nous-en ; l'ordre est de sortir, et de ne laisser entrer personne ici.

» La femme qui ne cessoit de me considérer avec attendrissement depuis que j'étois entrée, me regarda alors avec un air d'affliction qui me prévint beaucoup en sa faveur. Elle dit même assez haut pour être entendue : Quel meurtre ! Quelle abomination ! Est-ce qu'on ne parviendra

pas à chasser d'ici cet empoisonneur? Dieu de mes pères! Si j'étois page, je me liguerois avec mes camarades pour le jeter par les fenêtres. Il en arriveroit ce qui pourroit.

» En parlant ainsi cette femme ouvrit une porte opposée à celle par laquelle Astucia venoit de disparoître, et elle sortit avec le page. La porte se referma, et je restai seule dans le salon. L'air attendrissant avec lequel cette femme m'avoit considérée, ne me permit pas de douter que les paroles qui lui étoient échappées, ne me regardassent. Je me crus alors destinée à un grand malheur sans pouvoir deviner de quel genre il seroit. On aura su, me dis-je, mon véritable nom; les persécuteurs de mon père ne pouvant lui nuire, veulent le punir dans la personne de sa fille. Cette idée bien loin de m'inspirer de la frayeur ou de la pusillanimité, me donna du courage. Allons, me dis-je, de quelque nature que soit la punition qu'on me ré-

serve, je me résigne. Conservez, ô mon Dieu, les jours de mon père; prenez les miens: je m'offre en holocauste, et s'il me faut mourir, je n'aurai d'autre regret en mourant que de n'avoir pas vu l'innocence de mon père reconnue avec éclat.

Il y avoit un demi-quart-d'heure au moins que je roulois ces réflexions dans ma tête, lorsque je vis Astucia reparoître dans le salon. Il tenoit un sac d'argent sur son bras: il traversa le salon sans venir à moi; il me fit simplement une inclination de tête en me disant: J'ai prévenu, vous allez voir paroître la senora Massaréna. Adieu, bel enfant; quand l'ouvrage de votre félicité sera accompli, souvenez-vous de l'homme qui vous a conduite ici. La reconnoissance est de tous les âges; elle embellit la beauté même.

» Après avoir parlé ainsi Astucia sortit, et je restai de nouveau seule pendant encore environ un demi-quart-d'heure. Au bout de ce tems j'entendis ouvrir la

même porte par laquelle Astucia étoit entré la première fois qu'il m'avoit quittée. Je vis un grand homme sec perché sur de hauts talons, qui d'une main tenoit la porte entr'ouverte, et de l'autre colloit contre son œil une lorgnette avec laquelle il me considéroit. Il avoit un habit verdâtre orné d'une broderie en pierreries; il portoit suspendue à son col une toison d'or toute éclatante de diamans. Ses boucles, le nœud qui attachoit son jabot, étoient également en diamans. Je ne doutai point que ce ne fût-là un des *los primos*. Pendant qu'il me considéroit, j'avois le coude appuyé sur le bras du canapé et la tête penchée sur la main, dans l'attitude d'une personne absorbée dans une profonde rêverie. La manière dont l'inconnu me regardoit, ne me fit point quitter cette attitude. Je n'en étois que plus portée à rêver sur la sorte de dénouement qu'auroit mon entrée dans cet hôtel.

» Le voile qui me couvroit jusqu'à la

ceinture, empêchoit sans doute l'inconnu de démêler mes traits; il parut s'impatienter; il jeta sa lorgnette, vint à moi d'un pas précipité, répandit dans tout le salon une forte odeur d'ambre, et sans me donner le tems de me reconnoître, leva brusquement mon voile. Cette insolence me rendit à moi; bien loin de succomber à ma timidité, je ne me sentis jamais tant de hardiesse. Je me levai, et pendant qu'il faisoit une exclamation d'admiration que je n'entendis pas bien, je m'éloignai de lui de quelques pas, et je lui demandai avec beaucoup de fierté qui il étoit, ce qu'il me vouloit, et qui lui donnoit le droit de m'insulter. — Vous insulter moi! dit-il, moi qui viens à vos pieds rendre hommage à vos charmes! Jamais créature plus aimable, plus ravissante ne s'offrit à mes yeux. Quelle taille! quel port! quelle tournure! quels traits! Ah! qu'on m'avoit foiblement rendu tout ce que vous valez! Vous êtes un prodige

de beauté, et c'est pour vous adorer, non pour vous insulter, que je parois devant vous. Allons, ajouta-t-il, bel ange, humanisez-vous un peu ; rapprochons-nous ; reprenez votre place ; entendons-nous ; laissons la feinte, les airs de théâtre ; la fierté vous sied, mais dans cet endroit-ci il n'est point de beauté cruelle ; on y règne par la complaisance, par un entier abandon. Plus vous accorderez, plus vous vaudrez à mes yeux, et plus aussi vous obtiendrez.

» En disant cela il s'avança vers moi, prit une de mes mains, et fit effort pour en ôter le gant ; je la retirai ; et comme je cherchois à m'éloigner, il voulut m'arrêter dans ses bras ; mais je me dégageai, je le repoussai avec force, et fuis à l'autre extrémité du salon. Là portant la main au front, je m'écriai : Je suis perdue, c'est fait de moi. Je vois maintenant le piége où l'on m'a prise ; je vois toute la profondeur de l'abîme où je vais être engloutie.

» Mon mouvement, mon exclamation

parurent étonner cet homme ; il resta d'abord immobile, stupéfait et comme incertain du parti qu'il devoit prendre. Cette incertitude ne dura pas long-tems. Je vis qu'il alloit revenir à moi, et ses yeux qui étoient singulièrement animés, me firent une frayeur extraordinaire ; mon désespoir me donna un courage presque surnaturel. Je tirai de ma poche un petit couteau, et appliquant la pointe de la lame sur mon cœur, je criai à cet homme : On m'a trompée, et je vois qu'on vous a trompé aussi. N'approchez pas ; si vous faites un pas pour venir à moi, j'enfonce ce fer dans mon cœur ; et voilà tout le fruit que vous aurez recueilli de votre brutalité. Oui, continuai-je, monstre abominable, tigre altéré du sang de l'innocence, tu vas voir le mien sortir à gros bouillons de ce cœur que tu n'auras pas pu souiller. Parle, dis un mot, tes désirs seront satisfaits, et tu pourras étancher ta soif. Les misérables, dis-je encore, le ciel a tout

fait pour eux ; mais ses bienfaits sont un aliment qu'ils ne sauroient goûter, s'il n'est assaisonné des pleurs de l'innocence.

» Mon désespoir parut effrayer cet homme ; il pâlit, et bien loin de venir à moi, il courut s'asseoir sur le canapé ; il posa ses coudes sur ses genoux, sa tête sur ses mains, et il remuoit ses pieds avec beaucoup d'agitation.

» Avec quelle facilité, chère Rosalie, nous passons d'une extrémité à une autre ! De l'excès du désespoir je tombai dans l'excès du découragement. Le croiriez-vous ? Mais dans ces crises extraordinaires où notre raison ne nous sert plus de flambeau, ne sommes-nous pas plutôt conduites par une inspiration étrangère à nous-mêmes, que par notre propre volonté ? Tout mon courage donc m'abandonna. Foible, timide, tremblante, je me mis à genoux devant mon persécuteur ; je joignis les mains, et dans cette posture je lui dis d'une voix suppliante : Seigneur, qui

que vous soyez, je me jette à vos pieds ; je me réfugie dans votre sein ; je vous demande, je vous supplie de me protéger contre vous-même ; ne rejetez pas la prière d'une pauvre fille, d'une infortunée qui n'a au monde pour tout bien que sa vertu. Me voilà en votre pouvoir : vous pouvez ou me perdre ou me sauver. Balancerez-vous ? Ah ! sans doute vous n'avez pas une âme de bronze. Mes larmes trouvent le chemin de votre cœur. Puissent-elles l'attendrir ! Regardez avec pitié la victime que des scélérats qui vous ont trompé ainsi que moi, ont amenée devant vous. Ne la couvrez pas d'infamie ; laissez-moi jouir de votre propre estime ; laissez-moi pure à vos yeux. Secourez-moi ; ne trompez pas ma confiance. Il est si doux de protéger la foiblesse, de consoler la vertu opprimée! Dites, dites, seigneur, que je suis sauvée. . . . »

» A ces mots le cavalier que je vis sensiblement ému, me tendit la main en

me disant : Oui, oui, on m'a trompé ; mais de grâce, relevez-vous, relevez-vous. — Non, non, lui dis-je en lui prenant la main, en la baisant et l'arrosant de mes larmes ; non, non, je ne me leverai point que vous n'ayez promis protection à mes malheurs et à mon innocence. — Je ne me suis jamais senti ému de cette manière, s'écria alors le cavalier ; je promets tout, tout absolument ; mais au nom de Dieu ! levez-vous ; vous m'humiliez ; vous me couvrez de confusion.

» Je me levai ; il me fit asseoir sur le canapé ; il tira un fauteuil, et se plaçant à quelques pas de moi il me dit : Mademoiselle, je suis comme bien d'autres personnes ; je cherche, je paie, j'aime, je goûte, je savoure le plaisir ; mais je ne sais ce que c'est que d'être heureux aux dépens d'autrui. Oui, certes, on m'a trompé : j'avois entendu qu'il en seroit aujourd'hui comme les autres jours ; que les choses s'arrangeroient de gré à gré, et que

la personne qu'on m'amèneroit, viendroit volontairement. La séduction, la violence me sont odieuses : cesont des crimes que je ne connois point. Mais laissons cette matière, et apprenez-moi comment avec cette austérité, cette sagesse de mœurs, on est parvenu à vous amener ici.

» Je lui contai alors avec la plus grande ingénuité tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'au moment où il avoit paru devant moi. Il m'apprit dans le cours de mon récit, que la senora Massaréna dont Astucia avoit osé mettre le nom en jeu, étoit sa sœur, et qu'il s'appeloit don Juan de Spinoletto. A ce nom de Spinoletto tous mes sens se troublèrent. Vous n'en serez point étonnée quand je vous aurai dit que j'avois toujours entendu dire à ma tante, qu'il étoit le plus acharné des persécuteurs de mon père. Il me vint à l'idée de me jeter de nouveau à ses pieds, et de le supplier de mettre fin à ses persécutions contre mon malheureux père. Mais je n'eus pas

la force de suivre ce mouvement, et je lui laissai ignorer que j'étois la fille de César de Suza.

» Pendant que je lui racontois ma déplorable histoire, il s'agitoit sur son fauteuil; il changeoit à tout moment de posture; il couroit dans le salon; il alloit et venoit en maudissant Astucia. Enfin sans attendre même que j'eusse entièrement fini, il tira le cordon de sa sonnette avec une telle force, que je crus qu'il le casseroit. Il dit au laquais qui arriva : Faites-moi venir ce misérable ? — Qui? demanda le laquais. — Ce coquin. — Si vous vouliez bien, seigneur, me le nommer. — Eh! parbleu, Astucia. — Vous savez bien qu'il est reparti pour Madrid; il nous a dit qu'il vous en avoit prévenu. — Eh bien! qu'on court après lui, et qu'on le ramène sur-le-champ ici à mes pieds. — Il sera difficile qu'on puisse le joindre. — Et pourquoi? — Parce qu'il a trois chevaux de poste à sa chaise. —

A sa chaise! C'est bien celle de don Carlos dont il sert servi pour cette scélératesse. Ne l'avez-vous pas vu, mademoiselle, dit ensuite don Juan en se tournant vers moi, sortir de mon cabinet? Il emportoit le prix de son crime. Ce sont quinze cents piastres dont j'ai gratifié le scélérat, croyant qu'il m'avoit bien servi, et vous voyez comme il m'a servi. Il a trois chevaux, continua don Juan en s'adressant au laquais, eh! bien, qu'on en prenne six. — Il seroit encore difficile de le joindre, parce qu'il peut n'avoir pas pris la grande route; il ne l'avoit pas prise lorsqu'il est venu. — C'est juste, c'est juste, reprit don Juan. D'ailleurs je le trouverai bien à Madrid, et je lui prépare un châtiment qui lui apprendra qu'on ne se joue pas impunément à moi et à ma sœur. Dites qu'il me faudra demain matin à la pointe du jour quatre chevaux de poste. Faites-moi venir sur-le-champ la femme-de-charge.

»Cette femme étant venue, je la reconnus pour celle que j'avois vue en entrant dans le salon, et qui m'avoit regardée avec attendrissement. Sa présence me fit un instant oublier l'amertume de ma position, et m'inspira une sorte de joie. Je courus à elle en lui disant: Ah! madame, je suis sûre que vous avez la bonté de vous intéresser à moi; je vous en remercie.

» En même-tems je lui pris le bras, et la priai de permettre que je ne me séparasse plus d'elle jusqu'à ce que don Juan eût décidé de mon sort. Il est tout décidé, dit don Juan, et j'ai fait venir la senora pour qu'elle ne vous quittât plus jusqu'à ce que je vous eusse mise où vous devez être. Madame, dit-il ensuite à cette femme, voilà une jeune demoiselle bien aimable comme vous voyez, et qui est tombée ici je ne sais comment. Grâces à ma pénétration qui m'a fait deviner tout d'un coup qui elle étoit, elle n'a eu d'autre désagrément à essuyer que d'être venue. Je vous

la confie; je veux que dans le peu de tems qu'elle va rester ici, elle soit traitée comme la maîtresse de la maison. — Dieu soit loué! dit cette femme; mon maître n'a pas répondu aux vues infâmes de cet hypocrite..... — Taisez-vous, taisez-vous, lui dit don Juan: je ne vous ai pas fait venir pour contrôler mes actions. Je n'ai que faire de vos jérémiades et de vos réflexions. Ecoutez mes ordres: voilà tout ce dont il s'agit pour vous. Vous donnerez à mademoiselle l'appartement de ma sœur; vous lui ferez prendre quelque chose avant qu'elle se mette au lit, parce que ce bandit d'Astucia ne lui a fait prendre dans toute sa journée qu'une tasse de chocolat et un méchant bouillon. Vous coucherez dans sa chambre. Demain matin nous irons à Madrid, et vous nous y accompagnerez.

» Seigneur, dis-je à don Juan, je ne puis souscrire à cet arrangement. — Quoi! dit-il, et vous aussi vous voulez me contredire? Je vous dis que cet arrangement

est excellent. — Je n'en doute pas, repris-je; mais je vous demande en grâce de permettre que je retourne à l'heure même à Madrid. — Oh, la bonne idée! s'écria-t-il en mettant les poings sur les côtés, et en riant à gorge déployée, oh! la bonne idée! Avoir fait dix lieues dans sa journée, n'avoir presque rien pris, avoir eu la tête remplie d'inquiétudes diaboliques, et vouloir sur l'heure même, par une nuit noire, retourner à Madrid! Vous êtes une petite folle; quand on ne sait pas se conduire, il faut se laisser conduire. Vous avez besoin d'un peu de repos avant de recommencer les dix lieues.

» J'insistai, et je lui dis: Dans toute autre circonstance je déférerois à votre avis; mais dans celle-ci je ne le puis pas. Je veux absolument tirer ma tante d'inquiétude le plutôt qu'il me sera possible, et mettre fin à l'horrible situation où la met mon absence. — N'est-ce que cela? me répondit-il. Que ne vous expliquiez-vous. J'ai plus d'une

d'une ressource dans l'esprit. Attendez-moi deux minutes.

» Il entra dans son cabinet, et en revint quelques minutes après avec un billet qu'il me donna à lire, et qui étoit ainsi conçu : « N'ayez, madame, aucune inquiétude sur le compte de votre chère nièce ; vous la reverrez demain ou au plus tard après demain, et vous la reverrez aussi et plus vertueuse que quand elle vous a quittée. »

» Don Juan avoit signé ce billet ; il me dit de mettre l'adresse ; avant de la mettre, j'ajoutai au bas deux mots, pour tranquilliser autant qu'il étoit en moi, ma tante. Le billet cacheté, don Juan appela un de ses gens, et lui dit : Dites à Basque de monter le cheval anglois, et de porter cette lettre à son adresse.

» Je n'étois pas trop contente de ce parti ; mais que pouvois-je faire ? Don Juan me paroissoit entêté ; je craignois de le contredire, et je me trouvois dans une

position à devoir le ménager. J'en passai donc par ce qu'il voulut. Je lui fis ma révérence, et me retirai avec la femme-de-charge que je tenois toujours sous le bras.

» En traversant la première pièce, cette femme dit à l'oreille d'une des personnes qui étoient à notre passage, deux ou trois mots que je n'entendis pas. Cette personne alla les répéter à une autre, de manière qu'ils circulèrent en un instant dans toutes les pièces. Aussi-tôt tous ces gens-là se mirent à battre des mains, et à crier : *Vive don Juan !* Don Juan accourut, rappelala femme pour lui demander ce que c'étoit que ce vacarme qu'on faisoit chez lui. — Ce sont, lui dit-elle, vos gens qui se réjouissent de ce que vous avez promis châtiment au seigneur Astucia. Ils vous bénissent de la bonne action..... — Paix, paix, lui dit don Juan, je n'ai que faire de vos réflexions. Voilà qui est bien. Oui, oui, je châtierai ce vaurien d'une manière qui apprendra à ceux qui me servent à me bien servir.

» Je fus conduite par la femme-de-chambre, dans un appartement de la plus grande magnificence. Elle eut pour moi des attentions et des égards dont je serai reconnoissante toute ma vie. Elle m'apprit qu'elle s'appeloit Margarita Hyrios. Je n'oublierai jamais ce nom. Quoiqu'elle parlât avec beaucoup de réserve, elle m'en dit assez pour m'apprendre que j'avois couru le plus grand danger auquel une personne de mon âge puisse être exposée. Elle me traça du caractère d'Astucia, un portrait qui fait horreur. Selon elle, c'est un homme capable de tout mal, et incapable d'aucun bien, envieux, vindicatif, avide d'argent, hypocrite, sans foi, sans principes, et même de peu de jugement, ne voyant que le moment présent et jamais l'avenir, agissant même souvent contre son propre intérêt, lorsqu'il s'agissoit de nuire. Elle me traça également de don Juan, un portrait peu avantageux. C'est, me dit-elle, un homme vain, insolent, dur avec ses

inférieurs, léger, inconséquent, emporté, voulant s'entendre à tout et ne s'entendant à rien, prodiguant l'argent aux ministres de ses plaisirs, et avare envers ceux qui le servent avec loyauté, donnant sa confiance au premier venu, et familier à l'excès avec des gens qu'il croit infiniment au-dessous de lui, et qu'il connoît à peine, faisant trophée de son libertinage, et aimant à dire des impiétés. Il n'a, m'ajouta-t-elle, qu'une bonne qualité, c'est qu'il donne beaucoup aux pauvres. Outre la dépense réglée qu'il fait pour cet objet, il faut que son valet-de-chambre lui tienne toujours les deux poches de sa veste, pleines de petite monnoie, parce que s'il lui arrivoit de n'avoir pas à donner au premier indigent qui lui demande, il entreroit dans une colère qu'il ne seroit pas facile d'appaiser, et dont tout son monde se ressentiroit pendant plusieurs jours.

» Passant au reste de la famille, Margarita m'apprit que la senora Massaréna

avoit dans le caractère tout l'orgueil de son frère; mais qu'elle n'avoit aucune autre de ses mauvaises qualités, ce qu'on attribue, me dit-elle, aux leçons de son mari pour lequel elle a une vénération portée au plus haut dégré; mais il n'a pu la guérir du ridicule de se croire toujours malade, quoiqu'elle jouisse de la meilleure santé. Elle idolâtre son fils, et cela est naturel, puisqu'elle n'a pas d'autre enfant. On dit que don Carlos est un excellent sujet, et bien en vaut à sa mère, car la tendresse qu'elle a pour ce fils unique est si aveugle, que la chère dame iroit jusqu'à faire des sottises pour lui complaire. Quant à don Pedro, père de don Carlos, continua Margarita, je ne le connois pas; mais j'ai entendu dire que c'étoit un homme singulièrement impérieux, qui vouloit être servi au doigt et à l'œil, et qui étoit en effet obéi de tous ceux qui avoient affaire à lui, comme dans les Indes le sont nos Espagnols, de leurs esclaves.

» Une bonne partie de la nuit se passa en semblables conversations. Je ne fermai pas l'œil ; je comptai les heures, les minutes, et j'étois sur pied avant le lever du soleil. Dès que le jour parut, on vint nous avertir que don Juan nous attendoit. Nous le trouvâmes dans une salle où tout étoit prêt pour le déjeûner. Dès qu'il vit la femme-de-charge, il lui remit une bourse d'argent qui me parut fort lourde, en lui disant : Vous me donnerez cela à Madrid. — Ce sont, me dit cette femme, dans un moment où don Juan étoit un peu éloigné de nous, ce sont des quadruples. Astucia n'aura pas ceux-ci. — Que parlez-vous d'Astucia? cria don Juan qui apparemment avoit entendu ce qui venoit d'être dit. C'est une étrange manière, ajouta-t-il, que l'on a chez moi, d'épiloguer dès que je fais ou dis quelque chose. Heureux don Pedro! on le sert, on lui obéit sans raisonner; il faudra que je lui écrive pour avoir son secret.

» Le déjeûner fini, nous montâmes en voiture. Le postillon demanda les ordres. — A Madrid, répondit don Juan, au couvent de Lescalasses. — Seigneur, lui dis-je, les bontés que vous voulez avoir pour moi, me persuadent qu'avant de descendre au couvent de Lescalasses, vous aurez la complaisance de me laisser chez ma tante. — Tarare ! s'écria-t-il, est-ce que vous me prenez, mademoiselle, pour un enfant, ou pour un sot? — Je ne fais aucun doute de vos lumières; mais ce seroit une injustice de ne pas me rendre sur-le-champ à ma tante. — Est-ce que je la connois moi cette tante? Voilà une belle tante qui laisse enlever sa nièce! Eh! sais-je moi si.....? Tenez, ne me faites pas parler. — Seigneur, vous avez là une idée que je ne puis supporter. — Idée ou non, les affaires ne s'arrangent point comme l'entend votre jeune tête. La mienne en arrange tous les jours de plus difficiles. Je n'élève aucun soupçon sur votre tante;

mais je ne puis pas ne pas voir ce que je vois. C'est un devoir de conscience à moi de réparer de mon mieux le mal qu'a voulu vous faire Astucia, et dont je puis en quelque sorte être regardé comme la cause. Je dois donc vous mettre dans une position qui vous préserve d'un danger semblable à celui que vous venez de courir. Quand vous serez au couvent, votre tante fera comme elle l'entendra; mais on n'aura aucun reproche à me faire; la raison en est que je vous aurai déposée dans un lieu d'où aucun ravisseur ne pourra vous arracher, parce qu'on est mieux gardé là que chez une tante.

» Je ne puis vous exprimer, Rosalie, combien j'étois humiliée, outrée même de la honteuse opinion qu'on osoit concevoir de ma tante, de la plus vertueuse, de la plus respectable des femmes. Je me dépitois également contre cette fatalité qui rendoit, malgré moi, chacun arbitre de ma destinée. Mais j'avois affaire à un homme

qui abondoit dans son sens, et qui refusoit tout éclaircissement. Je pris donc le parti de ne pas le contredire. J'osai cependant lui représenter qu'au couvent de Lescalasses, on ne recevoit que des personnes au-dessus de mon état, et que d'ailleurs je n'avois pas assez de fortune pour y payer ma pension. — En vérité, me répondit-il, les enfans me feront bientôt la leçon. Mais quelle idée avez-vous donc de moi? Me prenez-vous pour un idiot? Croyez-vous que quand je me mêle d'une affaire, je ne sais pas d'un coup d'œil tout prévoir? Honorée de ma protection, vous entrerez par-tout où il me plaira. Quant à la pension, j'en fais mon affaire. En un mot, puisque je vous mène au couvent de Lescalasses, il faut bien que je sache que vous y serez reçue, et que votre pension y sera payée exactement. Je donne la préférence à ce couvent, parce que la supérieure est amie de ma sœur. Je fus même la voir il y a quelques jours, avec la senora Massa-

réna, et malgré les patenôtres qu'elle dit toute la journée, je lui trouvai beaucoup de sens et de jugement. Je suis connoisseur; vous pouvez vous en rapporter à moi. Vous serez fort bien dans sa communauté, si vous voulez y rester. Au reste, continua-t-il, point de réplique ni sur le couvent, ni sur la pension, ni sur la tante. Ce que j'ai résolu, est résolu, et je ne suis pas d'humeur d'entrer en dispute, pour faire comprendre que ce que je fais est pour le mieux.

En finissant ce bavardage, il tira de sa poche un papier de musique, et se mit à chanter pendant tout le reste de la route, regrettant, disoit-il, de n'avoir pas son tambour de basque ou ses castagnettes pour s'accompagner.

» Quel homme! dis-je en moi-même; et comment parviendrai-je jamais à lui faire entendre le langage de la raison? Je le laissai chanter sans l'interrompre: mais je m'affermis dans la résolution de refuser

ses bienfaits, dès qu'il en seroit question.

» Nous arrivâmes au couvent, à l'entrée de la nuit. Il demanda la supérieure. Dès qu'elle fut arrivée, il lui dit : Voici, sœur Rosalie, une jeune pensionnaire que je vous amène, un peu tard, il est vrai, mais je n'ai pu différer jusqu'à demain. Ouvrez-lui, s'il vous plaît, la porte, et recevez-la parmi vos ouailles.

» La supérieure ouvrit en effet la porte, et je passai de son côté. Elle m'invita gracieusement à m'asseoir à côté d'elle. Je lui dis que quand don Juan lui auroit appris qui j'étois, et de quelle manière j'avois été connue de lui, elle ne me jugeroit point digne d'être reçue dans sa communauté, et me rendroit à une parente que mon éloignement d'elle pouvoit mettre au tombeau. — Payons d'abord, dit don Juan, la location de ce saint asyle. Il fit en même-tems signe à Margarita de donner à la supérieure, la bourse de quadruples qu'il lui avoit remise à Aranjuez. — Ceci, con-

tinua don Juan, appartient à mademoiselle; cet argent servira à sa dépense si elle reste avec vous; et quand il sera fini, vous vous adresserez à moi. Si elle vous quitte vous le lui remettrez après avoir prélevé sa pension et ses autres frais au couvent.

» Don Juan conta ensuite à la supérieure, sans omettre aucune circonstance, comment j'étois tombée à Aranjuez. Il n'omit même pas les horribles soupçons qu'il m'avoit déja manifestés sur le compte de ma tante. — De tout cela, dit-il à la supérieure, je conclus que je devois commencer par déposer chez vous cette enfant, sauf à prendre ensuite d'autres arrangemens qui seroient trouvés convenables.

» Pendant le récit de don Juan la supérieure qui l'écoutoit avec beaucoup d'attention, me regardoit de tems en tems et ne disoit autre chose que ces mots : Pauvre, petite pauvre enfant, elle mérite bien qu'on s'intéresse à elle.

» Lorsque don Juan eut fini de parler, j'eus le courage de lui dire que ses bienfaits m'humilioient : que je les refusois absolument ; que je n'avois aucun titre pour être reçue dans le couvent où il m'avoit conduite, et que j'entendois être ramenée sur-le-champ chez ma tante.

» Ecoutez, mon enfant, dit la supérieure, je n'entre point encore dans le fond de cette affaire : je veux me donner le loisir d'en converser plus longuement avec vous ; mais, pour le moment, je ne puis m'empêcher de vous dire que je trouve tout au moins une grande apparence de raison dans le parti que prend à votre égard don Juan. J'ajouterai même en usant du privilège que je me suis donnée de dire à chacun ses vérités, que je ne le croyois pas capable d'une aussi grande sagesse. Vous ne sauriez être nulle part aussi en sûreté que vous l'êtes ici. Votre tante, reposez-vous-en sur moi, saura dès ce soir, que vous êtes dans ma communauté. Il est

trop tard pour que vous ayez réponse ce soir même; mais demain nous délibérerons sur le parti que nous avons à prendre. Il faut que vous vous fassiez une idée bien terrible et bien fausse du couvent, si vous ne pouvez-vous résoudre à y passer une nuit. Je ne dis pas que vous n'y passerez qu'une nuit; car vous m'intéressez trop pour que je ne fasse pas tout ce qui dépendra de moi pour vous y retenir aussi long-tems que je le pourrai, sans nuire à votre bonheur.

» La supérieure, après avoir donné ses ordres pour qu'un commissionaire allât prévenir ma tante de mon arrivée, dit à don Juan : Je ne m'attendois pas à vous revoir si-tôt; car je sais que vous vivez dans une dissipation épouvantable. Encore moins m'attendois-je à vous revoir pour une affaire de cette nature. Recevez mon compliment sur la manière dont vous vous êtes conduit; c'est un commencement de conversion. Il seroit bien à sou-

haiter que vous ne vous en tinssiez pas-là ; et que vous voulussiez comprendre que vos alentours et votre or seroient mieux employés à faire du bien qu'à faire du mal. — Sœur Rosalie, dit don Juan, je n'ai ni envie ni besoin d'être prêché. Quand je serai caduc, quand je serai contraint de renoncer aux plaisirs, alors je vous prendrai pour mon prédicateur. Jusques-là point de morale je vous prie, sinon je ne reviens plus. Dites-moi si vous avez revu ma sœur depuis que je suis venu vous voir avec elle ? — Je n'ai point eu le plaisir de la revoir. — Savez-vous qu'il est grand bruit que César de Suza s'est réfugié dans le royaume de Naples ? Il y a même à cela une sorte de certitude. Ainsi nous tenons enfin ce malheureux. J'ai écrit à don Pedro, je lui ai fait écrire par tous les ministres, par toute la terre, pour qu'il nous envoie sur-le-champ cette bête féroce afin que nous en fassions un *auto-da-fé*. Je veux que ce jour-

là vous sortiez de votre couvent; je vous en obtiendrai la permission de l'archevêque; vous viendrez voir cette cérémonie, elle sera ravissante. Il n'y a que *el Ré* qui n'a pas voulu écrire; c'est que sans doute il a cru inutile de presser don Pedro sur une chose qui ne souffre pas de retard, sachant combien il est intéressant pour le public et pour moi en particulier que l'assassin de mon pauvre cousin soit livré à toute la rigueur de la justice. Je n'ai rien à dire, répondit la supérieure, à ce que vous m'apprenez-là. Mon métier est de demander pardon et indulgence pour tous les malheureux, et de ne juger personne. Non-seulement je n'irai point voir votre cérémonie, mais si je n'étois pas au couvent quand elle se fera, j'y viendrois pour ne pas la voir.

» Vous jugez, Rosalie, d'après le terrible secret que je vous ai revélé, combien j'eus à souffrir pendant cette cruelle conversation. Il y avoit long-tems que je n'a-

vois eu aucune nouvelle de mon père. Je ne puis vous exprimer les sentimens que fit naître en moi l'affreuse lumière que me présenta don Juan. Ce que j'éprouvai n'étoit pas de la confusion de devoir la vie à un homme qu'on exécroit avec cette opiniâtreté, c'étoit plutôt une sorte de rage contre cette prévention qui vouloit absolument métamorphoser mon père en scélérat. Vous pensez bien aussi que je ne fus pas peu effrayée du danger où le mettoit la haine que don Juan entretenoit contre lui. Je ne m'arrêtai pas longtems a ses réflexions; mais m'abandonnant à mon dépit, je me dis: Eh bien! je tirerai au moins de ce malheur l'avantage de rejeter les bienfaits de ce sanguinaire protecteur. Je me fixai avec d'autant plus de complaisance à cette idée, qu'il me parut impossible de cacher qui j'étois. Ma situation du moment me sembloit ne pas me le permettre; je voyois bien d'ailleurs que tôt ou tard on auroit mon secret, et que quand on l'auroit on

me feroit un crime de ne l'avoir pas revélé.

» Comme donc Spinoletto se levoit pour prendre congé de nous, je lui dis avec assez de tranquillité: « Seigneur, asseyez-vous encore un instant; j'ai une chose de la plus haute importance à vous revéler. Je vous ai trompé et ne veux pas vous tromper plus long-tems. Vous avez cru que je méritois vos bienfaits, et j'en suis absolument indigne. Vous m'avez crue pure, et je suis couverte d'opprobre; vous me devez toute votre haîne, tout votre mépris Et vous aussi, dis-je à la supérieure en me jettant sur son sein, et vous aussi vous m'allez abhorrer, vous m'allez maudire.....

» Je ne pus prononcer ces mots sans verser un torrent de larmes. La supérieure eut la bonté de les essuyer elle-même en me disant : remettez-vous, ma chère enfant, vous avez sur le cœur quelque chose de bien lourd; vous faites sagement de vous ôter ce poids.

« La femme-de-charge ne pleuroit pas

moins amèrement que moi; ce doit être un excellent cœur. Don Juan me regardoit d'un œil sec, mais avide de curiosité. — Oui, seigneur, lui dis-je, je vous ai trompé, je vous ai menti: je vous ai dit que je m'appelois Joséphine Roïdera; il n'en est rien, rien du tout. Je m'appèle Joséphine de Suza; je suis la fille de César.... »

« Quelle horreur! s'écria don Juan en se levant avec précipitation, et courant comme un furieux dans le parloir, quelle horreur! la fille d'un monstre!... — Non, non, m'écriai-je à mon tour, et en élevant la voix comme si j'eusse voulu être entendue de l'univers entier; non, non, dites plutôt de l'homme qui ne le cède en probité à personne.... — Pauvre enfant! dit la supérieure, elle en est mille fois plus intéressante à mes yeux. »

« Vous me faites horreur, continua don Juan. C'est une chose indigne à vous, atroce, de ne m'avoir pas prévenu sur-le-champ. Quelle machination! continua-

t-il, quel complot! Avec quelle astùce ils avoient ourdi tout cela! Mais ce n'est pas moi qu'on fait ainsi donner dans le piège..... — Don Juan, lui dit la supérieure, vous parlez ici de machination, de complot; vous cherchez de la finesse où il n'y en a pas seulement l'apparence. Moi je ne vois que de la candeur dans la conduite de cette jeune personne. Il ne faut pas non plus se mettre l'esprit à la torture pour trouver ce qui n'existe pas. — Vous raisonnez fort bien pour une religieuse, répondit don Juan; moi qui ai l'usage du monde je vois plus loin que vous. Ce n'est pas que j'accuse cette jeune personne de duplicité, je lui crois comme vous beaucoup de candeur; il est possible qu'en se prêtant à ce manège elle ait pensé bien faire. Aussi je ne lui retire pas mes bienfaits, je lui retire seulement ma protection. Mais il y a une tante. Ne voyez-vous pas qu'on s'est concerté, qu'on s'est flatté qu'en m'amenant la nièce à Aranjuez, j'accorderois à cette belle per-

sonne tout ce qu'elle me demanderoit pour son père ? . . . . — Quel homme ! m'écriai-je avec dépit ! qu'il est insultant ! qu'il est dur ! qu'il est barbare ! Sortons, » continuai-je, m'adressant à la supérieure, « je ne peux supporter la présence du sanguinaire ennemi de mon père. »

» Nous sortîmes en effet, et j'entendis don Juan qui, en se retirant, grommeloit entre ses dents : « Oui, oui, sortez ; la tante et vous, vous aurez demain de mes nouvelles. »

» Vous savez le reste, chère Rosalie. Suis-je assez humiliée à vos yeux ? Me trouvez-vous assez à plaindre ? Me convient-il de rester dans cette maison ? Puis-je, sans me dégrader à mes propres yeux, consentir à recevoir les bienfaits du persécuteur de mon père ? »

Tel fut, mon cher Fernand, le récit de ta Joséphine. Je l'abandonnai à ses réflexions. Je la prêchai de mon mieux pour la consoler. « Au surplus, lui dis-je en finissant, ayons du courage au moins

pour quelques momens. Cette journée va peut-être décider de votre sort. Vous aurez certainement des nouvelles de votre tante, et vous verrez avec elle le parti que vous avez à prendre. Si vous quittez ce couvent, j'en aurai, je vous assure, beaucoup de regret, car ce qu'on pense de votre père ne m'effraie pas. Je ne renonce pas à l'espoir de vous avoir pour amie, et même, quoique vous en disiez, pour sœur. J'entends que de près ou de loin nous nous aimerons bien. »

Pour te dire la vérité, mon ami, je ne sais pas comment tout ceci finira. Je ne suis pas assez savante pour lire dans l'avenir. Ce don Juan me fait peur. Je t'écrirai par le premier courier tout ce qui se sera passé. Aime toujours bien ta petite sœur Rosalie. Je t'assure que sans entrer dans le fond des affaires, l'amitié que tu as pour Joséphine, me la rend bien chère. Je me propose de la faire jaser sur ton compte, et je te rapporterai bien fidèlement tout ce qu'elle m'aura dit.

ONZIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Rosalie TEXADA à son frère Fernand TEXADO.

Madrid, 30 Septembre 17....

MARCHONS par dates, mon cher Fernand, afin que je puisse me reconnoitre. Ce fut le 25 au matin que ta belle Joséphine, mille fois plus belle et plus aimable que je ne le croyois, fut traîtreusement enlevée. Elle arriva le soir à Aranjuez. Le 26 au soir, elle entra dans mon couvent. Ce fut donc le 27 au matin que nous déjeunâmes ensemble, et qu'elle me conta sa lamentable histoire. Je pars de

cette époque pour te mettre au fait de tout ce qui s'est passé depuis.

Un peu après que l'histoire fut finie, la supérieure entra. « Comment va la belle affligée ? dit-elle en s'adressant à Joséphine ; comment se trouve-t-elle de la conversation de ma petite Rosalie ? Mon enfant, continua-t-elle en s'adressant toujours à Joséphine, il n'est venu encore personne vous demander. Voici trois billets qui vous sont adressés et que je n'ai point décachetés. Vous m'obligerez d'en faire lecture devant moi. »

Joséphine prit les trois billets, et reconnoissant sur un des trois l'écriture de sa tante, elle le baisa avec transport et commença par celui-là.

Je m'en vais, Fernand, te les transcrire tous les trois :

Billet de Charlotte de Suza à Joséphine de Suza.

« La joie de te retrouver, ma chère

» nièce

» nièce me donnera des forces: je me
» traînerai à ton couvent. Je ne sais en-
» core rien de ton histoire; mais j'ai la
» confiance qu'il ne t'est rien arrivé de
» trop fâcheux, et que le ciel a protégé
» mon aimable enfant. J'ai écrit à don
» Carlos; je suis bien aise d'avoir sa ré-
» ponse avant de t'aller voir. »

Billet de don Carlos de Massaréna à Joséphine de Suza.

« J'ai appris par mon oncle tout ce
» qui vous étoit arrivé. Vous ne doutez
» pas de la part que je prends à votre
» malheur. Je suis enchanté que mon
» oncle se soit décidé à vous déposer au
» couvent de l'Escalasses. Vos propres in-
» térêts m'empêchent de vous aller voir
» sur-le-champ; mais cet après-midi j'irai
» chercher votre tante, et je vous la me-
» nerai. Nous délibérerons sur ce qu'il y
» a de mieux à faire dans votre situation.
» Ayant à dire à mademoiselle Rosalie

» Texada quelque chose qui l'intéresse
» personnellement, je serai bien aise
» qu'elle soit de la conversation. Si vous
» ne la connoissez point encore, la su-
» périeure vous la feroit connoître.

Billet de François Sancha à Joséphine de Suza.

« Votre tante qui m'avoit informé, ma
» chère filleule, du malheur qu'elle avoit
» eu de vous perdre, m'a informé aussi
» que vous étiez retrouvée, et dans une
» maison où je souhaite beaucoup que
» vous restiez jusqu'à ce que tout soit
» arrangé. Je vous conseille de n'en pas
» bouger, car là vous ne courez aucun
» risque. Je suis persuadé que votre père
» dont vous savez bien que j'ai l'autorité
» en son absence, vous commanderoit
» s'il étoit ici, ce que je vous conseille.
» Faites donc tout votre possible pour
» qu'on veuille vous garder dans ce cou-
» vent. Quant à la pension, c'est une

» chose qui me regarde. Si j'ai l'autorité
» de votre père, je dois aussi en avoir les
» soins. Je tâcherai de vous aller voir au-
» jourd'hui, je verrai si la chère tante
» peut venir avec moi. En attendant j'ai
» une bonne nouvelle à vous donner;
» c'est que je n'ai plus chez moi Ambroise.
» Il a pris parti dans le régiment de don
» Carlos. Adieu, ma chère filleule, j'es-
» père que le plaisir de vous savoir re-
» trouvée, sera bientôt suivi de celui de
» vous savoir heureuse. C'est tout le désir
» de votre affectionné parrain. »

La supérieure après avoir lu ces trois billets, dit à Joséphine : Eh bien! mademoiselle, il n'y a rien dans tout cela de fâcheux. Attendez avec patience qu'on vienne vous voir. Je donne vacance à Rosalie pour toute la journée; je la dispense de ses exercices; elle viendra au parloir avec vous. Lui avez-vous dit qui vous étiez? — Oui, madame. — Et pourquoi? — Parce que je craignois qu'elle

ne m'estimât plus que je ne mérite. — Vous n'avez rien fait qui doive vous ôter l'estime de personne. Mais lui avez-vous tout dit ; tout absolument ? — Je ne lui ai rien laissé ignorer. — A la bonne heure, mais tenez-vous-en là, et qu'il n'y ait dans toute la communauté que ma Rosalie et moi qui sachions votre véritable nom, et ce qui vous est arrivé personnellement. Adieu, mon enfant, tâchez de prendre un peu de la gaîté de Rosalie. »

Lorsque la supérieure fut retirée, je dis à Joséphine : « Ma bonne amie, puisque nous voilà seules, sans avoir rien à faire, et que peut-être vous me quitterez aujourd'hui, jasons tout à notre aise, et disons-nous nos plus secrètes pensées. Je ne connois rien de plus doux que ces épanchemens. Parlez-moi dans toute la sincérité de votre âme, comme je vous parlerai dans toute la sincérité de la mienne. Que pensez-vous de mon frère ? — Nous avons ma tante et moi beaucoup d'es-

time pour lui. — Oh! de l'estime, ce n'est pas ce que je voulois vous faire dire, et la tante n'a que faire ici. Puisque vous parlez d'estime, sur quoi je vous prie, est-elle fondée votre estime pour lui? — La première fois que nous l'avons vu, ma tante et moi, ça été dans une occasion où il s'est présenté à nous sous le jour le plus favorable. Ces premières impressions ne s'effacent jamais. Depuis nous l'avons encore vu deux ou trois fois, et il n'a point démenti la bonne opinion qu'il nous avoit donnée de lui. — De sorte que vous ne le haïssez pas? — Que dites-vous là? Peut-on haïr ce qu'on estime? Je serois un monstre si je haïssois une personne de laquelle je ne connois rien qui ne soit à son avantage. D'ailleurs je n'ai point le caractère haineux, et cela est si vrai, que le sentiment que j'éprouve pour Astucia qui m'a fait tout le mal qu'il pouvoit me faire, n'est pas de la haine. — Vous ne l'aimez pourtant pas beaucoup? — Je

crois qu'il y a une nuance entre ne pas aimer et haïr. — Oh! mais nous divaguons ; revenons s'il vous plaît, à notre sujet. Mon Dieu, je cherche comment je pourrai vous faire dire ce que je voudrois vous faire dire. Comment trouvez-vous mon frère Fernand? — Il n'est pas ce qu'on appelle un bel homme, mais il m'a paru un joli et aimable cavalier. Voilà pour l'extérieur. Quant à ses qualités intérieures, je ne le connois pas assez pour juger de son esprit, ni même du fonds de son caractère. — Vous lui faites injure ; c'est la plus belle âme et le meilleur genre d'esprit que vous puissiez connoître, et sûrement don Carlos ne vous en a pas dit du mal. — Il m'en a parlé tout comme vous. Je crois bien volontiers que le portrait que vous en faites l'un et l'autre, est fidèle, et que vous qui êtes sa sœur, n'êtes pas plus trompée par votre tendresse, que lui n'est aveuglé par son amitié. — Comme vous êtes froide et réservée! Par-

lons sans ambiguité. Aimez-vous mon frère? — Vous m'embarrassez, parce que vous donnez peut-être au mot *aimer* une latitude qui... — Oh! il n'y a pas de latitude qui tienne. Il faut répondre catégoriquement. Je demande si vous aimez Fernand comme on aime.... quand on aime.... comme on aime un ami.... un amant. Le mot est échappé, je ne saurois qu'y faire, je ne le retirerai pas; c'est à vous de répondre oui ou non. — Vous êtes pressante, Rosalie, et vous dites les choses bien crûment. Savons-nous vous et moi, comment on aime un amant? — Ce que je sais, Joséphine, c'est qu'il faut que vous aimiez mon frère, parce qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il ne pense qu'à vous, et que jamais j'en suis certaine, il ne renoncera à l'espoir de vous voir ma sœur. — Vous vous faites illusion, Rosalie; j'ai pu valoir quelque chose aux yeux de votre frère aussi longtems qu'il n'a pas su qui j'étois; mais dès

qu'il le saura, il rougira des sentimens qu'il avoit conçus pour moi, il suivra le torrent, il me méprisera. Vous ne faites même pas attention que quand il seroit possible qu'en dépit du préjugé général, il conservât pour moi de l'estime, il seroit obligé de s'en tenir là, et ne pourroit s'abaisser jusqu'à moi, puisque dans nos usages et dans nos mœurs, mon nom porteroit une tache au sien et à sa famille. Cet obstacle subsisteroit dans toute sa force, quand même il parviendroit à croire sur ma parole, que mon père est innocent. Tant que les autres hommes ne le croiront pas comme lui, il sera obligé de se borner à me plaindre. Vous voyez bien enfin que la pauvreté où me réduit la confiscation prononcée contre mon père, fait encore un obstacle que vous devez mettre en ligne de compte. — Laissons les raisonnemens ; mais puisque nous en sommes sur cet article, et que nous sommes Espagnols, faisons un château en Espagne :

supposons que l'innocence de votre père est reconnue avec éclat, qu'on lui rend tous ses biens, et que vous devenez tout-à-coup bien riche, bien riche, permettriez-vous alors à Fernand de vous demander en mariage? — Oh! Rosalie, Rosalie, quelle chimère!.... Que me demandez-vous là? Eh! quand il seroit vrai que mon esprit se berceroit de cet espoir, que mon cœur se nourriroit des sentimens que vous cherchez à y démêler, que s'ensuivroit-il? Hélas! je n'en serois que plus misérable. La pitié, la pitié, voilà le seul sentiment que me doit votre frère. Non, chère Rosalie, non, le ciel ne le veut pas; nous ne serons jamais sœurs.

« Mais, continua ta Joséphine en souriant, voilà bien assez long-tems que je suis sur la sellette. A mon tour les questions, à mon tour à vous interroger sur l'état de votre cœur. Oh! voilà que vous rougissez déja, et cependant je n'ai pas encore commencé. Je vous ferai donc

rougir bien souvent, car je serai aussi pressante avec vous que vous l'avez été avec moi. Dites-moi d'abord : Est-il bien vrai que vous voulez vous faire religieuse ? — Oh ! pour cela, rien n'est plus vrai. — Vous avez pourtant dans l'humeur, dans le caractère, dans l'esprit, je ne sais quoi qui contraste singulièrement avec la vie retirée à laquelle vous prétendez vous dévouer. — Cet air enjoué, de dissipation même si vous voulez, n'est qu'à l'extérieur; il n'est pas dans le cœur. Je suis naturellement rêveuse, et je crois même mélancolique. Toute étourdie que vous me croyez peut-être, je vous assure que dès que j'aurai seulement l'habit de novice, je renoncerai absolument à tout ce qui pourroit me rappeler le monde, et même à tout commerce de lettres avec mon frère, parce que ses lettres me rappellent des idées que je veux abandonner. Ce sacrifice sera bien terrible pour moi, parce que j'aime mon frère plus que je ne saurois vous le dire ;

mais je le ferai. Vous voyez que quand on est capable d'une telle résolution, on a de la solidité dans le caractère. — Eh ! d'où vous vient ce grand goût pour la vie religieuse? — Ce n'est peut-être pas ce que vous croyez : je vais vous le dire ingénument. J'idolâtrois mon père. Je vous défie d'aimer le vôtre plus que j'aimois le mien. Il étoit si bon, si complaisant..... C'étoit tout le portrait de Fernand... Mais n'en parlons pas. Joséphine, n'en parlons pas, car si j'en parlois, je me mettrois à pleurer comme vous pleuriez ce matin, et je ne pourrois plus rien vous dire. Dès que mon bon papa fut mort, la maison me devint insupportable. Pendant qu'il vivoit, on me faisoit sortir du couvent tous les jeudis et tout le tems des grandes vacances. Je courois à la maison avec joie, et je revenois au couvent avec chagrin. Depuis que je n'ai plus mon bon papa, ce n'est plus la même chose. Je ne quitte le couvent pour aller à la maison, qu'a-

vec la plus forte répugnance. Chaque meuble, chaque chose qui ont servi à l'usage de mon père, me le rappellent; je ne sens plus alors que le malheur irréparable de l'avoir perdu; je fonds en larmes, et je suis d'une tristesse qui me rend insupportable à tout le monde. Je vous dirai de plus sous le sceau du secret, que je soupçonne ma mère de ne pas m'aimer beaucoup, et que ma sœur aînée est une grondeuse éternelle dont je n'aime pas la morale, et qui est jalouse de tout ce qu'elle me voit. Ici je ne trouve aucun sujet de chagrin. Les talens que m'a donnés l'excellente éducation que j'ai reçue de mon père, me rendent utile à la communauté. Les pensionnaires m'aiment, les religieuses ne me haïssent point, et la supérieure a tant de bontés pour moi, que quelquefois je doute si mon bon papa m'aimoit plus qu'elle. Vous voyez bien que ne trouvant dans le monde que de l'ennui, et ici que de l'agrément, il n'est pas étonnant que j'aie beaucoup de

goût pour l'état religieux. D'ailleurs la vie religieuse n'est pas si terrible qu'on le croit. Quand on ne manque de rien, qu'on a des amusemens honnêtes, il me semble qu'on peut bien se trouver heureuse avec cela. — Fort bien, je conçois que vous êtes actuellement dans la ferme résolution de vous faire religieuse. Mais n'abandonneriez-vous pas cette résolution, si quelqu'un venoit à vous aimer comme vous dites que Fernand m'aime? — Eh! qui pourroit m'aimer moi de cette manière? — Interroger n'est pas répondre, et c'est à moi maintenant et non à vous à interroger. Oh! ne croyez pas m'échapper; je vous tiens: il faudra que je lise dans votre cœur mieux que vous n'y lisez peut-être vous-même. Pourquoi ne voudriez-vous pas que quelqu'un vous aimât? Jolie, aimable, douée d'un caractère aimant, enrichie de talens utiles et agréables, pourquoi sans même que vous le sussiez, ne plairiez-vous pas à quelqu'un? Qu'y au-

roit-il en cela de miraculeux? — Eh! à qui penseriez-vous que je pourrois plaire? —Il ne s'agit pas de ce que pensent les autres, il s'agit de ce que vous pensez. Apprenez-moi s'il vous plaît, pourquoi chaque fois que vous prononcez, ou qu'on prononce devant vous, le nom d'un certain cavalier, vous rougissez. — De quel cavalier? — Vous le savez aussi bien que moi. Faut-il vous éviter la honte de le nommer? de don Carlos. — Oh! c'est que je rougis pour peu de chose. Vous devez vous en être apperçue. — Pourquoi ne rougissez-vous pas en entendant prononcer le nom de Fernand? — Fernand est mon frère, et on ne rougit pas d'entendre prononcer le nom de son frère. — Vous ne haïssez pas don Carlos? — Non, certainement. — Vous l'aimez? —Je l'aime comme l'ami de Fernand; l'ami de mon frère doit être le mien. — Rosalie, *puisque nous sommes sur cet article, et que nous sommes Espagnoles*,

faisons un château en Espagne. — Oh! comme vous êtes méchante! — Ne m'interrompez pas; mon château n'est pas encore bâti. Supposons que l'innocence de mon père est reconnue avec éclat, et que je devienne tout d'un coup bien riche, bien riche. Si dans cette supposition, don Carlos venoit à m'offrir sa main, et que je l'acceptasse, ne seriez-vous point un peu fâchée?.... Oh! comme vous pâlissez! — Sérieusement l'aimeriez-vous? il n'y auroit rien là d'étonnant. Vous auroit-il témoigné.....? Il vous donne bien des soins. — Bonne Rosalie! vous seriez donc fâchée? — Sans doute. Je veux que vous soyez à mon frère, et pas à un autre. — Ne jugez pas mal de mon cœur, chère Rosalie; si j'étois aussi heureuse que je suis infortunée, ce ne seroit pas à être votre rivale que me porteroit mon ambition. Mais pardonnez à l'amitié que vous me permettez d'avoir pour vous, de concevoir de l'inquiétude sur les sentimens

que vous laissez germer au fond de votre âme pour don Carlos. — Mais point du tout. Ces sentimens ne peuvent pas être ce que vous imaginez. Figurez-vous donc que je suis la cadette, que je n'ai aucune fortune, et qu'enfin don Carlos est à une si grande hauteur, qu'il ne peut pas me venir à l'idée de pouvoir y atteindre. — Je crois bien qu'il y auroit de terribles difficultés pour y atteindre, et ce sont ces difficultés qui m'alarment sur des sentimens dont vous ne vous rendez pas assez de compte. Pour mieux vous les faire connoître, laissez-moi bâtir un second château en Espagne. Supposons que vous êtes l'aînée de votre famille, ou si vous voulez, l'unique héritière d'une fortune immense. Supposons encore que don Carlos est le cadet de sa famille, et qu'il est absolument sans fortune. Rosalie, dans cette double supposition vous feriez-vous religieuse? — Ah! je conviens que si j'aimois quelqu'un, il me seroit infiniment doux qu'il tînt

tout de moi..... — Vous n'avez pas répondu à ma question, et je vous vois bien rêveuse. — Oui, je suis rêveuse; mais aussi vous faites des suppositions qui ne se réaliseront jamais..... Tenez, Joséphine, laissons cette conversation; elle m'est trop pénible. — Soit. Mais tenez-vous sur vos gardes, Rosalie; prévoyez le mal, afin qu'il ne soit pas ensuite incurable. »

Je t'ai rendu bien fidèlement, mon cher Fernand, cette conversation. Peut-être elle t'aidera à me mieux connoître, que je ne me connois moi-même. Lorsqu'elle fut finie, je montrai à Joséphine toutes les jolies et bonnes choses que tu m'as envoyées. Elle en fut enchantée, et me dit qu'elle ne s'étonnoit point de mon amitié pour toi: qu'un frère tel que Fernand ne pouvoit être trop aimé. Sur cela je l'embrassai, et lui répondis que pour le coup elle parloit selon mon cœur. Quand nous en fûmes aux jarretières qui lui parurent fort jolies, je lui fis un aveu que je me

trouve maintenant humiliée de lui avoir fait. « Voilà, lui dis-je, des jarretières que je voudrois n'avoir pas reçues, et que cependant je ne donnerois pas pour tout au monde. Cela vous paroît bizarre ; rien cependant n'est plus vrai. J'ai essayé deux ou trois fois de mettre ces malheureuses jarretières, et quand je les ai mises, je ne suis plus la même ; j'éprouve un je ne sais quoi qui me rend comme honteuse de moi-même ; un feu secret se glisse dans mon sang, et me cause tout à-la-fois de la joie et de la peine. Quand je les ôte, je reviens à mon naturel, et je suis plus contente de moi. Cela ne vous paroît-il pas souverainement extraordinaire ? — Mais, dit Josephine en souriant, il y a donc un charme sur ces jarretières ? » En disant cela elle les examina attentivement. « Quel est, me demanda-t-elle, ce chiffre ? — Ce sont, lui répondis-je, les lettres initiales du nom de mon frère, de celui de don Carlos et du mien. Il faut que je

vous dise aussi, car je ne veux rien cacher, que j'ai surpris don Carlos baisant ses jarretières, et que quand il les a baisées, je les avois déja essayées. —Je vous entends, dit Joséphine ; voilà le charme. Pauvre Rosalie! ajouta-t-elle, pauvre Rosalie! vous avez le cœur bien malade. Une distance infinie sépare don Carlos et vous. Si malgré cette distance vous cherchez l'un et l'autre à vous rapprocher, vous vous ferez mutuellement un mal d'autant plus cruel qu'il sera peut-être impossible à guérir. »

Ces paroles de Joséphine me frappèrent et me ramenèrent à des réflexions bien tristes. Seroit-il donc vrai, Fernand, que j'eusse le cœur si malade? Seroit-il possible que j'eusse pour ton ami don Carlos...? Mais non, c'est une absurdité. Je m'épouvante mal-à-propos. Je ne veux plus penser à cette folie. Quand j'y pense, je tombe dans la tristesse. Quelle chimère! que moi j'osasse m'élever à.....! Non, non, cela ne

se peut pas, et quoiqu'en dise la sœur Brigitte, je serai religieuse.

Lorsque nous eûmes bien causé avec Joséphine, nous fimes de la musique; je la trouvai un peu plus savante que moi; elle a aussi plus de voix, et anime plus son chant.

L'après-midi la supérieure nous fit dire de la prendre chez elle pour aller au parloir où l'on nous demandoit. Je ne te peindrai pas l'empressement que témoigna Joséphine à revoir sa chère tante. Nous trouvâmes avec elle au parloir, don Carlos et le libraire Sancha. La tante et la nièce se firent toutes les caresses que tu peux imaginer. Il n'y a rien d'égal à cette amitié. Le seigneur Sancha qui a l'air d'un bien galant homme, tira de dessous son habit un sac d'argent, en disant à la supérieure que mademoiselle Charlotte venoit payer la pension de sa nièce. « Je suis déja payée, dit la supérieure, et si chacun paie pour cette enfant, la communauté

sera trop riche. D'ailleurs nous ne savons point encore ce qui va être décidé sur cette petite fille. N'importe : mettez toujours votre sac dans le tour. Nous aurons bientôt arrangé cette affaire. Il nous faut auparavant entendre le seigneur don Carlos qui peut avoir des choses importantes à nous dire. Mon bel enfant, continua la supérieure en s'adressant à don Carlos, je vous trouve pâle et maigri. Je crois que vous prenez trop à cœur les affaires de vos amis. Il faut mettre de la modération dans le zèle, comme dans tout le reste. Dites-nous s'il vous plaît, si depuis hier au soir que vous avez vu votre oncle, il s'est passé quelque chose qui intéresse cette enfant. Ne nous laissez rien ignorer. Quand nous vous aurons entendu, nous verrons ce que nous devons faire de cette petite. »

« Vous devez bien penser, madame, répondit don Carlos, que l'aventure de mademoiselle a causé beaucoup de mouvement à l'hôtel. Dès que j'eus instruit ma

mère d'après les informations que j'avois prises dans la matinée du 25, qu'Astucia étoit l'artisan de cette machination, et qu'il s'étoit servi d'une chaise à nos armes pour exécuter son abominable complot, elle entra dans une juste indignation. Elle vouloit solliciter sur-le-champ des ordres de la plus grande rigueur contre cet homme. J'eus beaucoup de peine à la calmer. J'y parvins en lui représentant que cette affaire étoit de la nature de celles sur lesquelles il ne faut pas faire trop de bruit, parce que l'honneur de la jeune personne qui s'y trouvoit compromise, pourroit souffrir de l'éclat qu'on feroit; que d'ailleurs il seroit plus sage de surseoir à toute résolution, jusqu'à ce qu'on sût ce qu'étoit devenu Astucia, et ce qu'il avoit fait de sa proie.

» Sur le soir j'envoyai chez la femme dans le logement de laquelle mademoiselle avoit été attirée, pour savoir si Astucia n'y auroit point reparu. J'appris que cette méchante femme effrayée sans doute des

menaces que je lui avois faites, avoit envoyé chercher un moment après que je l'avois quittee, une légion de crocheteurs, et avoit déménagé avec la plus grande précipitation. Mais le corrégidor que je fis avertir, fit suivre les traces des crocheteurs. Elle a été enfermée aux Repenties, d'où elle sera embarquée avec d'autres créatures de son espèce, pour une des isles de l'Amérique dans la mer du Sud.

» Astucia étant arrivé le lendemain dans le courant de la journée, ma mère ordonna qu'il vînt lui parler sur-le-champ. Elle lui dit qu'il eût à quitter l'hôtel sous trois ou quatre jours, et qu'elle lui défendoit de mettre le pied pendant ce tems-là dans mon appartement. Il eut l'insolence de lui répondre qu'il n'avoit d'ordre à recevoir que de don Pedro mon père, et qu'encore faudroit-il savoir si mon oncle don Juan trouveroit à-propos que cet ordre fût exécuté. Ma mère outrée de cette insolence lui dit qu'elle réduisoit à une

heure le délai qu'elle avoit bien voulu d'abord lui accorder par pure commisération; que si sous une heure il n'étoit pas sorti de l'hôtel pour n'y plus rentrer, elle le feroit jeter par les fenêtres, et lui prouveroit qu'elle savoit être obéie chez elle.

» Astucia malgré la défense qu'il en avoit reçue, vint pleurer chez moi, et me solliciter de faire révoquer l'ordre que venoit de lui donner ma mère. Je lui dis que s'il n'obéissoit pas sur-le-champ à ma mère, j'allois faire avertir le corrégidor qui l'enverroit tenir compagnie à sa chère Mérétrica. C'est le nom de son infâme complice. Il osa me demander une gratification en outre du traitement annuel que lui faisoit mon père. Je lui répondis que je donnerois trois quadruples de gratification aux gens de l'hôtel qui l'aideroient à faire ses paquets, afin qu'il fût plus vîte hors de ma présence, et c'est en effet ce que je fis. Lorsqu'il fut hors de ma portée

tée, j'entendis qu'il me reprochoit de manquer de reconnoissance, et qu'il me menaçoit de me faire déshériter par mon oncle dont il se vantoit de manier l'esprit à son gré. Je méprisai ces impertinences. Il quitta l'hôtel complètement hué par tous les domestiques, mais ayant à ce qu'ils me contèrent, la rage dans le cœur.

» Mon oncle étant arrivé à l'hôtel dans la nuit qui suivit la même journée où Astucia avoit été congédié, nous étonna beaucoup ma mère et moi, lorsqu'il nous apprit que c'étoit chez lui que mademoiselle avoit été conduite. Nous le félicitâmes de tout notre cœur de la modération qu'il avoit montrée dans cette rencontre, et de la sage conclusion qu'il avoit donnée à cette affaire. Ma mère en apprenant qu'Astucia avoit poussé l'impudence jusqu'à oser se servir de son nom pour filer cette basse et odieuse intrigue, s'emporta vivement, et demanda à mon oncle de se

joindre à elle pour faire punir cet homme d'une manière exemplaire. Il me parut que mon oncle n'avoit pas contre lui un bien vif ressentiment ; il se joignit même à moi pour tâcher de persuader à ma mère que le parti le plus prudent étoit de ne pas révéler avec bruit la turpitude d'Astucia.

» Mais si mon oncle n'étoit pas fort en colère contre Astucia, en revanche il se répandit en menaces contre tout individu portant le nom de Suza. Après nous avoir appris que c'étoit celui de mademoiselle, il prétendit qu'Astucia n'avoit été dans cette affaire que l'instrument, que l'émissaire de mademoiselle Charlotte qui avoit pensé que don Juan ne pourroit refuser à sa nièce la fin de toute poursuite contre César. Je n'ai pas besoin de vous dire que je combattis de toutes mes forces cette odieuse et injuste conjecture. Mais mon oncle me traita d'enfant à qui l'on faisoit croire ce que l'on vouloit. Il jura qu'il

alloit prendre de telles mesures que l'on verroit bientôt César à Madrid, et qu'à l'égard de la tante et de la nièce il les feroit séquestrer de la société. Je lui représentai que s'il réussissoit dans ses projets contre César, il ne lui en reviendroit absolument aucun avantage, puisque tout étoit dit et sans remède dans l'affaire qui concernoit César. Il me répondit que comme il venoit de montrer à l'égard de mademoiselle Joséphine, qu'il étoit homme de mœurs et de probité, il lui importoit aussi de montrer qu'il étoit bon parent. Quand on saura, ajouta-t-il, de quelle manière on s'y étoit pris pour m'adoucir envers César, et qu'on verra ensuite de quelle manière je me comporte envers lui, on dira que je sais me tirer adroitement d'un piège, que je suis intègre, inflexible et sourd à toute sollicitation, lorsqu'il sagit de punir le crime et de venger un parent.

» Ne pouvant vaincre mon oncle sur cet article, je tâchai de lui faire entendre

qu'au moins il ne devroit pas envelopper de sa haîne et la tente et la nièce ; que plus il vouloit faire de mal à César, et plus l'une et l'autre devoient être intéressantes pour lui que j'avois toujours vu bon et humain ; qu'il seroit non-moins barbare qu'injuste de conserver contre des personnes innocentes une animosité qu'il devoit réserver toute entière pour celui-là seul qu'il croyoit coupable ; que quand le stratagême qu'il imputoit bien faussement à mademoiselle Charlotte, seroit réel, il n'avoit rien à reprocher à mademoiselle Joséphine, puisqu'il convenoit n'avoir remarqué en elle que de la candeur.

« J'ai honte de vous répéter ce que me dit à ce sujet mon oncle. Selon lui on étoit coupable par cela seul qu'on portoit le nom de Suza. Quiconque portoit ce nom, devoit disparoître de la société. Il y avoit telle espèce d'individus dont il falloit étouffer jusqu'à la graine.

» Voyant qu'il ne m'étoit pas possible de convertir mon oncle ni sur l'article de César, ni sur celui de la tante et de la nièce, je ne trouvai rien de mieux à faire à l'égard du premier, que d'expédier sur-le-champ quoique la nuit fût avancée, un courier à mon père avec un billet qui ne contenoit que ces mots : « Au nom de toute la tendresse que vous me portez, mon très-cher et très-honoré père, s'il est vrai comme le bruit s'en répand ici, que César de Suza soit à Naples, emparez-vous-en et ne le livrez pas.

» Je chargerai le courier d'un semblable avis pour Fernand Texado. Je ne doute point que mon père et lui sur un tel billet, ne prennent sous leur protection spéciale César de Suza, au moins jusqu'à ce que je leur écrive de nouveau.

» A l'égard de la tante et de la nièce je ne pus que me réserver d'épier toutes les démarches de mon oncle. Le lendemain matin sur les neuf heures une jeune

actrice appelée Settenilla, vint le voir. Je ne sus point le motif de cette visite. Peu après que cette actrice l'eût quitté, il sortit disant qu'il rentreroit bientôt. Je le fis suivre ; on me rapporta qu'il avoit été chez les ministres qui sont dans ce moment à Madrid.

Lorsqu'il fut de retour à l'hôtel j'entrai dans son appartement. Eh bien! mon enfant, me dit-il, je ne suis sorti qu'un moment, et j'ai fait bien des affaires. Personne au monde ne va plus vîte que moi, et cependant n'entend mieux à réussir.

« Je lui demandai ce qu'il avoit décidé sur le comte d'Astucia. — Oh ! pour celui-là, me répondit-il, n'en parlons plus ; c'est une affaire finie ; je ne saurois lui en vouloir. La petite Settenilla qui a infiniment d'esprit, est venue me voir ce matin. Elle m'a beaucoup parlé au sujet d'Astucia et m'a dit de fort bonnes choses. Dans le fond ce qu'il a fait, il l'a fait pour me complaire. Si la chose n'a pas

tourné à son gré, ce n'est pas sa faute; il ne m'en a pas moins servi de tout son cœur. Toi qui ne vois que le moment présent, tu l'as chassé brutalement. Tu aurois bien dû cependant, si tu avois un peu de considération pour moi, attendre mes ordres pour agir ainsi. Il a bien fallu que je le dédommageasse de la perte de son emploi auprès de toi. Je lui ai obtenu en attendant mieux, une assez bonne place dans les bureaux de la guerre; il entrera en fonction dès aujourd'hui.

« Je fis observer à mon oncle que d'après la conduite qu'avoit tenue Astucia, ma mère trouveroit fort mauvais qu'on s'intéressât à lui; que quant à moi je me promettois bien de le faire connoître au ministre qui alloit l'employer. Mon oncle me répondit que je lui manquois; qu'il ne me convenoit pas de décrier son choix auprès des ministres; que si sa sœur trouvoit mauvais ce qu'il avoit fait, il se brouilleroit avec elle; qu'enfin il ne pouvoit

trop nous répéter que nous dépendions tous de lui.

» Je demandai à mon oncle si c'étoit là tout ce qu'il avoit fait dans sa matinée. Il me répondit qu'il avoit tiré parole des ministres, qu'ils écriroient de nouveau à don Pédro pour le presser de faire appréhender au corps César de Suza, et l'envoyer tout de suite à Madrid ; que quant à la tante et à la nièce il avoit obtenu contr'elles un ordre de réclusion.

» En apprenant cette dernière et terrible nouvelle je quittai brusquement mon oncle, et sans perdre un instant je me rendis chez le ministre qui a ces sortes d'ordres dans son département. Il me dit que l'ordre avoit été en effet demandé, et qui plus est, promis par le roi ; qu'en conséquence il ne pouvoit empêcher qu'il fût délivré et mis en exécution dans la journée même ; mais qu'il l'adouciroit autant qu'il dépendroit de lui, et que d'après ce que je lui avois confié, il convenoit

que le lieu qu'il feroit adopter pour leur détention ne me fût pas désagréable.

» Quant à Astucia, je n'ai pas été plus heureux. Le ministre de la guerre m'a répondu que cet homme servant aux plaisirs de trois ou quatre personnages très-considérables qui s'intéressoient vivement à lui, il ne pouvoit refuser à leur recommandation de l'admettre dans ses bureaux, et qu'il y resteroit à moins que je ne voulusse mettre par écrit les griefs qui avoient engagé ma mère et moi à le renvoyer, et fait signer cet écrit par mon père.

» Voilà, dit don Carlos en finissant, tout ce qu'il m'a été possible de faire, et je regrette bien sincèrement de n'avoir pas de plus heureuses nouvelles à vous donner. »

Pendant que don Carlos parloit, nous l'écoutions avec le plus profond silence, et je remarquai que chacun partageoit l'admiration qu'il m'inspiroit. C'est un cavalier accompli que ton ami, mon cher

Fernand. Son excellent naturel brilloit dans ses yeux lorsqu'il parloit. Charlotte et Joséphine le remercièrent beaucoup des mouvemens qu'il s'étoit donnés pour elles. « C'est votre bon cœur, leur dit-il, qui vous fait attacher quelque prix à des démarches qui n'en valent pas la peine, puisqu'elles n'ont rien produit d'heureux. César gémit toujours sous une accusation et un jugement bien terribles, et vous, vous allez être privées de votre liberté. — N'importe, dit la supérieure, je suis fort contente de vous, don Carlos; vous êtes un joli sujet; vos procédés m'attachent singulièrement à vous; mais je crains bien pour vous les vapeurs de votre mère; ne donnez pas dans cette manie; elle ne va pas à un cavalier qui raisonne aussi solidement que vous. »

Le libraire Sancha voulut aussi remercier don Carlos de l'intérêt qu'il prenoit à sa filleule. « Vous voyez, lui répondit don Carlos, que cet intérêt ne sauroit être plus

grand. Vous avez donc bien eu tort de ne pas vous y confier aveuglément, et d'user avec moi d'une réserve qui me supposoit des intentions que je ne pouvois pas avoir. C'est une injure que vous m'avez faite, seigneur Sancha, et je ne suis pas assez généreux pour vous la pardonner. — Laissons, dit la supérieure, ce petit débat, et occupons-nous de nos deux captives... »

Comme la supérieure parloit ainsi, la porte du parloir s'ouvrit. Il entra un homme d'une physionomie assez sinistre. Il tenoit à la main un long bâton noir, terminé par une pomme d'ivoire. Son habit étoit bleu et galonné d'argent. Il ôta son chapeau en entrant, et le remit presqu'au même instant. « C'est à la sœur Rosalie, dit-il, que j'ai à parler. — Me voici, lui répondit la supérieure, vous pouvez parler. — Vous êtes, demanda-t-il encore, la sœur Rosalie, supérieure du couvent de Lescalasses? — Oui, seigneur. — Dans ce cas-là, dit cet homme, je

n'irai pas bien loin pour vous chercher. Voici, continua-t-il en mettant son chapeau sous le bras, et en tirant de sa poche un papier, voici un ordre du roi, que je suis chargé de vous notifier. Je vais vous en faire la lecture, afin que vous ayez à dire si vous entendez y obéir. Lorsque vous aurez déclaré si vous entendez y obéir, je vous en ferai la remise, et vous m'en donnerez une décharge. Ecoutez en silence et avec respect :

« Il est ordonné à sœur Rosalie, supérieure du couvent de Lescalasses, de recevoir dans ledit couvent, Charlotte de Suza, se disant Roïdera; Joséphine de Suza, se disant aussi Roïdera; toutes les deux prenant la qualité de couturières en robe; de garder les susdites dans ledit couvent sans qu'elles puissent en sortir sous quelque prétexte et raison que ce soit, jusqu'à nouvel ordre. Signé *Yo el Ré*, et plus bas, *Rodriguez de las Palmas y Desconcelles*, secrétaire d'état. »

« Seigneur exempt, dit la supérieure, j'ai entendu votre ordre; c'est une formalité bien inutile de me demander ma déclaration d'obéissance; cependant je désire et j'entends que vous mettiez sur votre procès-verbal, que si j'obéis, c'est volontairement, parce que mon couvent n'étant point une prison, j'aurois assez de pouvoir si je voulois en user, pour faire repentir ceux qui ont sollicité un pareil ordre, d'avoir voulu me transformer en geolière. Passez-moi votre papier, je vais vous en donner une décharge.

» Ce n'est pas tout, dit l'exempt lorsque la décharge fut faite, vous devez avoir déja ici Joséphine de Suza, se disant Roïdera. — Oui, répondit la supérieure, la voilà : c'est cette enfant. — Passez-moi, reprit l'exempt, une feuille de papier, afin que j'y rédige l'écrou de ladite Joséphine, en vertu d'un second ordre dont je suis porteur.

» Cette seconde écriture étant finie,

l'exempt dit encore : « Je suis porteur d'un troisième ordre contre Charlotte de Suza, se disant Roïdera ; je suis passé chez elle infructueusement ; elle n'y étoit point. Voudriez-vous m'indiquer où je pourrois la joindre pour la traduire dans ce couvent ? — Vous n'irez pas loin pour la trouver, dit mademoiselle Charlotte ; c'est moi, seigneur exempt. Dieu soit loué, reprit celui-ci ; je désirerois que tous les prisonniers fussent aussi aisés à conduire que vous. Dans ce cas-là, voulez-vous bien passer dans cette partie du parloir où se trouve sœur Rosalie, et me permettre d'ajouter votre écrou à celui de Joséphine de Suza ? — Comme il vous plaira, répondit mademoiselle Charlotte. Cependant, Seigneur exempt, vous m'obligeriez beaucoup, si avant de me constituer prisonnière, vous me permettiez d'aller chez moi prendre les effets qui me sont nécessaires. — Qu'à cela ne tienne, lui dit l'exempt ; il n'y a point de scellé chez vous ;

vous pouvez en emporter tout ce qu'il vous plaira. Il m'est enjoint d'agir honnêtement avec vous. Je vais changer d'habit, afin de ne point donner d'idée fâcheuse sur votre compte à ceux qui vous verront avec moi, et je vous conduirai à votre logis sur votre seule parole. »

Don Carlos qui n'avoit point encore parlé, se leva alors, et se fit connoître à l'exempt, qui lui fit un salut fort humble. Don Carlos lui dit ensuite : « Seigneur exempt, dispensez-vous du soin de conduire mademoiselle chez elle; je serai moi-même son exempt; dites à ceux qui vous ont envoyé, que je réponds de la prisonnière sur ma tête. Je la conduirai chez elle et la ramènerai ici. — Seigneur, répondit l'exempt, je vous supplie de ne point trouver mauvais que je me mette en règle. Il convient que mademoiselle, comme j'avois l'honneur de le dire, passe sur-le-champ du côté de la sœur Rosalie, afin que je dresse l'écrou et rédige mon

procès-verbal ; ce qui étant fait, vous agirez comme vous l'entendrez, envers la prisonnière. »

Mademoiselle Charlotte passa donc de notre côté, et l'exempt ayant rempli toutes ses formalités, dit à la supérieure : « Il ne me reste plus, sœur Rosalie, qu'à vous remettre cette lettre du ministre, qui ne contient aucun mystère, puisqu'elle est ouverte. Vous y verrez qu'il est alloué pour l'entretien des deux prisonnières, la somme de deux pistoles par tête pour chaque jour de leur détention. »

L'exempt se tournant ensuite vers don Carlos, lui dit : « Seigneur, je me flatte que la manière dont je me suis acquitté de mon ministère, ne me vaudra aucun reproche de votre part. — Fort bien, fort bien, lui dit don Carlos ; en voilà assez ; votre mission est remplie ; vous pouvez vous retirer ; nous n'avons rien à vous dire. »

« Il n'est point si sot, cet homme-là,

dit la supérieure lorsqu'il se fut retiré: il ne refuse point que don Carlos donne la main à mademoiselle jusques chez elle; mais il commence par la mettre à ma garde, afin que moi seule je sois responsable de tout événement. Si cela n'est pas honnête, cela est prudent. J'aurai plus d'honnêteté que lui: je vous confie, mademoiselle, pour le reste de la journée, à la garde de don Carlos; mais lorsque vous serez rentrée, il ne faut plus songer à sortir, jusqu'à ce que les ordres qui me disent de vous retenir dans ce couvent, me disent de vous en faire sortir. Vous savez, mademoiselle, que nous avons deux sortes de pensionnaires, les unes comme ma petite Rosalie, sont des enfans qui sont ici pour leur éducation: nous ne faisons pas beaucoup de cérémonie avec celles-là; nous leur donnons une petite cellule où il y a un lit, une table, un prie-dieu, deux chaises; c'est tout ce qu'il leur faut. Les autres sont des personnes avancées en âge,

qui viennent passer ici deux, trois mois et plus, suivant la raison qui les y conduit. Nous donnons à celles-là un appartement commode dont une pièce leur sert de parloir. Nous ne leur laissons aucune communication avec l'intérieur du couvent; elles ont un jardin à part et une place marquée à l'église. C'est un appartement de ce genre que je vais vous faire préparer. Vous aurez le plus beau, car dans ce moment vous êtes la seule pensionnaire de votre classe. Je permettrai à la petite Rosalie d'aller une fois la semaine passer son heure de récréation avec vous; c'est tout ce que je puis faire pour vous complaire. Si le service de nos sœurs converses peut vous suffire, vous n'aurez besoin de personne du dehors. Au moyen des quatre pistoles par jour allouées pour votre entretien, vous serez fort au large, car votre loyer et votre nourriture n'iront pas à la moitié. Ainsi le seigneur Sancha peut reprendre son sac. Quant aux quadruples

de don Juan. je vais les chercher; don Carlos voudra bien les lui rendre.

« Voilà donc nos affaires arrangées; j'aurois dû n'être pour rien dans tout cela; mais enfin, puisqu'il a plu à don Juan de m'y mêler, je ne m'en fâche pas. Vous devez abandonner le reste à la Providence et la bénir, car prison pour prison, celle-ci vous sera infiniment moins désagréable que toute autre. »

La supérieure alloit se lever, et nous allions nous séparer, lorsque don Carlos demanda la permission de me dire deux mots en particulier. « Je ne permets point, dit la supérieure, les entretiens tête-à-tête. Si vous ne pouvez parler haut, il vous faudra garder votre secret. — Je ne demandois un entretien particulier, que pour ne point dire haut des choses qui ne peuvent intéresser que mademoiselle Rosalie. J'avois à vous apprendre, Rosalie, que votre sœur est fortement entêtée du mariage. — Eh bien? — Vous me

dites là un étrange *eh bien!* Je vous disois que Bénédictine veut absolument se marier. — Qu'est-ce que cela me fait à moi? — Cela doit vous faire; elle est votre sœur; il n'est pas possible que vous ne preniez part à ce qui la concerne. — O mon Dieu, je ne prends aucune part à son mariage. — Vous voilà aujourd'hui d'une étrange humeur. Il vous est donc indifférent qu'elle se marie ou qu'elle ne se marie pas? — Très-indifférent. — Mais encore, si elle épousoit..... — Qu'elle épouse qui elle voudra. — Savez-vous qui elle veut épouser? — Je m'en doute. — Et vous approuvez ce choix? — Il le faut bien. — Eh! qui croyez-vous qu'elle veut épouser? — Je crois qu'elle épousera précisément celui... — Achevez : vous voulez dire celui qu'elle ne devroit pas épouser. — C'est cela même que je voulois dire. — Eh bien! elle l'épouse. — Elle l'épouse... Qui? — Wanderghen. — Ah! le mal n'est pas si grand que vous

me le faisiez. — Je ne vous entends en vérité pas. — Mais pourquoi ne voulez-vous qu'elle épouse Wanderghen? — Pouvez-vous me faire cette question, à moi, l'ami de votre frère, et sachant ce qui s'est passé entre Wanderghen et moi? — Je sais bien cela, mais je ne comprends pas pourquoi vous prenez un si grand intérêt à ce que Bénédictine se marie comme vous l'entendez. — Vous ne comprenez pas!... — Non, c'est ce grand intérêt que vous prenez à la chose, que je ne comprends pas; mais si je ne comprends pas, je le soupçonne. — Finissons, Rosalie, cet entretien; je ne vous en dirai pas davantage. Je ne vous ai jamais vue dans l'état où vous êtes aujourd'hui; cela m'afflige. Vous avez un air étonné que je ne conçois pas. Vous êtes ou bien distraite ou bien dominée par je ne sais quelle humeur. — Quand cela seroit, lui dis-je en laissant couler quelques larmes que je ne pus retenir, qu'y auroit-il d'étonnant? Vous avez vos

chagrins; je puis bien avoir les miens, et je ne mérite pas que vous me traitiez aussi durement. — Adieu, Rosalie, si c'est moi qui ai tort, je vous en demande sincèrement pardon; mais il faut, ou que vous ne m'ayez pas entendu, ou que je ne vous aie pas entendue. »

Don Carlos ne m'en dit pas davantage; il se leva, et me salua assez froidement. Il sortit avec le libraire Sancha et mademoiselle Charlotte qu'il promit de ramener le soir même. Pour moi je me retirai dans ma chambre avec Joséphine qui me fit beaucoup de caresses, et me dit des choses bien affligeantes; jusques-là qu'elle voulut me prouver que pour mon bonheur, comme pour le tien, je devois renoncer à tout entretien, à toute relation avec don Carlos.

Pour te dire la vérité sans déguisement, mon bon ami, je ne comprends rien à ce qui se passe en moi, je deviens triste et maussade. Je cherche à être seul pour

pleurer avec plus de liberté. Cette petite conversation avec don Carlos m'a fait un mal incroyable. Dirois-tu la sottise qui m'est venue en tête lorsqu'il m'a parlé du mariage de Bénédictine? Figure-toi que j'ai cru qu'il ne vouloit pas qu'elle se mariât, parce qu'il auroit du chagrin qu'elle en aimât un autre que lui? Quelle folie! Comme si ma sœur et moi étions faites pour qu'un cavalier tel que don Carlos daignât nous aimer comme tu aimes ta Joséphine! Voilà pourtant, mon ami, ce qui m'a rendue si haïssable, lorsqu'il m'a parlé de ce malheureux mariage; et ce qui me fait pleurer depuis qu'il m'en a parlé, et qu'il m'a traitée je t'assure avec peu de ménagement, car tout le monde s'est apperçu qu'il avoit de l'humeur contre moi.

Que comprends-tu à cela, mon bon frère Fernand? Il n'y a que toi au monde qui m'aimes comme je veux être aimée. Marque-moi ce que tu penses de tout ce

que je te dis ici ; et fais-moi savoir comment je dois me comporter, car pour moi je n'en sais rien, et Joséphine me dit des choses qui ne sont pas praticables. Elle veut que je ne pense plus à don Carlos, et que je n'en parle jamais. Est-ce que cela m'est possible ! Et toi-même tu me gronderois, si je pouvois avoir cette indifférence pour ton ami !

Adieu, mon très-cher frère; je t'embrasse de tout mon cœur. Ta pauvre Rosalie est bien malheureuse. Je t'écrirai par le premier courier s'il survient, par rapport à Joséphine ou par rapport à moi, quelque chose qu'il faille te faire savoir.

LETTRE

LETTRE II.

Le même au même.

Madrid, 2 Octobre 17..

O! Fernand! ô mon bon, mon unique ami! Ta Rosalie est au désespoir; elle est perdue . . . . Quelle scène! je n'y survivrai pas. Don Carlos, ton ami don Carlos me hait, m'abhorre. . . . . . Je ne puis soutenir cette idée. Je voudrois être morte. Oui, il m'abhorre, j'en suis sûre. Et cependant, grand Dieu! qu'ai-je fait pour lui avoir déplu? Rien, rien du tout. Tu vas en juger. Je vais te raconter avec la plus grande vérité comment la chose s'est passée.

Avant-hier dans l'après-midi, la supérieure me fait dire qu'on me demande au parloir de la part de maman, et ne pou-

vant y venir avec moi elle me donne pour m'y accompagner la sœur Brigitte. Est-ce que je pouvois faire autrement que de m'y rendre, puisqu'on me disoit que c'étoit de la part de maman qu'on m'y demandoit? J'y trouvai le seigneur Wanderghen qui a été ton ami. Il avoit le bras en écharpe, parce qu'il n'est pas encore bien guéri de la blessure que lui a faite don Carlos. Il me remit un billet de maman dont voici la copie :

« Comme je compte que le seigneur Wanderghen sera bientôt votre beau-frère, je lui permets ainsi qu'il le désire, de vous voir. J'attends que vous lui ferez un bon accueil, et que vous lui parlerez de votre sœur comme vous devez lui en parler. »

Lorsque j'eus lu ce billet, nous nous assîmes ; je lui demandai s'il avoit quelque chose de particulier à m'apprendre. Il me répondit par des complimens qui me firent rougir. Il y ajouta des plaisanteries

sur le couvent et sur la sœur Brigitte, de mauvaises plaisanteries qui la fâchèrent et moi aussi. Entr'autres complimens qu'il me fit, je me souviens qu'il me dit qu'il trouvoit la cadette infiniment plus aimable que l'aînée; que l'engagement qu'il avoit pris avec celle-ci, n'étoit pas irrévocable; qu'il étoit même téméraire, puisqu'il l'avoit pris sans s'être assuré par ma propre bouche, si je n'avois aucune envie de renoncer à l'état religieux; que dans le cas où je désirerois rentrer dans le monde, il m'offroit de rompre l'engagement qu'il avoit pris avec Bénédictine, si je voulois entrer dans les idées qu'il avoit à me communiquer sur don Carlos. Il m'ajouta cent autres impertinences de ce genre auxquelles je ne répondis rien, et qui sont sorties de ma mémoire.

Tout-à-coup la porte du parloir s'ouvre, et je vois entrer don Carlos suivi du domestique qu'on appelle Cascara. Don Carlos en me voyant avec Wanderghen

resta immobile. Lançant ensuite sur moi des regards foudroyans il me cria d'un ton de maître et sans ôter son chapeau : « Rosalie que faites-vous ici de cet homme? Quelle honte à vous! . . . . — Cet homme, lui dit Wanderghen en se levant et en mettant son chapeau, vous a prouvé qu'il en valoit un autre. — Sortez, misérable, sortez promptement! Ne voyez-vous pas que la corruption de votre âme souille cet asyle de paix et de vertu? Sortez, vous dis-je; et si vous ne voulez pas qu'enfin tout le poids de ma colère vous écrase, ne vous remontrez jamais en même lieu que moi. — Seigneur Wanderghen, lui dit à son tour Cascara en lui mettant le poing sous le nez, vous n'avez sans doute pas envie de faire ici une scène, eh bien! passez-moi bien vîte à la porte. »

En disant cela Cascara poussa si rudement Wanderghen, qu'il le jeta hors du parloir. Il en ferma sur-le-champ la porte. J'entendis que Wanderghen crioit

du dehors : « Voilà, don Carlos, un procédé bien loyal ; mais vous oubliez en assassinant les gens, que le droit de représailles est un droit de la guerre. — Vous avez eu tort, dit don Carlos à son domestique ; il ne faut jamais frapper les gens. — C'est un misérable, répondit Cascara, et si je le rencontre encore, je lui fais un mauvais parti. »

« Voyez, Rosalie, dit ensuite don Carlos en s'adressant à moi, et en tenant toujours son chapeau sur la tête, voyez ce qu'une faute peut entraîner de malheur. Ah ! je ne l'aurois jamais cru qu'avec cet air d'innocence, d'ingénuité, vous vous fussiez aussi liguée contre moi... »

J'étois pâle et tremblante comme un criminel qu'on mène au supplice. « Qu'ai-je donc fait, lui dis-je, qui...? — Taisez-vous, me répondit-il durement. Quoi ! vous prétendriez justifier ? . . Quoi ! après ce qui s'est passé entre Wanderghen et moi, entre Wanderghen et votre frère !...

Ah ! mademoiselle, c'est une indignité dont je ne vous croyois pas capable, et qui est sans excuse. — Vous ne voulez pas m'écouter, lui dis-je; vous voulez juger sur des apparences.... — Sur des apparences! s'écria-t-il en colère, sur des apparences! Moi je juge sur des apparences! Eh! par Saint-Jacques, n'ai-je pas vu ce que j'ai vu? N'étiez-vous pas assise là, Wanderghen là? Ne causiez-vous pas amicalement ensemble....? Au surplus, ajouta-t-il en s'adoucissant beaucoup, je n'ai aucun droit; vous êtes la maîtresse de votre cœur.... Adieu, Rosalie. Ciel! continua-t-il en soupirant, si vous connoissiez, si vous pouviez connoître l'ami que vous perdez...! » Il n'acheva pas, et sans me regarder il se retira.

Oh! alors, mon cher Fernand, je perdis toute retenue, toute modestie. Je criai de toutes mes forces : « Dòn Carlos, don Carlos, au nom de Dieu! revenez. — Jamais, me répondit-il brutalement, et il

disparut. Que devins-je quand j'entendis ce terrible *jamais?* Je l'ignore. Il me sembla que la mort me glaçoit le cœur, qu'elle me fermoit les yeux. Je tombai sans connoissance sur ma chaise; je ne vis plus rien; je n'entendis plus rien. J'ignore combien de tems je restai dans cet état de mort. Je m'éveillai entre les bras de la sœur Brigitte, de ta Joséphine et de sa tante. Je promenai les yeux autour de moi, et la mémoire me revenant peu-à-peu je dis d'une voix mourante: « Pourquoi m'avez-vous rappelée à la vie? Où est-il? demandai-je. Qu'est il devenu? Joséphine si vous m'aimez, rappelez-le; dites-lui qu'il revienne; je veux le voir, lui parler encore une fois, plus qu'une fois. O mon Dieu! mon Dieu! continuai-je, prenez pitié de moi, faites revenir don Carlos. »

Mes forces m'abandonnèrent de nouveau; je retombai dans mon premier état, et je ne sais encore combien de tems il

dura. Je me trouvai en m'éveillant dans mon lit. Joséphine étoit à côté de moi, qui m'arrosoit de ses larmes. « Bonne Rosalie, me dit-elle lorsqu'elle me vit revenue à moi, pourquoi tant vous affecter d'un accident qui n'est peut-être pas sans remède? Qui vous dit qu'il n'y a pas dans tout ceci du mal-entendu, et que quand vous vous serez mutuellement expliqués, la paix ne renaîtra pas entre vous? — Vous le croyez? — J'en suis persuadée et j'ose vous en répondre. — Ah! Dieu le veuille! Mais que dit-on dans le couvent de ce qui m'est arrivé? — Heureusement pour vous la sœur Brigitte a eu la discrétion de n'avertir que ma tante et moi. Elle a dit simplement au reste de la communauté que vous vous étiez trouvée mal; de sorte que personne, pas même la supérieure, ne connoît la véritable cause de votre accident. — Joséphine, je ne peux pas vivre si don Carlos me méprise et me hait; je veux absolument lui écrire. — Vous ne lui

écrirez point ; montrez de la fierté plutôt que de la foiblesse ; mais je vous promets que demain matin dès la pointe du jour, ma tante lui écrira de venir lui parler ; elle fera tomber la conversation sur votre querelle, et dira comme vous imaginez bien, tout ce qui pourra vous réconcilier l'un et l'autre. — Vous me le promettez ? — Je vous en donne ma parole. »

Sur cette assurance de Joséphine je fus un peu plus tranquille la nuit ; mais me sentant de la fièvre, je ne me levai pas le lendemain. Sur les onze heures du matin Joséphine entra dans ma chambre, et je vis bien à ses yeux rouges, à son air consterné, qu'elle avoit un grand malheur à m'annoncer. « Rosalie, me dit-elle en me serrant dans ses bras, nous sommes aussi infortunées l'une que l'autre ; que le malheur donc qui s'attache à nos pas, nous unisse ! Eh bien ! oui, soyons sœurs ! Vivez pour moi comme je veux vivre pour vous. Ma tante, continua-t-elle, a écrit

ce matin à don Carlos pour le prier de venir lui parler dans la journée. Voici sa réponse par écrit...

«Quelle réponse, mon ami Fernand! Toi-même en la lisant tu vas pousser un cri de désespoir. L'écriture en étoit tracée d'une main tremblante; elle étoit à peine lisible. Voici la copie fidèle de ce billet :

« Je ne saurois, mademoiselle, me ren-
» dre à votre invitation; depuis plusieurs
» semaines un mal interne séchoit mon
» cœur et brûloit mon sang. Il a pris le
» dessus hier en quittant le couvent. Je
» suis au lit..... Et je n'ai pas l'espoir
» d'en sortir. Mille amitiés à votre chère
» nièce. Vous voyez que vous n'êtes pas
» les seules infortunées. »

« Pas un seul mot, dis-je après avoir lu ce billet, pas un mot de la pauvre Rosalie. Il mourra, et il mourra en me haïssant! Ah! Joséphine, si la terre pouvoit s'entrouvrir et m'engloutir! Mais qu'il vive, qu'il guérisse, qu'il soit heureux! et que Rosalie de-

vienne tout ce qu'il plaira au ciel..... Joséphine, il est malade. Si je lui écrivois..... — Ma tendre amie, me dit Joséphine en me pressant contre son cœur, vous ne sauriez croire combien en peu d'heures vous m'avez intéressée, combien je vous suis attachée, combien je vous aime! Laissez-vous conduire par les conseils de l'amitié : ne faites rien dans tout ceci que ce que vous dira ma tante; elle vous donnera tous les jours des nouvelles de don Carlos. »

Et moi aussi, mon cher Fernand, je me suis attachée à ta Joséphine; je ne peux plus me séparer d'elle. Elle seule me retient à la vie. Je dois à la douceur de sa conversation de ne pas succomber à mon malheur: la fièvre m'a même absolument quittée. Mais si don Carlos meurt, mon ami Fernand, ta Rosalie mourra aussi. Tu la perdras le même jour, à la même heure où tu le perdras. Adieu, je suis trop affectée pour pouvoir t'écrire plus au long.

LETTRE III.

SPINOLETTA DE MASSARÉNA à don Pedro DE MASSARÉNA.

Madrid, 2 Octobre 17...

MES yeux sont baignés de larmes; vous le reconnoîtrez aisément à ce papier. Je suis la plus malheureuse des mères, et vous le plus malheureux des pères. Notre fils, le pauvre don Carlos s'avance vers le tombeau..... Il a enfin succombé à cette tristesse dont il n'a jamais voulu nous dire la cause. Depuis plusieurs jours il dépérissoit à vue-d'œil. Avant-hier au soir en rentrant à l'hôtel, il se trouva si mal qu'il se mit au lit sur-le-champ. Il eut même pendant la nuit un léger accès de délire. Hier je fis faire une consultation de médecins. Hélas! ils n'y entendent pas plus

que moi. L'un dit que le siège du mal est dans le cœur, l'autre dans le foie, un troisième dans la rate. C'est une confusion à se désespérer. Le pauvre enfant me disoit après la consultation : « Maman celui qui dit que le siège du mal est dans le cœur, est le plus habile; il a raison; mais comme le cœur est une partie noble, quand il est attaqué on ne guérit point. »

Il s'est mis dans la tête qu'il ne guériroit point, et j'ai beau m'y prendre de toutes les manières, je ne puis lui ôter cette funeste idée. Que n'ai-je pas fait aussi pour qu'il me découvrît le véritable sujet de sa mélancolie! Il ne m'a rien demandé que je ne lui aie accordé. Je lui ai même peut-être accordé plus que je ne devois. N'a-t-il pas voulu que je m'intéressasse à la sœur et à la fille de cet exécrable César de Suza ? Eh bien! il est parvenu à m'y déterminer. C'est à ma demande qu'elles ont obtenu pour prison le couvent de Lescalasses.

N'a-t-il pas voulu encore que j'écrivisse à la fille aînée de la femme Texada, à cette hébétée de Bénédictine, pour lui défendre d'épouser un nommé Wanderghen que mon frère protège? J'ai combattu cette folie aussi long-tems que je l'ai pu ; enfin pour lui complaire, il a fallu écrire cette lettre.

Tout cela est inutile, tout cela ne peut lui arracher son secret. Je m'appercevois aussi depuis quelque tems qu'il mettoit beaucoup de bizarrerie dans sa conduite. Ce fut lui qui m'apprit que mon ancienne amie étoit supérieure du couvent de Lescalasses. Je me déterminai sans peine à renouveler cette connoissance ; et un jour où mes vapeurs me laissèrent plus de tranquillité qu'à l'ordinaire, je me rendis au couvent. Je voulus qu'il m'y accompagnât. Il refusa absolument d'avoir pour moi cette complaisance. Il fallut que j'usasse de toute mon autorité, et que son oncle qui se trouvoit alors à l'hôtel,

l'entraînât en quelque sorte de force pour l'obliger à me suivre. J'arrive là, et j'y trouve encore une Texada ; c'est la Rosalie. Ces Texado me poursuivent partout. Ma bonne et ancienne amie me présente cette enfant, et ne me parle que d'elle. A la vérité elle a beaucoup gagné, et je lui trouvai un air tout-à-fait intéressant sans être bien noble. De retour à l'hôtel mon fils ne cesse de me parler de cette Rosalie, et veut absolument que je la trouve belle comme un ange. Il n'a dans la tête que les Texado. Dans son court accès de délire il les a tous passés et repassés en revue. Enfin pour vous donner une idée de la bizarrerie qu'il mettoit depuis quelque tems dans sa conduite, je vous dirai qu'il avoit pris feu pour cette famille pestiférée de Suza, d'une manière qui n'est pas concevable.

J'ai tout passé, tout pardonné, tout accordé, et je n'en suis malheureusement pas plus avancée. Les médecins ne me

donnent aucune consolation. Ils disent que la maladie sera longue; mais ils ne promettent pas qu'elle soit guérissable. Comment faire ? A quel saint nous vouer pour rendre la santé à cet enfant chéri qui surpassoit nos espérances? Tous ceux qui le connoissent, sont désespérés de sa situation, et je vois bien que les regrets qu'il occasionne, sont sincères. Dans son corps il n'est pas un officier, pas un soldat qui ne fasse son éloge, et vous ne pouvez pas vous faire une idée de tout le bien qu'on m'en a dit chez les ministres. Il y est singulièrement estimé; cela est au point qu'étant allée annoncer hier sa maladie, j'ai reçu ce matin une lettre du premier ministre, pleine de l'intérêt le plus tendre pour ce cher enfant, et dans laquelle on me dit qu'en sa considération il a été décidé sans difficulté, que la revue n'auroit lieu qu'après son rétablissement. On ne peut certainement recevoir de la part de ceux qui gouvernent, une marque d'estime plus honorable et plus flatteuse.

Mais hélas! tous ces glorieux témoignages d'estime ne rendent pas la santé à mon fils. Dans son accès de délire il a beaucoup demandé ce Fernand que vous avez auprès de vous bien malgré moi, et qu'il ne cesse d'appeler son véritable, son seul ami. Ce matin il disoit à Cascara : « Si je n'avois pas auprès de moi ma mère et toi, je mourrois ici à-peu-près comme en terre étrangère, car je n'ai ni mon père ni celui qui t'appelle mon bon-papa. Si je voyois à côté de mon lit mon ami Fernand, je ne guérirois pas, parce qu'il n'est pas médecin, mais du moins je mourrois avec quelque consolation. »

Si je croyois qu'en effet il pût recevoir par cette voie un peu de calme, hélas! je ne m'opposerois pas à ce qu'il s'environnât de tous les Texado qui pourroient se rencontrer dans le monde, malgré mon aversion pour ce nom. Et vous conviendrez je crois maintenant, que cette aversion est fondée. Vous voyez clairement

que si mon fils n'eût jamais connu aucun Texado, nous n'en serions pas où nous en sommes. C'est dans la fréquentation de ces gens-là qu'il a gagné ce chagrin sombre qui dégénère aujourd'hui en une maladie sérieuse. Mais les reproches que je pourrois vous faire, à ce sujet deviennent inutiles. Vous voyez quel triste fruit nous recueillons de votre incrédulité. Si le ciel vous inspiroit quelque moyen qui en rendant la tranquillité à l'âme de don Carlos, lui rendît la santé, marquez-le-moi sur-le-champ. Quelque remède que vous imaginiez, je l'adopterai; aucun quel qu'il soit, ne me répugnera dès qu'il s'agira de la conservation de ce que nous avons de plus cher.

Je ne mets point cette lettre à la poste; j'en charge un courier à qui j'ordonne de faire la plus grande diligence, et de crever autant de chevaux qu'il jugera à-propos. Faites-moi parvenir votre réponse de la même manière.

Je reçois dans l'instant votre lettre où il est question d'Astucia. J'avois devancé vos intentions. Je l'ai chassé honteusement il y a quelques jours, pour les raisons que vous devez maintenant savoir ainsi que me l'assure don Carlos. Mon frère qui protège toujours ce misérable, l'a placé dans les bureaux de la guerre. Il seroit même déja chassé de cette place, si ce n'étoient les motifs qui m'engagent à ménager Spinoletto.

Vous concevez que d'après ce que je vous marque de la maladie de don Carlos, ma mauvaise santé est bien empirée; mais je ne m'en suis jamais moins occupée, et je consentirois volontiers à être affligée à chaque minute d'un accès, si je pouvois à ce prix voir rétablir notre fils.

LETTRE IV.

Laurenzo Cascara à don Pedro
de Massaréna.

Madrid, 2 Octobre 17..

Je prends la liberté, seigneur, d'ajouter à la lettre de la senora votre épouse et ma très-honorée maîtresse, ce que les médecins ont jugé à-propos de lui cacher pour ne pas la mettre elle-même au tombeau. Le docteur San-Domingo m'a chargé de vous écrire sans détour, qu'il n'y avoit absolument aucun espoir de guérison; qu'au moyen de ce qu'il appelle des confortans et des restaurans, il prolongeroit les jours de mon maître, mais qu'il ne lui donnoit guères plus de six semaines de vie.

Au demeurant tout le reste contenu en la lettre de la senora votre épouse se trouve conforme à la vérité, et il est bien

vrai que mon cher maître regrette toujours de n'avoir pas avec lui le senor Fernand.

Nous sommes tous ici dans la consternation et dans le deuil. La senora votre épouse nous a défendu toute espèce de jeux et de divertissemens ; elle a fait fermer le salon de compagnie, et ne tient plus assemblée. Le silence qui règne dans tout l'hôtel, est si grand, qu'on diroit que nous avons tous été changés en statues.

Voilà tout ce que peut avoir l'honneur de vous marquer pour le présent votre très-obéissant et très-infortuné serviteur.

LETTRE V.

Bénédictine Texada à Salomon Wanderghen.

5 Octobre 17..

Voila bien du tems que nous ne vous avons vu. Vous me négligez furieusement. Je désirois cependant plus que jamais de vous voir, pour vous communiquer une lettre que ma mère a reçue il y a déja quelques jours de la senora Massaréna. Puisque vous ne venez pas, je vous envoie cette lettre afin que vous décidiez comment nous devons nous comporter en conséquence de son contenu.

Billet de Spinoletta Massaréna à Figuera Texada.

« L'intérêt que notre maison prend à » vous et à vos enfans, et dont vous ressen-

» tez trop les effets pour n'en être pas recon-
» noissante, me donne le droit de vous dire
» qu'on ne sauroit plus désapprouver que
» je ne le fais, le mariage que vous projettez
» de votre fille aînée avec Salomon Wan-
» derghen. Il n'est pas que vous ne sa-
» chiez comment celui-ci s'est comporté
» envers mon fils, et à quel point il a osé
» se méconnoître. Cette considération au-
» roit dû ce me semble, vous faire fer-
» mer l'oreille à toute proposition d'un
» établissement avec un homme que don
» Carlos, s'il étoit moins généreux, feroit
» châtier d'une manière honteuse. Vous
» êtes la maîtresse d'agir comme vous ju-
» gerez à-propos, mais je vous déclare
» que si vous passez outre à cet établis-
» sement, j'en aurai un mécontentement
» qui ne vous sera pas agréable, et que
» très-certainement don Pedro mon époux,
» partagera. »

Je vous dirai, Wanderghen, que d'a-
près cette lettre ma mère ne veut plus

entendre parler de ce mariage. Elle dit qu'il la brouilleroit avec les Massaréna, et qu'infailliblement don Pedro chasseroit Fernand ; ce qui la contrarieroit beaucoup, vu qu'elle n'est pas assez riche pour l'avancer dans le monde.

Quant à moi je pense que vous ne vous souciez plus d'accomplir vos promesses, puisque vous ne me venez point voir, et que vous ne m'écrivez point. Vous auriez dû cependant être reconnoissant du sacrifice que je vous avois fait. Je suis fâchée maintenant que vous ayez vu Rosalie. C'est elle qui vous aura fait changer de résolution. C'est une petite étourdie qui n'en fait jamais d'autres. Mais je m'en console aisément ; et si vous retirez vos engagemens, je retire aussi les miens sans aucun regret. Il n'est pas douteux que cette lettre n'ait été écrite par la senora Massaréna à la sollicitation de don Carlos ; et je crois, sans être présomptueuse, pouvoir deviner le motif qui a fait agir don

don Carlos, d'autant mieux que je sais qu'il est brouillé pour la vie avec Rosalie qui l'éloignoit de moi. Je ne me fais pas valoir plus que je ne vaux; je sais bien que je ne suis pas née pour aspirer bien haut; mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit des mariages disproportionnés.

Voyez donc, Wanderghen, ce que vous voulez faire. Pour moi je suis toute décidée: mais j'attends votre réponse, pour savoir si je dois faire rendre à don Carlos la liberté de revenir à la maison.

LETTRE VI.

Moïse Wanderghen à Salomon Wanderghen son fils.

Buen-Retiro, 9 Octobre 17...

Je viens de recevoir en bonne forme l'agrément tant désiré pour l'acquisition du marquisat. Te voilà donc, mon fils, tout aussi-bien marquis que si tu étois un vieux chrétien. Tu peux en prendre le titre dès maintenant, car sans perdre un instant j'ai conclu le marché, et déposé l'argent.

Salut à M. le marquis de Rio-Bello. Je ne me sens pas d'aise. Qui auroit dit à mon père lorsqu'il vendoit à la bourse d'Amsterdam des petits couteaux, des cordons de montre et des cure-dents, que son fils seroit un jour appelé M. le marquis? Il n'y a qu'à vivre pour voir des choses étonnantes. Et voilà comme l'argent

sert à se décrasser. Ménage-le donc bien, mon cher Salomon. Tu fais sur le pavé de Madrid la dépense d'un milord. Tu ne te contentes pas de tout l'argent que je t'envoie. Tu signes encore des lettres-de-change à des gens que je sais bien moi être des usuriers. J'en ai payé le premier de ce mois pour une somme qui placée seulement au denier cinq, feroit un fort joli revenu. Et voilà qu'un courtier m'annonce qu'il faudra que demain 10 du courant, j'en paie deux fois autant. Mets donc des bornes, mon ami, à ta dépense, sinon tu seras bientôt un marquis ruiné!

Tu t'es comporté comme un ange dans l'affaire de cette acquisition. Fais tout au monde pour conserver les bonnes grâces du seigneur d'Aranjuez. C'est une protection qui vaut de l'or. Tu as eu une bonne idée de mettre en avant cette petite Settenilla. Je reconnois-là ton bon esprit. On m'a dit que c'étoit elle qui avoit fait réussir la chose,

et que sans elle nous ne tenions rien. Il faut, mon fils, lui faire un présent, et comme ces filles sont des élégantes, lui faire un présent bien galant. Je t'enverrai en conséquence, afin que tu le lui fasses tenir, un dé à coudre d'argent dans son étui de maroquin vert, le tout bien conditionné. Il m'a été donné en gage par une femme-de-chambre qui ne l'a pas retiré au tems convenu.

Mais Salomon tu n'y penses pas de vouloir épouser comme chacun le dit, cette Bénédictine Texada. J'ai pris des informations, et il m'a été rapporté que ces Texado étoient pauvres. Maintenant que tu es marquis, il faut prendre l'essor, t'introduire à la cour, faire le brave, et y rechercher la fille d'un bon hidalgos qui ait de la fortune. Voilà ce qu'il te faut.

Adieu, mon fils, je m'en vais mettre pour l'adresse de cette lettre : *A monsieur, monsieur le marquis de Rio-Bello, en son hôtel, à Madrid.* Tudieu! comme

cette adresse est ronflante! Il y a de quoi devenir fou. Cela te fais voir, mon Salomon, combien c'est une excellente chose d'être riche. Ainsi donc plus de Salomon Wanderghen. Quant à moi, comme je veux encore continuer au moins une année mon commerce, sers-toi toujours de l'ancienne adresse. Un marquis prêteur sur gage n'auroit pas bonne grâce.

LETTRE VII.

Salomon Wanderghen à Inigo Astucia.

10 Octobre 17...

Vive l'astuce et l'audace, seigneur Astucia! les hommes timides et loyaux ne font que ramper. Me voilà au comble de mes souhaits. La fortune m'a porté au sommet de sa roue. Me voilà marquis de Rio-Bello, membre considéré *de la sociedad de los amicos del pays*, auteur envié et persécuté, et par-là même au premier rang parmi les gens de lettres qui font du bruit. Que manque-t-il à mon illustration? Une charge éclatante à la cour. Et comme monnoie fait tout, monnoie fera encore ce prodige. Je ne désespère pas d'être un jour ambassadeur, d'être le collègue du fier don Pedro. C'est-là que

vont tendre désormais mes travaux du cabinet et mes sollicitations auprès des gens de cour. Vous pouvez m'aider dans ce projet. Votre nouvelle place vous mettant à portée de vous lier avec les commis des divers départemens, il faut vous assurer de ceux qui ont l'oreille de leurs maîtres, faire pleuvoir sur eux la pluie d'or, ou les circonvenir comme j'ai circonvenu le voluptueux don Juan qui ainsi que vous le voyez, ne peut rien refuser à la petite Settenilla et aux petites compagnes que je lui donne parfois.

Passons à mes autres succès. Les dieux ont pris soin eux-mêmes de ma vengeance. Voilà ce flandrin de don Carlos étendu sur le lit de mort, et croyez-moi, il n'en relevera jamais. San-Domingo le dit à qui veut l'entendre, et on assure que San-Domingo ne prophétise jamais qu'à coup-sûr. Remarquez s'il n'y a pas-là une prédilection marquée du destin en ma faveur. Je reçus de don Carlos au cou-

vent de Lescalasses, une offense si grave que je jurai au fond de mon cœur qu'il la paieroit de tout son sang. Ce fut deux ou trois heures après cette offense, qu'il se mit dans le lit où la mort va le frapper de sa faulx. En vérité, mon cher Astucia, quand je vois le châtiment suivre de si près le crime, je suis presque tenté de croire à une Providence. Et ne vous paroît-il pas souverainement heureux pour moi, que ce soit le destin lui-même qui veuille se charger d'exécuter l'arrêt que j'avois prononcé contre don Carlos?

Cet unique rejetton des Massaréna mort, que voulez-vous que devienne la Texadaille, comme dit Spinoletto? Il faudra bien que don Pedro et la senora son épouse cèdent aux criailleries qui leur demanderont l'expulsion du petit Fernand. Je répands dans le monde, et j'ai très-heureusement glissé dans l'esprit de don Juan que ce petit Fernand avoit ensorcelé don Carlos, dans l'espoir de s'éle-

ver lui-même. J'ai ajouté que le drôle avoit même formé le projet de lui faire épouser une de ses deux sœurs, persuadé qu'un tel beau-frère feroit pleuvoir sur lui les richesses et la faveur. Ces insinuations prennent fort bien dans le monde, où tout ce qui est méchant trouve aisément croyance. Don Juan me sait même une obligation infinie d'avoir fait renvoyer son neveu de chez la sœur aînée, et de l'avoir brouillé avec la cadette. Il est persuadé que don Carlos auroit fini par épouser l'une ou l'autre ; et il croit que la maladie du neveu ne vient que du désespoir d'avoir été vaincu par moi dans cette lutte. Voilà les hommes, seigneur Astucia, ils sont ainsi faits. Médisez, calomniez, ils croient tout. Il faut donc pour avoir leur croyance, médire et calomnier. De tous ces bruits journellement semés par moi, il résulte déja que dans les cafés, dans les promenades publiques, on plaint don Carlos, on déplore son

aveuglement de s'être laissé infatuer par Fernand. On regarde celui-là comme le Seïde du secrétaire d'ambasssade. On dit que c'est le désespoir qu'a eu don Carlos, de ne pouvoir accorder avec son honneur et avec l'affection qu'il doit à ses parens, ce que le rusé Fernand exigeoit de lui, qui a donné au premier un chagrin lequel est dégénéré en maladie mortelle. Cette opinion a fait des progrès si surprenans, que si Texado paroissoit dans ce moment au Prado, ce seroit à qui ramasseroit la première pierre pour le lapider.

Il faut bien que la même chose se dise dans les cabarets et chez la soldatesque, car Ambroise qui s'est déja pris d'une belle amitié pour son colonel, me disoit qu'il feroit volontiers le voyage de Naples, pour aller fendre le ventre à ce méchant Fernand qui est la cause de la maladie, et sera peut-être la cause de la mort de don Carlos. Vous concevez le parti qu'on

peut tirer d'une telle disposition, et qu'une tête qui s'échauffe de cette manière sur des bruits de cabaret, est une machine dont on fait ce qu'on veut, quand on sait la monter.

Ce qui achève de rendre ledit Fernand noir comme de l'encre, ce sont ses amours avec la fille de l'assassin de Suza. Ces amours ne sont ignorées de personne, et chacun sait aussi que la soi-disante Joséphine Roïdera n'est autre chose que la digne fille du meurtrier de Joseph de la Torré. Nous sommes cause de cette découverte; si vous n'eussiez point traîné Joséphine à Aranjuez, la chose seroit encore ignorée. Ainsi cet enlèvement a aussi tourné en notre faveur. Il vous a valu votre expulsion de chez les Massaréna; mais cette expulsion est vraiment un bonheur. L'hôtel Massaréna étoit pour vous un vrai cul-de-sac, et vous êtes si bien là où vous êtes, que je vous conseille de renoncer à votre consulat d'outre-

mer. Tâchez de devenir premier commis, et avec un peu de bonheur, de la place de premier commis vous pouvez faire un saut au ministère. En attendant notez s'il vous plaît, que l'influence qui vous est donnée par votre place sur les grâces militaires, vous procure la facilité de vous aider d'Ambroise et de ses camarades, pour exécuter ce qu'il pourroit nous venir en tête de tenter contre don Carlos, dans le cas où il reviendroit au monde, ce que je ne crois nullement.

Pour revenir au petit Fernand et à la manière heureuse dont je m'évertue sur son compte, on ne doute point que ce ne soient ses amours avec Joséphine, qui soient l'unique cause que Madrid est privé de jouir du spectacle du supplice de César. On dit que tout jeune qu'il est, il a sur l'esprit de don Pedro un ascendant semblable à celui qu'il a sur l'esprit de don Carlos; on ajoute que de Suza est bien réellement à Naples, et que Fernand a

persuadé à l'ambassadeur, non-seulement de ne pas le livrer, mais même de faire jouer tous les ressorts imaginables pour le faire croire innocent. Et sur cela on bâtit une histoire. On conte qu'ils ont ici par leurs amis et par leur argent obtenu qu'un scélérat condamné à mort, seroit présenté au public pour le véritable assassin de Joseph de la Torré; qu'on promettroit à ce scélérat sa grâce, s'il vouloit se dire coupable d'un crime qu'il n'auroit pas commis; mais que quand il auroit dit tout ce qu'on auroit voulu lui faire dire, on ne l'exécuteroit pas moins. Et toutes ces grandes machines, dit-on, sont remuées pour qu'un petit bachelier devenu secrétaire d'ambassade, puisse épouser sans s'entacher, la fille d'un assassin.

J'admire, mon cher Astucia, l'avidité des hommes à s'abreuver de mensonges et leur zèle à aggrandir la plaie que l'on fait à une réputation. Je vous jure que je n'ai pas dit la centième partie de ce que

je viens de vous rapporter. Je n'ai fait que jeter par-ci par-là quelques soupçons, quelques réfléxions; tout ce que vous venez d'entendre, n'est que le commentaire des auditeurs sur mes textes. Voulez-vous une preuve qui m'a fait rire aux éclats, du succès avec lequel on échauffe les têtes par des calomnies? Ce matin dans le café du Prince un homme grave m'aborde, et me tirant à l'écart me dit: « Que je vous apprenne une chose qui doit bien donner à penser! Le secrétaire d'ambassade à Naples a retiré dans son propre appartement l'assassin de Joseph de la Torré. Ils vivent dans la plus grande intimité. Le fait est certain. J'ai lu hier au soir au foyer de la comédie, une lettre de Naples qui l'assure. »

Revenu au milieu du café j'y débitai tout haut et fort négligemment ce qui venoit de m'être dit dans le tuyau de l'oreille. Ne voilà-t-il pas un homme de soixante ans au moins qui le coude appuyé sur

la table et la tête sur la main, fronce le sourcil, fait une grimace mystérieuse, et dit : « Est-il bien prouvé que Fernand Texado ne connoît que d'aujourd'hui César de Suza ? Est-il démontré qu'il n'a jamais mis le pied à Aguilar del Campo? N'est-il pas assez âgé pour avoir pu être le complice de César ? Il me semble que dans une affaire aussi majeure que le monstrueux assassinat de Joseph de la Torré, ces questions valent bien la peine d'être résolues. »

« Bravo, mes bons amis, dis-je en moi-même ; vous êtes des sots, et c'est parce que vous êtes des sots, que vous servez admirablement bien les imposteurs. » Mais, seigneur Astucia, partez de ce principe, que tous les hommes sont des sots, et qu'il faut les mener et gouverner avec des mensonges. De-là vient que les seuls imposteurs jouent un grand rôle sur ce globe.

Ne croyez pas que je m'en tienne à cet

essai de ce que peut le mensonge. Non; c'est-là simplement avoir allumé le feu. Pour que l'incendie fasse un progrès rapide et durable, demain je jette dans le public une brochure anonyme intitulée: *Conjectures impartiales sur l'assassinat de Joseph de la Torré.* Sous le masque de l'impartialité je montrerai du doigt le secrétaire d'ambassade donnant d'une main novice au profès César, le couteau qui frappe Joseph de la Torré. Et comme, ainsi que le dit Horace, les choses qui sont *subjecta oculis*, frappent bien autrement le vulgaire que celles qui sont simplement *demissa per aurem*, cette brochure fera bien un autre effet que les discours qu'on a tenus jusqu'à présent. Vous serez vous-même épouvanté de cet effet. D'un bout des Espagnes à l'autre chacun criera *tolle* contre le secrétaire d'ambassade. Et qui sait si par contre-coup l'ambassadeur lui-même n'est pas disgracié, baffoué, vilipendé et mis au néant?

Mes plaisirs vont comme mes affaires; c'est-à-dire que je n'ai pas plus à me plaindre du destin pour ceux-là, que pour celles-ci. Mon petit sérail de la porte d'Alcala feroit envie à plus d'un amateur. Vous pensez bien que quoique j'en aie dit à la crédule Bénédictine, je n'ai pas plus envie de me marier dans ce moment, que vous n'avez envie de vous faire homme de bien. Je songerai au mariage quand je serai bien affermi dans mon marquisat, et que je me verrai revêtu d'une charge importante. Alors je donnerai l'essor à mon génie, et le bruit que j'aurai fait parmi les femmes, les rendra toutes attentives. Je profiterai de la stupeur où elles seront, pour jeter le mouchoir, et c'est dans la classe même des *los primos* que je prétends le jeter. Je me sens assez de ressources dans l'esprit pour prendre femme parmi ces demi-dieux espagnols.

Vous voyez par-là comment j'entends m'en tirer avec Bénédictine. Il faudra,

pour ajouter à ma réputation et mettre au désespoir le pauvre Fernand, qu'elle vienne faire un tour à la porte d'Alcala. Elle y viendra; je la tiens. Depuis quelques jours j'ai affecté de la négliger. Cela fait le mieux du monde. On me recherche; on veut une explication définitive; on ne peut pas rester plus long-tems dans l'incertitude. Je le crois, et c'est aussi ce que j'attendois pour éteindre le feu que j'ai allumé. On s'est fait écrire par la senora Massaréna une lettre dans laquelle il est défendu de par sa vaporeuse seigneurie, de m'épouser. Eh! bien, il falloit me fermer la porte au nez, et ne plus penser à moi. Point du tout : on me demande par écrit ce que je décide d'après une telle défense. Je décide que pour une fille de l'humeur de Bénédictine, une chose défendue est une chose qui a un attrait invincible ; je décide qu'elle goûtera du fruit défendu ; mais ce fruit défendu ne sera pas celui qu'elle attend.

Bénédictine ne me déplaît point ; mais j'ai vu sa petite sœur ; je l'ai considérée attentivement. Ah ! mon cher Astucia ; c'est Flore qui dans un beau jour de printems vient sourire aux habitans des campagnes. Quelle fraîcheur ! quelle délicatesse ! quel coloris ! quelle carnation ! quel charme répandu sur toute sa personne ; dans tous ses mouvemens, dans le son de sa voix ! Joséphine est belle, plus belle sans doute ; mais Rosalie a quelque chose de plus attrayant encore, de plus séduisant.

Que diriez-vous, Astucia, si vous voyiez dans mon petit jardin les deux sœurs ; si vous y voyiez Rosalie avec Bénédictine ? A quoi compareriez-vous le tableau de Wanderghen entre ces deux sœurs ? A Jupiter entre Vénus et Junon. Eh bien ! je serai ce Jupiter-là armé de la foudre qui mettra l'insolent Fernand en poussière. Avouez que cette réunion de deux sœurs, que cet obstacle des grilles vaincu, que

tout cela composeroit une aventure qui me feroit un honneur infini, et me rendroit redoutable et cher à toutes nos beautés. Il ne seroit plus question d'un hémisphère à l'autre que du bouillant et heureux Wanderghen. Je tenterai l'aventure, et vous en rendrai bon compte ; la chose ne sera pas longue.

En m'examinant donc bien je ne vois d'autre reproche à faire au destin, que cette blessure qui me rend l'usage de mon bras pénible, et m'empêche d'entrer au service. Mais cet accident lui-même est un bonheur. Si j'eusse pris le parti des armes, un boulet de canon comme dit mon père, m'eût emporté la tête ; et le génie qui veille à mon bonheur, veut me couronner de lauriers conquis sans mettre mes jours en péril.

Adieu, Astucia, je vous souhaite des succès semblables aux miens.

LETTRE VIII.

Le même à Bénédictine TEXADA.

11 Octobre 17...

JE suis désespéré, confus, anéanti des reproches que vous me faites. Mais, adorable Bénédictine, je ne les mérite pas; non, je ne vous néglige pas. Moi vous négliger! Moi qui voudrois être sans cesse à vos pieds! Moi qui voudrois à tous les instans de la journée, vous renouveler les sermens de fidélité que je vous ai répétés tant de fois avec tant d'ardeur, et dont la dernière fois que j'ai eu le bonheur de vous voir. vous daignâtes me récompenser en me permettant de cueillir un baiser sur votre divine bouche! O quel moment! quel feu ce baiser fit passer dans mes veines! Et vous pourriez croire que ce feu est éteint! Ah! aimable Bénédictine,

rendez-vous donc plus de justice ! Consultez votre miroir, et demandez-lui s'il est possible à l'homme que vous honorez de vos bontés, de vous négliger !

Les apparences peuvent être contre moi ; mais elles sont trompeuses. L'acquisition du marquisat de Rio-Bello m'a pris tout mon tems. Cette affaire est enfin heureusement terminée, et je puis apporter à celle qui me permettra d'unir mon sort au sien, le titre honorable de marquise.

Y pensez-vous, Bénédictine, quand vous vous laissez aller à des regrets sur le sacrifice que vous avez daigné me faire de l'insolent don Carlos ? Quoi ! vous pourriez croire que ces âmes pétries de vanité eussent consenti à mêler à leur sang, le sang d'une Texada ! Otez-vous donc cette chimère de la tête ; elle fait tort à votre jugement, et je gage que vous n'y croyez pas. Vous avez voulu me donner un peu de jalousie ; voilà pourquoi vous m'avez fait ce conte. Aux termes où nous en

sommes, je vous pardonne cette petite ruse; mais ne me faites plus de ces fables; vous me donneriez de l'humeur. Don Carlos vouloit s'amuser avec vous comme il s'est amusé je crois, avec Rosalie, et c'est tout. Mettez-vous donc bien, enfoncez-vous bien dans l'esprit que ces gens-là ne prennent dans la classe où vous êtes née, que des maîtresses et jamais une femme.

Au surplus, Bénédictine, consultez, interrogez, demandez; chacun vous dira que ce beau cavalier que vous regrettez tant de perdre, gît dans son lit, bien malade, et si malade qu'il est mourant, et condamné, absolument condamné par les médecins. Réglez-vous sur cette vérité de fait, et ne parlez plus d'un homme que la mort va vous forcer d'oublier pour toujours.

Qu'est - ce que c'est donc que cette lettre de la senora Massaréna ? Est - ce que la senora Massaréna a sur vous quelque droit, quelqu'autorité ? Que votre mère ait peur d'une telle lettre, je ne m'en etonne pas : votre mère a peur de son

ombre, et croit avec une très-grande simplicité que les Massaréna lui feront avoir en toute propriété les mines du Potosi. Mais si votre mère perd l'esprit, vous, Bénédictine, vous devez conserver votre raison, et voir que s'il n'y a aucun moyen de guérir votre mère de sa frayeur, il y en a un infaillible de lui fournir une excellente excuse auprès de la ligue Massarénienne.

Je m'explique en vous exposant en deux mots, car je n'aime point sur ce chapitre des longueurs qui amènent d'autres longueurs; je m'explique, dis-je, en vous exposant en deux mots notre situation respective. Voulez-vous, Bénédictine, ou ne voulez-vous pas être marquise de Rio-Bello? Dites oui ou non, et dites-le sur-le-champ. Si vous dites *oui*, trouvez-vous demain matin au premier coup de l'*angelus*, au coin de votre rue, contre l'église Saint-Jacques. Je m'y trouverai aussi avec une voiture dans laquelle sera un révérend père dominicain. Vous y montérez, et je

vous conduirai dans une petite maison que j'ai auprès de la porte d'Alcala. C'est une maison fort décente ; c'est une retraite que je me suis faite contre le bruit et les importuns. Je n'y reçois personne ; il n'y a là que des livres et divers objets de science. Et comme malgré la mauvaise réputation que don Carlos m'a peut-être faite auprès de vous, je ne cesse pas au plus fort de mes occupations, de penser à mes devoirs de chrétien, j'ai fait construire dans cette maison une petite chapelle fort propre, où j'aime mieux prier que par-tout ailleurs, et où le révérend père dominicain nous mariera en présence de deux témoins qui s'y seront rendus avant nous. La cérémonie finie je vous remenerai où je vous aurai prise. Tout cela se fera si promptement que votre mère n'aura pas eu le tems de s'appercevoir de votre absence.

Or, qu'arrivera-t-il ? Il arrivera que quand vous serez mariée, vous serez bien mariée. Il arrivera que ni votre mère, ni

la senora Massaréna ne pourront faire qu'une chose qui sera faite, ne soit pas faite. Il arrivera que vous et moi nous persuaderons avec facilité votre mère qu'elle sera pleinement justifiée auprès de la senora Massaréna, en lui disant qu'elle n'a pu empêcher une chose qu'elle ne prévoyoit, ni ne savoit, et que la preuve qu'elle respectoit les intentions manifestées dans la lettre, c'est qu'on a été obligé de se cacher d'elle, de faire à son insu ce mariage.

Voilà, ma chère Bénédictine, sur quoi il me faut une réponse prompte et catégorique. Remettez-la au porteur qui selon les mesures dont nous sommes convenus vous et moi, vous donnera cette lettre sans que la maman le sache.

Adieu, mon aimable Bénédictine; fiez-vous aveuglément à moi; vous savez que je suis homme d'honneur et plein de tendresse pour vous. Croyez que le moyen que je vous propose, est le seul qui puisse

réussir, parce que si vous y réfléchissez bien, vous verrez qu'il est le seul adapté à la situation où nous nous trouvons. Notre union est du nombre de ces affaires qu'il faut brusquer pour réussir. Remarquez que ces mariages pour lesquels on parlemente pendant des mois, des années, ont toujours une mauvaise issue.

Cependant toute réflexion faite, pour vous prouver que je ne veux vous faire aucune surprise, et que je sais mettre des bornes à l'ardeur qui me presse de m'unir à vous pour la vie, je veux bien vous accorder vingt-quatre heures de réflexion; je remets à après demain matin, toujours au premier coup de l'*angelus*, notre rendez-vous auprès de l'église Saint-Jacques, et on n'ira chercher votre réponse que demain à l'heure que vous indiquerez. Voyez s'il est un amant plus complaisant que moi. En trouverez-vous un au monde qui consente à retarder son bonheur de vingt-quatre heures?

LETTRE IX.

Don Pedro DE MASSARÉNA à Spinoletta DE MASSARÉNA.

Naples, 12 Octobre 17....

VOTRE courier a fait une raisonnable diligence. J'aurois désiré porter moi-même la réponse à votre affligeante lettre. Cela n'est pas possible. Aucune considération de quelque force qu'elle soit, ne peut m'engager à quitter mon poste sans en avoir obtenu l'agrément. Il auroit donc fallu écrire en cour, et attendre la réponse. Ces longueurs vous eussent donné beaucoup d'humeur et à moi beaucoup d'impatience. C'eût été en outre peine perdue. Quelques heures avant que votre courier arrivât, il en étoit venu un de l'Escurial, qui m'a apporté l'ordre de négocier sur-

le-champ une affaire qui intéresse les deux cours. La nôtre l'a tellement à cœur, qu'un billet du roi qui accompagne l'ordre, me marque expressément que si j'obtiens le succès qu'on désire, je puis demander telle grâce que je jugerai à-propos, et que je l'aurai. Vous voyez que dans de telles circonstances, je ne pouvois pas quoique bon père, me rendre auprès de mon fils. Vous savez que les affaires publiques passent avant les affaire domestiques. La négociation au reste à laquelle je n'attache pas la même importance que les ministres, réussira au gré de notre cour; mais ce n'est pas de cela dont il s'agit entre nous.

Ne pouvant partir, je charge de ma réponse un courier qui s'offre de lui-même à la porter. Je vous prie de lui faire un accueil aussi aimable qu'il dépendra de vous. J'ordonne par cette lettre à tous les gens de l'hôtel de lui obéir, et de lui donner tous leurs soins avec le même zèle qu'ils les donnent à don Carlos, non-seulement

parce qu'il est mon homme de confiance, mais parce qu'il partage toute mon affection avec le fils que vous pleurez si justement. Laissez-là les préjugés et les antipathies. La circonstance est trop grave pour s'occuper de ces minuties.

C'est donc le jeune don Fernand qui vous portera cette lettre. Lorsqu'il eut appris de quelle manière ce garnement qu'on appelle Wanderghen, avoit mis en péril les jours de don Carlos, il voulut dès-lors partir pour Madrid. Mais je n'eus pas beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce n'étoit pas pour courir après les malfaiteurs, qu'il avoit l'honneur d'être secrétaire d'ambassade. Ce fut bien une autre scène, lorsqu'il reçut la lettre qui l'instruisoit de l'enlèvement de Joséphine de Suza; il entra dans mon cabinet la tête à-peu-près perdue. « Seigneur, me dit-il, je viens vous demander un congé. — Pour aller où ? — A Madrid. — Qu'y faire ? — Y tirer une vengeance effrayante

de ces scélérats Astucia et Wanderglien.
— Laissez faire cet office au bourreau.
— Non, non, je n'entends rien : je veux partir : lisez, lisez cette lettre : lisez, seigneur, les forfaits de ce couple d'assassins. » Il me présenta en même-tems la lettre qu'il venoit de recevoir, et qui étoit véritablement bien propre à lui allumer le sang. Je la lus, et la lui rendis en lui disant : « Vous ne partirez pas : vous resterez : je l'ordonne ainsi.
— Je n'obéis point à cet ordre, s'écria-t-il avec vivacité ; je n'ai d'ordre à recevoir que de mon devoir, et mon devoir veut que j'aille retirer Joséphine des griffes de ces vautours. Je ne suis point votre esclave, et vous ne pourrez m'empêcher de partir. »

Sur cela je sonnai, je fis venir le capitaine des gardes, et lui ordonnai de tenir Fernand aux arrêts dans l'hôtel, jusqu'à nouvel ordre, et j'ajoutai à celui-ci que s'il faisoit mine de désobéir, j'aurois sous un quart-d'heure un ordre qui l'enverroit au château de l'Œuf.

Il étoit encore aux arrêts, lorsque votre courier est arrivé ; j'ai fait sur-le-champ remettre Fernand en liberté, et je l'ai mandé dans mon cabinet. Sans proférer un seul mot je lui ai présenté votre lettre ; il l'a lue avec une émotion que je ne saurois vous peindre. « Oh ! pour le coup, s'est-il écrié ensuite, il n'y a ni arrêts, ni prison, ni cachot qui me retiennent ; je franchis tous les obstacles, je pars, je vole auprès de mon ami : Oui, oui, ma présence, mes soins le consoleront. Ah ! s'il vouloit consentir à vivre pour moi !... De grâce, seigneur, donnez-moi promptement vos ordres, ne me retenez pas un instant, pas une minute. — Fernand, lui ai-je dit, vous avez un bon cœur, embrassez-moi. » Je ne lui avois jamais fait cette caresse, il m'en a paru extraordinairement touché. « Ah ! seigneur, m'a-t-il dit, quelle âme que la vôtre ! il n'y a que celle de don Carlos qui puisse lui être comparée.... — Ne perdons pas de tems, lui ai-je ré-

pondu, en vaines paroles. Partez, je vous accorde un congé de deux mois ; il me sera très-pénible de me passer de vous, autant par la difficulté que j'aurai à vous remplacer pour votre travail, que par la solitude où va me jeter votre départ. Je n'aurai personne ici de ma famille ; mais je dois ce sacrifice à don Carlos, et je compte qu'il m'en saura gré ; vos consolations feront plus pour lui que tous les secours de la médecine. Si vous me le conservez une seconde fois, je ne ferai pas plus pour vous que je n'ai eu toujours intention de faire, mais vous aurez doublé mes obligations envers vous. Prenez ici chez mon trésorier, tout l'argent que vous croirez vous être nécessaire ; n'épargnez rien pour faire une grande diligence. Afin que vous alliez avec agrément, et que vous soyez servi avec promptitude, je vais vous faire délivrer une commission ostensible qui vous donnera la qualité d'envoyé de la cour de Naples à celle de Madrid. Quand

vous serez arrivé, prenez chez mon intendant toutes les sommes dont vous aurez besoin. Envoyez-moi courier sur courier, et comptez que celui qui m'apporteroit la nouvelle de la guérison de mon fils, recevroit une récompense qui le rendroit heureux pour le reste de ses jours. Mais écoutez-bien, Fernand, la dernière chose que j'ai à vous dire : je ne vous accorde un congé, je ne consens à votre départ qu'à une seule condition, c'est que si vous parvenez à savoir le secret de mon fils, quelque soit ce secret, vous m'en ferez part ; me le promettez-vous ? — Oui, seigneur, répondit-il, sur mon honneur je vous le promets, quoique ce soit, je vous en instruirai. — Eh bien ! allez tout disposer pour votre départ ; hâtez-vous, n'oubliez pas l'engagement que vous venez de prendre avec moi ; gravez-le bien dans votre mémoire. »

Il partira cette nuit, et je vous répète que j'attends qu'il recevra de vous un accueil dont j'aurai lieu d'être content.

Je suis loin et très-loin d'approuver la conduite que vous avez tenue à l'égard d'Astucia ; vous avez bien commencé et mal fini. Comment avez-vous pu endurer qu'il prît pied dans les bureaux de la guerre? Un homme que vous chassez, ne doit être digne d'aucune place.

Je ne conçois pas davantage pourquoi la sorte d'assassinat prémédité par le nommé Wanderghen contre don Carlos, n'a eu de votre part aucune suite. Vous avez beaucoup de tendresse pour votre fils, mais on vous soupçonneroit d'en avoir davantage pour votre frère. La crainte de causer à celui-ci un léger désagrément, et je ne sais quelles vues d'intérêt qui ne doivent jamais entrer dans les affaires où l'honneur vaut mieux que l'argent, vous font laisser celui-là sans la juste satisfaction qui lui est due, et sans protection contre les misérables que l'impunité qu'ils reçoivent de vous, doit rendre nécessairement plus audacieux.

Puisque vous oubliez à ce point ce que vous vous devez, je m'en souviendrai à votre place. Je saurai faire respecter et craindre vous et votre fils ; je charge Fernand d'instructions sur les deux hommes dont je viens de vous parler. Je ne vous demande point de veiller à ce qu'il suive de point en point ce que je lui ai prescrit, parce que je connois son zèle et sa soumission à mes volontés ; mais si vous ne voulez pas vous mettre mal dans mon esprit, vous aurez pour agréable d'appuyer celles de ses démarches qui auroient besoin d'être appuyées.

Adieu ; je me flatte que tout n'est pas désespéré, et que le ciel rendra à vos vœux et aux miens ce que nous avons de plus cher.

LETTRE X.

Bénédictine TEXADA à Salomon WANDERGHEN.

12 Octobre 17....

JE fais mal, Wanderghen ; je sens que je fais très-mal : je me le reproche, j'en pleure, j'en demande pardon au ciel.... Vous m'avez séduite, entraînée, subjuguée.... Je me livre à vous.... Je serai demain matin devant l'église S. Jacques.... Si vous me trompez.... Mais non, vous ne me tromperez pas ; il n'est pas possible qu'une noirceur comme celle-là, puisse entrer dans le cœur d'aucun homme.

LETTRE XI.

Figuéra TEXADA à Salomon WANDERGHEN.

12 Octobre, neuf heures du soir.

MA fille est sortie ce matin un peu avant midi ; elle n'est point encore rentrée ; je suis dans une inquiétude mortelle. Seroit-il possible qu'à mon insu elle eût été chez vous ? l'auriez-vous vue ? auriez-vous de ses nouvelles ? Si vous ne l'avez point vue, obligez-moi de la chercher par-tout où vous penserez qu'elle peut être. Ayez pitié d'une mère désolée qui met en vous toute sa confiance.

J'ai déja envoyé chez vous inutilement. On ne vous a point trouvé. Je recommande à ma cuisinière de ne pas bouger de votre porte, que vous ne soyez rentré.

LETTRE XII.

Salomon WANDERGHEN à Figuera TEXADA.

13 Octobre, onze heures du matin.

Il eût été difficile que votre cuisinière me trouvât hier chez moi. J'ai passé la journée et la nuit à la campagne. J'arrive dans le moment. Ce que vous me marquez au sujet de votre fille m'afflige pour vous, mais ne me surprend pas beaucoup. Je ne conçois même pas comment vous ne devinez pas sur-le-champ où elle peut être. Bénédictine avoit la tête perdue d'amour pour don Carlos. Elle a appris que celui-ci étoit mourant; sa folle passion lui aura fait surmonter toute pudeur. Elle aura été se coller contre le lit de son amant. Elle aura persuadé à la senora Massaréna qu'elle s'étoit évadée de la maison maternelle, parce que contre l'ordre que vous

aviez reçu, vous vouliez me la donner en mariage. La senora Massaréna aura eu pitié de votre fille, et l'aura retenue chez elle. Ces gens-là se permettent des actions, des coups d'autorité, qui font frémir. Voila le mot de l'énigme. Au surplus je vous conseille de conduire cette affaire avec beaucoup de ménagement. Il faut craindre de heurter les Massaréna lors même qu'ils ont tort. Si vous voulez vous en rapporter à moi seul, je me charge de mener cela si heureusement, que dans six jours au plus tard je vous ramènerai votre fille saine et sauve. Voyez si vous voulez accepter mes services. Je pense que vous n'avez rien de mieux à faire.

LETTRE XIII.

Figuera Texada à Spinoletta de Massaréna.

13 Octobre à midi.

Voila vingt-quatre heures que ma fille Bénédictine est sortie de la maison, et n'y est point rentrée. On m'a dit que sur certain mécontentement qu'elle croyoit avoir reçu de moi, elle s'étoit retirée dans votre hôtel. Si cela est, je vous supplie de me la renvoyer sur-le-champ, et de l'assurer que le plaisir que j'aurai de la revoir, me sera oublier le grand chagrin qu'elle vient de me donner.

LETTRE XIV.

Spinoletta DE MASSARÉÑA à Figuera TEXADA.

13 Octobre, à une heure après midi.

VOTRE billet est de l'hébreu pour moi. Je n'épouse point avec assez de vivacité les querelles qui peuvent survenir entre vous et votre fille, pour prendre parti en faveur de celle-ci contre vous. Ce rôle-là d'ailleurs ne me va point.....

Je viens de communiquer votre étrange billet à mon fils qui est toujours bien mal. Il m'a dit qu'il ne doutoit point qu'il n'y eût dans cette aventure du Wanderghen ; qu'il vous recommandoit par-dessus tout d'agir avec la plus grande circonspection, parce que le moindre bruit entacheroit pour toujours l'honneur de votre fille. Il exige que vous l'informiez de l'issue qu'auront eue vos démarches.

LETTRE XV.

Sœur Rosalie, supérieure du couvent de Lescalasses, à Salomon Wanderghen.

15 Octobre 17...

Vous êtes venu ici une fois voir une jeune personne à la faveur d'une lettre que vous aviez surprise à sa mère. Vous êtes revenu une seconde fois. Cette jeune personne vous a fait dire qu'elle n'avoit et qu'elle n'auroit jamais rien à vous dire. Vous vous êtes retiré en tenant des propos et disant des forfanteries qui ressembloient à des menaces que j'ai bien voulu laisser impunies. Vous êtes venu une troisième fois; vous n'avez pas été plus heureux que la seconde. On m'a rapporté que vous étiez accompagné de gens de mauvaise mine, et que leurs mouvemens ressembloient à des essais de violence.

Pardonner trois fois, c'est beaucoup, et vous ne pouvez exiger plus de moi. Je vous préviens donc que j'ai fait avertir les magistrats, et que si vous reparoissez une quatrième fois, vous tomberez entre les mains du corrégidor. La peine que je prends de vous prévenir, vous est encore une preuve de ma condescendance. Elle n'ira pas plus loin, et plus vous aurez eu à vous louer de ma modération, plus vous vous trouverez mal de mon inflexibilité à vous laisser subir le châtiment qui vous est dû suivant les loix.

LETTRE XVI.

Bénédictine Texada à sa mère.

16 Octobre 17...

Je ne dois plus vous appeler ma mère : je suis indigne d'être votre fille ; je n'ose lever les yeux ; je n'ose regarder la lumière ; je suis odieuse à moi-même... C'est la senora Settenilla, actrice du théatre du Prince, qui vous remettra ma lettre. Je suis encore trop heureuse qu'elle veuille s'en charger.

Je suis bien coupable. Wanderghen l'est mille fois plus que moi. C'est un monstre qui n'a pas son semblable. C'est lui qui m'a perdue. Je fus assez simple de croire sur sa parole, qu'il n'y avoit qu'un mariage secret qui pût lever tous les obstacles que vous et la senora Massaréna au-

riez apportés à notre union. Il me promit de m'épouser secrètement dans une chapelle qui faisoit partie, disoit-il, de sa maison de la porte d'Alcala. Un père dominicain devoit nous donner la bénédiction. Il m'engagea à me trouver le 12 à midi devant la porte de l'église Saint-Jacques, où il me recevroit dans une voiture dans laquelle seroit aussi le père dominicain, et il m'assura que dès que la cérémonie seroit faite, il me ramèneroit chez vous.

J'ai été assez malheureuse pour croire ce scélérat. Je me rendis devant la porte de l'église Saint-Jacques. Il m'y attendoit avec le père dominicain. J'ai appris depuis que ce prétendu religieux étoit un soldat de don-Carlos, appelé Ambroise. Quand nous fûmes arrivés à la maison de la porte d'Alcala où il n'y a pas plus de chapelle que dans la nôtre, nous entrâmes dans un salon. J'étois à peine assise, croyant qu'on alloit tout disposer pour la céré-

menie, lorsqu'il entra un homme que je reconnus être le seigneur Astucia gouverneur de don Carlos. Il s'adressa au soi-disant dominicain, et lui dit : « Mon révérend père, je viens d'apprendre par un très-heureux hasard, que votre révérence se proposoit de marier cette demoiselle avec ce cavalier. — Je ne puis le nier, répondit le faux moine ; ma profession me défend de mentir. — Eh bien! lui dit le seigneur Astucia, voici une opposition en bonne forme du seigneur don Carlos qui vous défend de passer outre à ce mariage. J'ai là dans l'antichambre un huissier qui vous la signifiera légalement, si vous le désirez. »

En même tems le seigneur Astucia remit au prétendu religieux un papier que celui-ci lut et fit lire à Wanderghen. « Voilà, dit Wanderghen, un fâcheux contretems ; mais il n'y a rien à dire ; l'opposition est en règle. — Dans ce cas-là, dit le dominicain, je n'ai plus rien à faire ici ; je me retire. — Soit, dit Wander-

ghen; mais je vous retrouverai, j'espère. — Vous me retrouverez, dit le religieux, quand vous aurez fait lever l'opposition. » En disant cela il sortit avec le seigneur Astùcia. Je restai seule avec Wanderghen. « Et moi aussi, dis-je à celui-ci, puisque la cérémonie ne peut pas avoir lieu, je vais me retirer. — Quelle folie! me répondit-il. Puisque l'affaire est à moitié faite, il ne faut pas la laisser en aussi bon chemin; ce n'est pas ici une de ces besognes qu'on puisse reprendre à deux fois. L'opposition est bien en elle-même un obstacle réel, mais c'est un obstacle d'un moment; c'est une formalité qui s'anéantit avec la même facilité qu'elle s'engendre. Puisque vous voilà ici, puisque la démarche qui sans contredit devoit vous coûter le plus, est faite, il faut attendre que l'opposition soit levée, et je vais y travailler sans retard. Il est très-possible, ou pour mieux dire, il est très-certain que nous serons mariés ce soir. Il ne faut qu'une

heure

heure ou deux pour faire lever cette opposition. Nous allons dîner ensemble, et après le dîner j'irai vaquer à cette affaire. Je passerai en même tems chez votre mère, et je lui dirai de si bonnes raisons sur la cause de votre absence, que non-seulement elle n'en sera point alarmée, mais même que je vous en apporterai par écrit un consentement à notre union. »

Je ne goûtai pas ces raisons ; mais voyant que je n'étois pas la maîtresse, et que je me trouvois absolument en son pouvoir, j'aimai mieux dissimuler que de courir le risque de l'irriter et de le porter à quelque violence. Cependant j'étois dans le plus grand danger. Il fit dîner avec nous une femme fort effrontée qui est la portière ou plutôt la geolière de cette maison. Je vis bien que par ses grimaces et des mots à demi-couverts, elle l'excitoit à m'insulter ; mais il se contint, et ne prit avec moi aucune familiarité. Il prolongea le dîner aussi long-tems qu'il le put ;

il but tant de vin et de liqueur que j'en fus effrayée ; je craignois qu'il ne s'échauffât la tête, et que dans sa brutalité il ne se portât envers moi aux derniers excès. Heureusement cela produisit un effet contraire. Il s'endormit profondément sans bouger de son fauteuil. Je feignis de vouloir aussi faire la sieste, espérant que la geolière s'en iroit, et que je pourrois trouver le moyen de m'évader. Je m'assis sur un sopha ; mais cette méchante femme vint s'asseoir à côté de moi, et ne me perdit pas de vue.

Au bout d'environ deux heures Wanderghen s'éveilla ; et voyant que je ne dormois pas, il me dit après avoir regardé sa pendule : « Il s'agit maintenant d'aller faire lever cette opposition ; mais je ne vous promets pas que le mariage puisse se faire ce soir, car il est bien tard. Je vous engage seulement ma parole de tout disposer pour que demain matin à la pointe du jour nous soyons mariés. Ma

première affaire va être de passer chez votre mère pour lui ôter toute inquiétude. Je vous assure que j'en viendrai aisément à bout. »

Il sortit en effet après avoir dit quelques mots à l'oreille de la geolière. « Je disois à la Senora, dit-il ensuite tout haut, de vous donner de la dissipation jusqu'à ce que je revinsse, et de vous montrer mon jardin dont vous serez contente. »

J'ai appris qu'au lieu d'aller chez vous, il avoit été à la comédie. La geolière me conduisit dans le jardin qui est en effet fort beau, mais plein de statues qui ne représentent que des saletés. Cette femme ne me quitta pas un seul instant, au point qu'elle m'obligeoit de la suivre par-tout où elle alloit, et jusques dans la cuisine. Quand je vis que l'heure du souper approchoit, il me vint dans l'idée de feindre un mal de dent extraordinaire. Je frappois du pied, je me tordois les bras, je poussois des cris, je portois mon mouchoir sur la

joue. Cette femme crut que je souffrois en effet beaucoup, et me demanda ce qui pourroit me soulager. Je la priai en grâce de me permettre d'aller me coucher. Elle y consentit; elle me conduisit dans une chambre fort propre, et dès que j'y fus, elle en sortit et ferma la porte.

Me voyant toute seule j'ouvris bien doucement la fenêtre pour m'assurer si je ne pourrois pas en descendre; mais elle étoit fort haute, et donnoit sur le jardin environné de hautes murailles, et dans lequel cette méchante créature avoit déja lâché deux énormes chiens. Je me mis donc au lit, criant de tems en tems pour faire croire que j'étois toujours bien malade.

Wanderghen étant revenu j'entendis que la geolière lui disoit que je souffrois beaucoup. — « Et de quoi? demanda-t-il. — Du mal de dent. — Oh! n'est-ce que cela? c'est une crise qui se passera. » Il entra aussi-tôt dans ma chambre, et j'affectai plus que jamais d'être extrême-

ment incommodée. Il le crut; il me demanda si je ne voulois pas prendre quelque chose. Je lui répondis que je ne désirois qu'un bouillon qu'il me fit apporter sur-le-champ; mais en y appliquant les lèvres, je lui trouvai un goût si extraordinaire, que je ne voulus pas absolument le prendre.

Wanderghen me fit ensuite un conte à plaisir sur les démarches qu'il venoit de faire pour notre prétendu mariage. Il me dit entr'autres, qu'il vous avoit tellement persuadée par les raisons qu'il vous avoit données, que le lendemain matin le père Dominicain passeroit chez vous pour prendre votre consentement. Je fis semblant de le croire et d'être toujours cruellement tourmentée du mal de dent. Il se retira et ferma la porte comme avoit fait la geolière.

Lorsqu'il eut soupé, j'entendis qu'elle lui demandoit où il passeroit la nuit. — « Belle question, répondit-il, dans mon

lit. Vous voyez bien qu'il ne faut ni l'effaroucher, ni ajouter à son mal. D'ailleurs l'aventure ne sera bonne que quand j'aurai les deux. » Je ne compris pas d'abord ce que cela vouloit dire.

Le lendemain il se leva de grand matin, et sortit sans me rien dire. La geolière lorsque je l'appelai, me dit qu'elle ne vouloit pas me tromper; que Wanderghen étoit sorti pour toute la journée, afin de terminer une affaire de la plus grande conséquence, et qui me causeroit une surprise extraordinaire. Il ne parut pas en effet de toute la journée, ni de toute la suivante; il ne revint qu'hier au soir. On m'a dit qu'il avoit employé tout ce tems-là à chercher les moyens d'enlever ma sœur Rosalie du couvent. Vous voyez combien cet homme est scélérat.

Il revint donc hier au soir entre neuf et dix heures. Il amena avec lui la senora Settenilla qui vous remettra cette lettre, et une autre comédienne. Me voyant avec

deux personnes de mon sexe, je fus un peu rassurée, et je consentis à me mettre à table. Wanderghen n'étoit pas de bonne humeur; il dit qu'il avoit passé deux mauvaises journées, mais que le lendemain il feroit jouer de tels ressorts, qu'il faudroit bien que la fortune revînt de son côté; qu'en attendant il alloit contracter alliance avec la famille. Tout cela étoit une énigme pour moi.

Avant de nous mettre à table j'avois eu un instant pour parler en particulier à la senora Settenilla; je lui avois dit qui j'étois, et l'avois priée de trouver un moyen pour me tirer du coupe-gorge où Wanderghen m'avoit conduite. Elle m'avoit répondu par un simple coup-d'œil.

Lorsque nous fûmes au dessert Wanderghen me fit tant d'instances pour prendre un demi-verre de vin de Madère, que je l'acceptai. Je l'eus à peine bu que je tombai sur ma chaise et m'endormis. Je ne m'éveillai que sur les deux heures du

matin. Je me trouvai dans mon lit. Les deux comédiennes se promenoient dans la chambre. Dès qu'elles entendirent que je m'éveillois, elles vinrent à moi. La senora Settenilla me raconta que m'ayant vu endormie si subitement, elle avoit dit à mon ravisseur : « Wanderghen, ce sommeil n'est pas naturel ; tu es un coquin, un fieffé coquin. Nous allons, ma camarade et moi, porter cette demoiselle dans son lit, et nous la veillerons toute la nuit. Si tu approches seulement de la porte de notre chambre, comme il faut mourir un jour, je te poignarde. »

La senora Settenilla m'ajouta qu'à cette menace Wanderghen avoit pâli et avoit dit : « Belles princesses, vous parlez fort à votre aise ; mais quand on paie, on veut être servi. Je n'ai pas donné une paire de girandoles, valant mille piastres, pour rester toute ma vie de stuc devant celle à qui je les ai données, et qui les a reçues..... — Tais-toi, lui avoit réparti la senora

Settenilla, tais-toi, malheureux! si tu ne veux pas que je t'enfonce ce couteau dans le cœur. Tu n'es que mensonge. Je ne sais lequel est plus menteur du démon ou de toi. »

Wanderghen ne répliqua rien : il laissa les comédiennes faire ce qu'elles désirèrent ; il voulut même que sa geolière les aidât.

« Actuellement que vous voilà un peu mieux, continua la senora Settenilla, voici une plume et du papier : écrivez bien ingénùment à votre maman tout ce qui s'est passé à votre égard. Je lui porterai moi-même votre lettre. Wanderghen ne sera pas ici demain matin. Ma camarade et moi nous sortirons avec lui. Nous le laisserons où il a affaire. J'irai toute seule chez votre maman. Dès que je lui aurai remis votre lettre, je reviendrai ici. Votre maman frappera trois grands coups, ainsi que nous en serons convenues. Vous et moi nous nous tiendrons aux aguets. La

geolière ne pourra refuser d'ouvrir la porte, ne sachant qui aura frappé. Dès que votre maman sera entrée, et qu'elle aura dit que vous êtes sa fille, ne croyez pas que la geolière refuse de vous laisser sortir avec elle. Au surplus nous serions trois contr'elle, et si nous craignions trop de difficultés, nous la menacerions du corrégidor, ce qui certainement la détermineroit à ne mettre aucun obstacle à votre sortie. Mais il faut se garder d'effectuer cette menace. Vous seriez déshonorée à jamais si on savoit que vous avez couché ici. »

Ce matin Wanderghen est en effet sorti de très-bonne heure. Il a emmené avec lui les deux comédiennes qui lui ont dit qu'elles étoient attendues à la salle de spectacle pour une répétition. Il leur a fait promettre de revenir dîner avec lui dans la maison où je suis. Elles le lui ont promis.

Je vous mande tout cela, afin que vous sachiez comment vous comporter, et que vous soyiez ici avant que ce méchant homme

soit de retour. Je ne vous en dis pas davantage ; je vous dirai le reste de vive voix.

J'ai un véritable repentir et une très-grande douleur de la conduite coupable que j'ai tenue. Je ne mérite pas que vous m'en accordiez le pardon. Cachez je vous prie, ma honte aux yeux de don Carlos. Faites en sorte que ni lui ni mon frère ne sachent rien de ceci. Je resterai renfermée à la maison sans voir personne, et sous peu de tems je me mettrai dans un couvent pour n'en plus sortir, car qui voudroit de moi après ce qui vient de m'arriver ?

LETTRE XVII.

Figuera TEXADA à Bénédictine TEXADA.

16 Octobre 17.... onze heures du matin.

QU'AVEZ-VOUS fait malheureux enfant? Est-ce là le fruit de l'éducation que vous avez reçue de votre père et de moi? Voilà donc comme vous me payez de vous avoir préférée dans mon cœur à votre frère et à votre sœur. Devois-je m'attendre à recevoir de vous un tel chagrin?

Je serai à la porte d'Alcala un quart-heure après la senora Settenilla. Vous lui avez, ma fille, une grande obligation; mais en vous tirant de l'abîme où vous vous étiez jetée volontairement, elle ne vous rend pas ce que vous avez perdu. Votre faute est d'une telle nature qu'elle vous ôte pour toujours la considération d'au-

trui et l'estime de vous-même : ni le tems ni le repentir ne vous feront recouvrer ces biens. L'innocence est une fleur délicate que la plus légère tache flétrit pour toujours.

Vous faisiez sans cesse la morale à votre sœur ; c'est maintenant à elle à vous la faire. Mais je crains bien qu'elle aussi ne me soit un sujet d'affliction, car je ne vois pas qu'elle se presse d'entrer au noviciat. Il n'y a pas de mère qui reçoive moins de consolation que moi de ses enfans. Et vous, Bénédictine, que je chérissois plus que les autres, vous avez été la première à affliger le cœur de votre mère.

Comment voulez-vous, ma fille, que je cache votre honte à don Carlos ? On sait à l'hôtel Massaréna votre équipée ; on y est informé que vous avez quitté la maison maternelle. Il faut bien que je fasse part de votre retour à la senora Massaréna qui m'a donné ordre de l'instruire

de ce que j'aurois appris à votre sujet. Je lui fais donc passer votre lettre, afin qu'elle sache qu'heureusement vous n'êtes pas tombée dans le dernier crime, et aussi afin qu'elle sente le besoin que j'ai de toute sa protection, pour me mettre à couvert des scélératesses que pourroit encore faire cet exécrable Wanderghen que vous n'auriez jamais dû écouter. Il n'y a pas de mal non plus que vous receviez beaucoup de confusion; vous méritez certes bien d'être humiliée. Adieu. Tenez-vous prête à me suivre.

DOUZIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Salomon WANDERGHEN à Inigo ASTUCIA.

18 Octobre 17...

MON étoile pâlit : ma stupide portière a ouvert la cage et laissé échapper l'oiseau. Cela veut dire que Bénédictine n'est plus dans la petite maison ; et ce qu'il y a de vraiment honteux pour moi, c'est qu'elle en est sortie vierge. Je soupçonne la petite Settenilla d'avoir conduit cette affaire. La mère Texada est arrivée hier sur les onze heures et demie à la petite maison ; Settenilla l'y avois devancée. Dès qu'elle et Bénédictine ont entendu frapper, elles ont couru à la porte, et comme la portière l'ouvroit, elles lui ont saisi le bras et l'ont empêchée de la

refermer. La mère Texada tout en entrant, a débuté par donner un vigoureux soufflet à la portière qui faisoit mine de ne pas vouloir la laisser entrer. Celle-ci étourdie par le geste énergique de la mère Texada, n'a su que pousser des cris pitoyables.

Cet ivrogne de Balbuéna qui sortoit apparemment d'un cabaret voisin est passé précisément dans ce moment-là devant la porte qui n'étoit que poussée. Entendant du bruit dans la cour, il est entré. « Est-il possible! s'est-il écrié en voyant la Texada et Bénédictine ; la mère et la sœur de mon ami Texado dans cet endroit-ci! Sortez, sortez vîte avant que la foule s'amasse ; vous seriez perdues si l'on vous voyoit ici. Laissez-moi le soin de châtier cette hideuse harpie ; je m'en acquitterai mieux que vous. »

Les deux Texada et la Settenilla ont en effet regagné bien vîte la voiture qui les attendoit. Quant à Balbuéna il a tenu parole ; il a commencé par souffletter à poing fermé la pauvre portière, et un de

ses soufflets lui a poché l'œil gauche. Il ne s'en est pas tenu-là : il l'a saisie par les cheveux, l'a jetée sur le pavé, et l'a traînée dans la rue au milieu du ruisseau. « Eh quoi ! lui disoit cette malheureuse, vous me traitez ainsi, vous que je croyois l'ami du seigneur Wanderghen? — Comment, répondoit celui-ci en ricanant, je suis bien le vôtre aussi, et je vous aime tant que je veux que vous portiez toute votre vie sur votre corps les preuves sensibles de mon amitié. Demandez à Wanderghen qui fait des livres, de vous expliquer ce que veut dire : *Qui benè amat, benè castigat.* »

Les femmes du quartier cependant se sont assemblées ; elles ont reconnu ma portière ; elles lui ont reproché les services qu'elle me rendoit, et passant des injures aux preuves sensibles de Balbuéna, elles l'ont fustigée sans miséricorde, l'ont ensuite portée dans sa loge, et déposée sur son lit presque mourante.

Ces femmes ne se sont pas contentées

de ce divertissement ; elles s'en sont donné un autre : elles ont fait une visite générale dans ma maison et dans mon jardin. Elles ont mutilé, brisé, mis en pièces tout ce qui leur a paru porter l'empreinte de mes goûts pour le plaisir. C'est un dégât qui coûtera quelques milliers de piastres à mon père. Il n'y a pas grand mal à tout ce désordre, parce que ce sera pour moi une occasion de changer dans mes bosquets et dans mes boudoirs des dispositions dont je n'étois pas content, et de leur en donner de plus voluptueuses.

Ce matin j'ai fait conduire la portière à l'hôpital (1), n'ayant aucune envie de faire de la dépense pour une domestique qui entend si mal le service de son maître. Elle étoit à peine à l'hôpital, qu'il est venu un ordre du corrégidor de l'envoyer si elle guérissoit, dans la maison où sont renfermées les femmes de mauvaise vie. Le cor-

(1) Ce qu'on appeloit ci-devant en France l'Hôtel-Dieu.

régidor a raison : il faut châtier les créatures de cette espèce, qui font leur métier sans intelligence.

Tout cela au reste mon cher Astucia, fait un bruit qui tourne à ma gloire, et me met en réputation auprès de ce sexe qui aime les hommes entreprenans. C'est exactement Alcibiade qui coupe la queue de son chien pour qu'on s'occupe de lui. On ne parle que de moi dans tous lès cercles ; et lorsque je vais me promener au Prado, la foule s'amasse, et on dit en me montrant : *Le voilà ! le voilà !* Concevez-vous rien de plus flatteur que d'être ainsi l'objet de la curiosité publique ?

Je tente demain un grand et dernier effort pour me dédommager avec la cadette, du peu de succès qu'a eu l'enlèvement de l'aînée. Je veux réduire au désespoir ces Texado et aussi ces Massaréna. Suivez mes erremens, mon cher Astucia ; car si vous n'exterminez pas ces gens-là, ils vous extermineront. Vous n'avez pas dans votre géométrie une vérité plus évidente que celle-là.

LETTRE II.

Le même à Figuera Texada.

18 Octobre, neuf heures du matin.

D'après la scène scandaleuse que vous vous êtes permise dans ma maison de la porte d'Alcala, et qui a été suivie d'un dégât pour lequel je pourrois en bonne justice vous demander des dommages-intérêts, il ne doit plus rien y avoir de commun entre vous et moi, entre votre fille et moi. Je trouve souverainement étrange que vous vous soyez permise de maltraiter ma domestique. Est-ce sa faute ou la mienne, si votre fille a voulu se rendre dans ma maison? N'y est-elle pas venue volontairement? Est-ce moi qui l'ai été chercher? L'y ai-je amenée de force? Est-ce moi en un mot, qui ai couru après elle? Ne l'avez-vous pas vue sortir seule de chez vous? N'a-t-elle pas

dû vous dire où elle alloit ? A qui ferez-vous croire qu'une fille sort de sa maison sans en prévenir sa mère, sans avoir son agrément ? Il est clair que si cette affaire étoit discutée dans les tribunaux, il seroit prouvé que c'est vous qui avez voulu, qui avez consenti que votre fille vînt passer quelques jours avec moi ? Pourquoi donc tout ce bruit, tout ce scandale, tout ce dégât ? Pourquoi punir ma domestique et moi de ce dont vous seule êtes punissable ?

Mais je laisse ce chapitre ; je n'aime point à dire des choses désagréables. Il n'est dans mon caractère ni d'en dire, ni d'en faire, et je trouve du plaisir à avoir des ménagemens pour les gens qui n'en ont point pour moi. Je rends à votre fille ses promesses et ses engagemens ; elle me rendra ce qu'elle tient de moi, et je ne donnerai pas d'autre suite à mon mécontentement. Quand j'entends que votre fille me rendra tout ce qu'elle tient de moi, j'entends tout sans exception, et vous ne

pensez sans doute pas retenir les boucles d'oreilles. Vous savez bien qu'elles n'avoient été données que sous la condition d'une union qui ne peut plus s'effectuer.

Cependant si votre fille cadette se décidoit à ne point se faire religieuse, et si vous vouliez la rappeler chez vous pour écouter les propositions que j'ai à lui faire, je ne répéterois rien, je renouerois avec vous, et je transporterois à la cadette les engagemens que je retire à l'aînée. Vous voyez que d'après la manière dont vous avez agi avec moi, je ne saurois tenir une conduite ni plus loyale, ni plus généreuse.

LETTRE III.

Figuera TEXADA à Salomon WANDERGHEN.

18 Octobre, dix heures du matin.

VOILA vos écrits et vos boucles d'oreilles. Le malheur de Bénédictine est d'avoir pensé à vous. Rosalie n'y pensera jamais. Bénédictine vous a cru de la probité. J'aurai soin que Rosalie ait pour vous l'horreur que vous méritez. Vous êtes un monstre ; vous m'êtes infiniment plus odieux que l'assassin qui égorgeroit un de mes enfans.

LETTRE IV.

Emilia SETTENILLA à Salomon WANDERGHEN.

19 Octobre 17...

JE t'ai dit de vive voix, et je te répète par écrit, que tu es un coquin. Tu ne fais que des indignités et des vilenies. Je ne veux plus rien avoir de commun avec un garnement comme toi. J'ai conçu pour toi et ton tartuffe d'Astucia, une aversion qui me porteroit à vous dévisager l'un et l'autre, si je vous rencontrois. Je suis fâchée de ne pas rester à Madrid. Si j'y restois, je m'attacherois à toi et à ton Astucia, comme une furie. Je vous ai peints tous les deux avec de jolies couleurs à don Juan. Je t'assure qu'il est bien revenu sur votre compte, et qu'il ne sera plus votre dupe. Quiconque voudra bien vous connoître

noître tous les deux, n'a qu'à prendre des renseignemens auprès de moi. J'en enverrai de fidèles à tous ceux que je saurai être fréquentés par vous. Nous partons demain pour aller jouer à Valladolid.

Cet ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

LETTRE V.

Salomon WANDERGHEN à Moïse WANDERGHEN.

20 Octobre 17..

MA foi, mon bon papa, je suis pris ; je suis dans la souricière ; je suis en prison. Il faut me tirer de là et promptement, sans quoi je ferois quelque folie à ma tête, dont vous auriez bien du chagrin. L'affaire qui m'a conduit dans ce vilain gîte, n'est rien, c'est une bagatelle qui ne peut me faire aucun tort dans le monde. En deux mots j'ai voulu enlever une petite fille qui me convenoit fort, du couvent de Lescalasses. J'ai été saisi et arrêté comme je grimpois le mur du jardin, et des amis que j'avois conduits là pour me donner un coup de main, et me protéger contre

les alguazils, m'ont abandonné comme des poltrons. Vous voyez que c'est-là une plaisanterie qui ne devroit être que matière à rire. Cependant le corrégidor n'en rit pas. C'est un pédant qui n'a aucun usage du monde. Il prend l'affaire tellement au sérieux, qu'il prétend qu'elle ne va à rien moins qu'à me conduire aux *Presides*, et vous concevez quelle sotte figure feroit un marquis fauchant le grand pré. Il faut arrêter cette affaire dans son principe, et empêcher qu'on ne commence une procédure dont les suites pourroient nous donner de l'inquiétude. Je suis arrêté à la requête de la sœur Rosalie, supérieure du couvent de Lescalasses. C'est à elle qu'il faut vous adresser pour obtenir ma liberté. Ecrivez-lui sur-le-champ, et promettez-lui tout ce que vous voudrez. Quand je serai libre, nous trouverons bien l'occasion de nous venger de cette insolence.

LETTRE VI.

Le même à Inigo Astucia.

20 Octobre 17...

Vous avez dû apprendre, mon cher Astucia, que j'avois été mal et méchamment emprisonné pour cette petite plaisanterie que je voulois faire à la cadette Texada. Voyez sur-le-champ don Juan, et obtenez de lui qu'il fasse cesser cette scandaleuse détention. Elle est l'ouvrage de la supérieure du couvent de Lescalasses. C'est avec elle qu'il faut que don Juan se concerte pour obtenir mon élargissement. Mais avec elle ou sans elle, j'exige de vous que don Juan mette en œuvre tout son crédit pour me tirer d'ici sans formalité. Il seroit dangereux de négliger cette affaire, ou d'y apporter le

moindre retard, parce que le corrégidor est un homme vraiment intraitable. Il ne connoît que ses loix, que son grimoire. L'autorité seule peut lui donner de la raison. Je me repose sur votre zèle, de l'intérêt et de la chaleur que don Juan prendra à ma situation. Il ne faut pas songer à cette petite Settenilla. C'est une folle et une ingrate; elle m'a écrit une lettre qui ne ressemble à rien. Que je sorte de cette caverne, et vous verrez comme je travaillerai ces Texado. C'est une famille que la nature a engendrée tout exprès pour me porter malheur.

LETTRE VII.

Inigo Astucia à Salomon Wanderghen.

21 Octobre 17...

Je compatis sincèrement à votre sort, seigneur Wanderghen. C'est tout ce que je puis faire. Ne m'en demandez pas davantage. Si votre cause est bonne, ne craignez pas de la discuter aux yeux de la justice. Vos juges auront du plaisir à vous trouver innocent. Vous concevez que les devoirs qui me sont imposés par ma place, ne me permettent pas de courir après don Juan. J'ai toute ma vie détesté les procédures judiciaires, et je ne crois pas que le rôle de solliciteur de procès me convienne. Adieu, seigneur Wanderghen, patientez, et si vous n'avez rien à vous reprocher, tranquillisez-vous.

LETTRE VIII.

Moïse Wanderghen à sœur Rosalie supérieure du couvent de Lescalasses.

22 Octobre 1 7...

Ma très-révérendissime sœur, c'est un père de famille accablé par l'âge et le chagrin, qui se jette à vos genoux et qui implore votre miséricorde. Il est venu à Madrid tout exprès pour cela. Il n'a qu'un enfant dont chacun vante l'esprit et le savoir. Ce pauvre enfant est maintenant par l'ordre de votre révérence, dans une noire prison. S'il y reste plus long-tems, j'en mourrai de douleur; c'est une chose sûre. Il est vrai qu'il a fait une étourderie; mais il en demande très-humblement pardon à votre très-grâcieuse révérence. Il vous supplie de ne pas permettre qu'on fasse un

procès, et de le rendre sur-le-champ à son bon papa. Si vous daignez, ma très-révérendissime sœur, m'accorder cette grâce, je n'en serai point ingrat. Je ferai présent à votre sacristie d'une paire de burettes et d'une assiette qui se trouvent, je ne sais comment, dans mon buffet. Le tout est d'argent et de poids. J'attends l'honneur de votre réponse avec une vive impatience.

LETTRE IX.

Sœur ROSALIE, supérieure du couvent de Lescalasses, à Moïse WANDERGHEN.

22 Octobre 17...

JE ne mets, seigneur Moïse Wanderghen, aucun retard dans ma réponse. A Dieu ne plaise que je veuille la mort du pécheur! J'empêcherai tout procès, et vous ferai rendre votre fils, si vous voulez compter aux différens pasteurs de Madrid, pour qu'ils la remettent aux pauvres, une somme de quinze mille piastres. Au moment où vous m'apporterez leur reçu, je donnerai les ordres nécessaires pour que votre fils vous soit rendu, et je vous tiendrai quitte des burettes d'argent.

LETTRE X.

Salomon Wanderghen à Inigo Astucia.

22 Octobre 17...

Ah, ah ! seigneur Inigo, et vous aussi ; avec votre air doucereux, vous tranchez de l'important. Vous vous méconnoissez bien vîte ; vous avez bien vîte pris l'air et les manières du pays que vous habitez. Vous craignez donc de vous compromettre en sollicitant don Juan pour moi. Oh ! seigneur Inigo, vous êtes loin de compte ; je ne suis point encore aux *Presides*. Ne fût-ce que pour vous retrouver, je sortirai d'ici, n'en doutez pas, et si quand je vous aurai retrouvé, vous en êtes quitte pour aller reprendre la charrue que vous n'auriez jamais dû quitter, vous serez fort heureux. Je vous connoissois mieux que vous ne

pensez. Je me doutois de votre lâche refus ; et avant même de vous avoir écrit, j'avois fait passer un mémoire à don Juan qui heureusement se trouve dans ce moment à Madrid où il est sans doute retenu par la maladie de son neveu. J'attends sa réponse à tout instant. Elle me sera favorable, seigneur Inigo. Je lui devrai ma liberté, et vous n'aurez contribué en rien à cette bonne action. Tant mieux certes, tant mieux, car être obligé envers un homme de votre espèce, c'est la plus humiliante des postures.

LTTTRE XI.

Don Juan DE SPINOLETTO à Salomon WANDERGHEN.

23 Octobre 17...

Vous êtes donc cuirassé d'effronterie pour oser m'écrire. Je vous défends de jamais vous réclamer de moi. Je connois toute votre turpitude et toute celle de votre digne camarade Astucia. On m'a tout dit, tout éclairci. Je sais comment vous vous êtes comportés l'un et l'autre au pré Saint-Jérôme; je sais la part que vous avez eue tous les deux à l'enlèvement de Joséphine de Suza; je sais le rôle que vous avez joué à la porte d'Alcala, et ce que vous venez de faire au couvent, dont une personne que j'honore de mon estime et de ma bienveillance, est supérieure. Je vous re-

tire ma protection à vous et à Astucia, et je crois vous faire une grande grâce à tous les deux, en ne vous faisant pas pendre au même gibet. Devenez ce qu'il plaira à justice ordonner de vous. Je vous ai fait rayer avec qualification honteuse du tableau des membres de la *sociedad de los amicos del pays;* j'ai fait révoquer l'agrément pour l'acquisition du marquisat de Rio-Bello. J'achète pour moi ce marquisat qui se trouve contigu à une de mes terres. Dites à votre père qu'il retire ses deniers; et faites en sorte que je n'entende plus parler de vous ni d'Astucia.

LETTRE XII.

Don Carlos de MASSARÉNA à Diego MÉNÉZÈS.

24 Octobre 17...

QUOIQUE bien malade et bien foible, mon cher capitaine, j'ai assez de force pour défendre les travestissemens dans notre corps. Ambroise, soldat de votre compagnie, s'est montré l'autre jour dans une maison en habit de dominicain. Faites-le mettre pendant trois heures sur le cheval de bois avec ce même habit; faites-lui ensuite manger du pain et boire de l'eau pendant huit jours.

Adieu, mon brave capitaine, j'espère que le régiment se fera honneur à la revue. J'ai toute confiance pour cela au zèle du major. Pour vous dire la vérité, je n'ai

aucune idée que je paroîtrai à cette revue.
Je n'ai nul espoir de guérison..... Adieu,
encore une fois ; mes forces sont épuisées
d'avoir écrit ces quatre mots.

LETTRE XIII.

Moïse Wanderghen à Salomon Wanderghen.

25 Octobre 17...

Ah! mon Salomon, je suis ruiné, perdu, assassiné. Figure-toi que cette religieuse me demande pour te rendre la liberté, un tombereau, une charrette, une montagne d'argent. Devine. Quinze mille piastres. Eh! par Abraham, par Isaac, par Jacob, autant vaudroit me tirer un coup de pistolet. Moi? Moïse Wanderghen donner quinze mille piastres! Je n'aurois donc travaillé toute ma vie comme un forçat, que pour me mettre sur la fin de mes jours à vendre des cure-dents, comme mon père. Mais aussi, mon fils, pourquoi vas-tu te frotter à l'église? C'est le pot de terre

contre le pot de fer. Dis-moi donc ce qu'il faut que je fasse, car en vérité pour moi je perds la tête, et si je ne craignois qu'en mon absence, les voleurs ne vinssent enlever le peu qui me reste, j'irois volontiers me noyer. Que je suis malheureux! Je n'ai qu'un enfant, et le voilà sous les verroux! Ah! mon Salomon,, tu coûtes bien de l'argent et bien des larmes à ton père!..... Adieu le marquisat. Voilà qu'on me signifie la révocation de l'agrément. Comment se fait-il qu'avec autant d'esprit, tu ne te fasses que des ennemis, au lieu de te faire des amis? Ah! je le vois bien, c'est qu'ils sont jaloux du mérite de mon Salomon. Ne pleure pas, mon enfant; ne te chagrine pas; ne va pas tomber malade. Je ferai tout pour te tirer de-là; mais je ne donnerai jamais les quinze mille piastres; ce seroit m'arracher l'âme.

LETTRE XIV.

Fernand Texado à Marie Figuera Texada, sa mère.

25 Octobre 17...

J'arrive dans le moment, ma très-chère mère. Je n'ai pu descendre chez vous. Mon logement sera désormais et pour la vie à l'hôtel de Massaréna. Don Pedro le veut ainsi. Je ne pourrai non plus vous aller voir, tant que le sort de don Carlos ne sera point décidé. Je ne l'ai pas encore vu, parce que cette première entrevue à cause de son état, demande des ménagemens.

Venez me voir, ma très-chère mère; amenez avec vous Bénédictine. La senora Massaréna m'a tout dit. Je prends toute la part imaginable à l'affliction de ma sœur. Qu'elle ne craigne pas de venir

embrasser son frère, de venir répandre ses chagrins dans le sein de son meilleur ami! Je l'aime plus que jamais. Nous ne sommes impeccables ni elle ni moi. Il me tarde de l'embrasser, de lui offrir toutes les consolations qui dépendront de moi. Demandons au ciel le rétablissement de don Carlos; s'il nous l'accorde, il y aura remède à tout.

Je dois vous dire qu'en venant me voir ici, c'est chez moi, c'est chez vous-même que vous venez. On y obéit à mes ordres comme à ceux des maîtres de la maison; je dis la même chose à ma sœur; elle doit être bien convaincue qu'elle recevra de toutes les personnes de l'hôtel, les égards qui lui sont dus.

Si vous m'aimiez bien, ma très-chère mère, vous m'ameneriez aussi Rosalie, car n'est-il pas juste qu'après une aussi longue absence, je l'embrasse?

LETTRE XV.

Figuera Texada à son fils Fernand Texado.

25 Octobre 17...

Je n'ai vu de ma vie, mon cher fils, une personne plus respectueuse que l'homme qui m'a apporté votre lettre. Il étoit si richement habillé et si honnête, que Bénédictine et moi, nous le prenions pour un hidalgo. Il nous a bien étonnées; lorsqu'il nous a dit qu'il étoit à votre service. Ce voyage de Naples vous a été comme vous voyez, profitable; et j'avois bien raison de vous le conseiller. Je vois que vous vous êtes mis en état d'être utile à votre famille. Je m'en réjouis, et je ne puis voir qu'avec la plus grande joie que la bonne éducation qui vous a été donnée

par votre père et par moi, ne vous a pas été inutile.

Aussi long-tems que vous vous comporterez de cette manière, mon très-cher fils, vous pouvez être assuré de toute ma tendresse, et que je n'aurai rien à vous refuser. Je vous conduirai Rosalie, et c'est pour cela que je remets ma visite à demain. Ne lui dites rien qui puisse la détourner de sa vocation.

Vous pensez fort bien au sujet de Bénédictine, et je vois là votre bon esprit. C'est à celui qui n'a jamais fait aucune faute, à lui jeter la première pierre. Elle est bien repentante de ce qu'elle a fait; mais elle veut s'enterrer dans un couvent, et je ne saurois le souffrir, parce qu'alors je resterois seule sur mes vieux jours. Vous arrangerez cela pour le mieux.

LETTRE XVI.

Bénédictine TEXADA à son frère Fernand TEXADO.

25 Octobre 17...

O mon frère! il faut donc que je comparoisse devant vous!... Il le faut, ma mère me l'ordonne. Ah! ne me traitez pas avec bonté. Humiliez-moi, humiliez-moi bien. Non, non, on ne me doit pas d'égards. Je ne mérite que honte et confusion.... Exhortez ma mère à me laisser exécuter mon projet. Ne suis-je pas encore trop heureuse, de trouver dans le monde un asyle où l'on veuille me recevoir?

LETTRE XVII.

Fernand Texado à Rosalie Texada sa sœur.

25 Octobre.

Ma petite et bien infortunée Rosalie; j'arrive; je suis descendu à l'hôtel de Masséréna, et je n'en bougerai pas que je ne sache ce que le ciel décide à l'égard de mon ami. Je prie ma mère de me procurer le plaisir de t'embrasser.... Ah! Rosalie, Rosalie, que n'as-tu plutôt lu dans ton cœur! Que de chagrins l'avenir te présente! Mais c'est ma faute; j'aurois dû prévoir ce qui est arrivé. Pauvre sœur!... Je t'en aime mille fois plus. Si je pouvois au prix de tout mon sang, contribuer à cette union!.... Mais Rosalie, je déraisonne moi-même. Que viens-

je de dire? Cette passion est un crime; il faut l'arracher de ton cœur. T'est-il permis de désirer ce que tu ne saurois obtenir?

Ah! ma Rosalie, quel voyage je viens de faire! Un ami mourant! Une sœur aînée dans les larmes et l'affliction! Ma Rosalie, cette chère petite sœur que j'aime mille fois plus que moi-même, malheureuse, infiniment malheureuse! Et la belle Joséphine qui mérite le respect des anges et des homm es, échappée comme par miracle aux humiliations dont on l'a abreuvée, toujours incertaine sur le sort de son père, toujours réduite à rougir du nom qu'elle porte! voilà ce que je trouve en arrivant. Pouvois-je revoir Madrid, ma famille, mes amis, sous de plus fâcheux auspices?

Remets la lettre ci-incluse à mademoiselle Charlotte.

LETTRE XVIII.

Fernand TEXADO à Charlotte DE SUZA.

25 Octobre 17...

MES lettres précédentes ont dû vous instruire que votre frère étoit détenu au château de l'OEuf. Je ne prévois ni le terme de sa détention, ni ce que se propose don Pedro; je ne puis donc vous rien dire de consolant sur cet article. Mais don Pedro étant fortement convaincu de son innocence, et ne variant jamais dans son opinion, vous devez être tranquille sur la destinée ultérieure de votre cher frère. Un voile épais couvre toujours le vrai coupable. Voilà ce qu'il nous faut déplorer.

Il est inconcevable qu'on se soit permis de surprendre un ordre de vous priver,

vous et votre nièce, de votre liberté. Cette violence va cesser. Vous recevrez dans la journée même, la main-levée de cet ordre. Vous voudrez bien m'en informer sur-le-champ, parce que je fais partir demain un courier pour Naples. Il convient qu'il porte à votre frère la nouvelle de votre liberté, et qu'il instruise don Pedro de la manière dont ses intentions auront été remplies.

Vous voilà donc, vous et votre nièce, rendues à vous-mêmes, et libres d'aller joindre César, quand vous jugerez à-propos. Mais je pense que vous croirez convenable d'attendre pour faire ce voyage, que toute incertitude ait cessé sur la situation de don Carlos. Vous et moi, mademoiselle, nous devons tout à don Pedro. Voilà son fils entre les bras de la mort. Pouvons-nous à la vue de ce spectacle ne pas tout oublier, oublier même que nous avons une famille? Pouvons-nous ne pas concentrer là toutes nos affections?

Ce n'est point lorsqu'un voile funèbre est étendu sur une tête aussi chère, que je vous parlerai de mes sentimens pour votre nièce ; mais je ne puis me refuser à moi-même la satisfaction de vous déclarer que la connoissance que j'ai de votre véritable nom, ne change rien à ces sentimens. Ils ont l'approbation de votre frère ; je serai trop heureux, s'ils ont aussi la vôtre et celle de l'adorable Joséphine. Les persécutions auxquelles elle a été personnellement en butte ajoutent, s'il est possible, au désir que j'ai de la voir agréer la recherche que j'ose faire de sa main. Si elle l'agréoit, et si don Carlos jouissoit de toute sa santé, je demanderois à votre nièce la permission de la conduire dès demain à l'autel, tant la déclaration que je viens de vous faire, est sincère et exempte de tout préjugé sur un nom qui ne sera jamais avili, qui sera toujours respectable à mes yeux. Quand je m'énonce ainsi sur les sentimens que m'inspire votre

adorable nièce, je présuppose le consentement de ma mère et de don Pedro, qui je l'espère, ne me manqueroit pas.

Je suis au reste chargé par votre frère, de vous remettre tout l'argent dont vous pourrez avoir besoin.

LETTRE XIX.

Salomon Wanderghen à Moïse Wanderghen.

26 Octobre 17...

Pouvez-vous balancer, mon cher père? Vous me faites mourir avec vos lenteurs. Voulez-vous me voir aller aux *Présides?* Je vous dis que la chose est sérieuse, très-sérieuse. Marchandez, à la bonne heure; mais si on persiste à vouloir toute la somme, donnez-la toute. Il vous restera encore assez de fortune pour vivre, et vous n'êtes pas assez vieux pour vous retirer déja du commerce. Au lieu de prêter à vingt, à trente pour cent, eh bien! vous prêterez à quarante, à cinquante, à cent pour cent. Voilà un grand malheur. Il faut bien vous venger sur

quelqu'un de cette maudite engeance qui m'a mis ici. Voyez-vous, mon bon papa, je vous le dis sans tergiverser, si vous me laissez encore ici seulement trois jours, si vous laissez entamer une procédure, vous êtes perdu, car je dirai sur l'usure des choses que vous ne voudriez pas qu'on sût. Vous direz que je menace. Eh! ma foi, mettez-vous à ma place; on se sauve comme on peut. Si au contraire vous faites le sacrifice que la circonstance demande, je vous aimerai, je vous caresserai tant, qu'il n'y aura pas de père plus heureux que vous. Allons, mon bon petit papa, laissez-vous aller. Qu'importent quinze mille piastres de plus ou de moins? L'or est fait pour s'en servir, sinon, autant vaut avoir des pierres dans son coffre-fort. Pouvez-vous acheter trop cher le plaisir de revoir, d'embrasser, de tenir contre votre sein, votre petit Salomon?

LETTRE XX.

Sœur Rosalie, supérieure du couvent de Lescalasses, à Fernand Texado.

26 Octobre 17...

J'apprends avec plaisir, seigneur, votre arrivée dans cette ville. Vous êtes instruit déja sans doute de la détention du nommé Salomon Wanderghen, et on a dû vous dire que son sort étoit entre mes mains. Je suis vivement sollicitée pour et contre. A la tête de ceux qui sollicitent contre, est le seigneur Sancha, libraire, qui est connu de vous. Il voudroit que j'agisse sans miséricorde. Il me dit que vous et don Pedro me saurez très-bon gré, si je livre cet homme à la justice, pour qu'elle en fasse ce qu'elle jugera à-propos. Ce motif n'entre pour rien dans la

conduite que je me suis proposée de tenir dès le commencement. J'avois imaginé que Salomon étant fils d'un homme qui a fait une fortune considérable en prêtant à usure, il ne seroit point mal de profiter de cette occasion pour faire refluer sur les malheureux une partie de cet argent mal acquis. J'avois en conséquence fixé à quinze mille piastres la rançon de Salomon. Apprenant votre arrivée et les sujets de mécontentement que vous aviez contre cet homme, j'ai changé de plan. Je suis bien aise, seigneur, de vous donner une preuve de la considération que j'ai pour un cavalier dont tout le monde me dit du bien, et que les Massaréna qui sont tous mes amis, aiment et estiment. Sur ce principe je vous livre Salomon; je l'abandonne à votre discrétion; il ne sera fait de lui que ce que vous voudrez.

Je ne mets point obstacle à ce que la petite Rosalie aille vous voir; mais elle ne passera qu'une demi-heure hors du cou-

vent : je vous prie de vous régler sur cela, et de ne plus me la demander. Lorsque vous ne serez plus retenu auprès de don Carlos, je n'empêcherai point que vous ne veniez la voir de tems à autre.

LETTRE XXI.

Charlotte DE SUZA à Fernand TEXADO.

26 Octobre 17...

L'ORDRE de notre détention a été levé à minuit avec des attentions et des égards qui sont bien nouveaux pour nous, et dont nous vous renvoyons tout le mérite. Comment pourroit-on, seigneur Texado, ne pas vous admirer, ne pas vous aimer? Vous ne vous êtes jamais présenté à nous, que comme ces anges bienfaisans dont le ministère est de veiller au bonheur des hommes. Mais gardez-vous de songer à une union qui ne se fera jamais. Ce n'est pas assez que nous ne soyons pas viles à vos yeux, il faut que vous ne soyez point vil aux yeux des autres. Contentez-vous de jouir du triomphe que vous avez

remporté sur nous. Il ne sauroit être plus complet. Vous nous avez pénétrées de reconnoissance, d'estime, d'amitié. Sans doute ma nièce, ma charmante nièce mérite tout. Qui le sait mieux que moi? Elle mérite de vous avoir pour époux; mais le préjugé ne veut pas qu'elle jouisse de ce prix dû à ses vertus. Si vous ne savez pas respecter ce préjugé, nous le respecterons pour vous.

Non, nous ne songerons point au voyage de Naples. jusqu'à ce que vous nous permettiez de l'entreprendre. Il en coûte infiniment à notre cœur de ne pas aller sur-le-champ partager la captivité de mon frère; mais nous ne voulons plus être ici qu'à vos ordres.

Vous permettrez bien que le premier usage de la liberté que vous nous faites rendre, soit consacré à vous aller renouveller de vive voix tous les sentimens que vous méritez.

L'argent que vous nous offrez n'est

point celui de mon frère; il est ou le vôtre ou celui de don Pedro. N'importe; il passe par vos mains; cela nous suffit. Voulez-vous une preuve de la haute estime où vous êtes auprès de nous, et de la force avec laquelle votre mérite nous a subjuguées? Eh bien! seigneur Fernand, de votre main nous accepterons tout.

LETTRE XXII.

Fernand TEXADO à sœur ROSALIE, supérieure du couvent de Lescalasses.

26 Octobre 17...

JE suis très-reconnoissant de la déférence que vous me témoignez, en voulant bien vous en rapporter à moi sur le sort de Wanderghen. Vous pouvez agir à son égard comme vous l'entendrez : je n'accepte point le transport que vous voulez me faire, de vos droits sur ce prisonnier. L'affaire qui l'a mis entre vos mains, m'est à-peu-près de chose personnelle, et cette raison suffiroit seule pour que je m'abstinsse de le traduire à mon tribunal. Je ne puis être juge et partie. J'ai mes instructions sur la manière dont je dois agir envers lui et envers un autre person-

nage qui ne vaut pas mieux que lui. Je n'ajouterai ni ne diminuerai à ces instructions. Vous avec donc toute liberté d'agir en cette rencontre, comme vous jugerez à-propos. Je n'entends influer en aucune manière sur la conduite qu'il vous plaira tenir.

TREIZIEME PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Fernand TEXADO à don Pedro DE MASSARÉNA.

Madrid, 26 Octobre 17..

LA confiance que je vous dois et que je vous ai promise, sera pleine et entiere. Je vous ferai part des moindres détails, tant de ceux qui concerneront don Carlos, que de ceux qui me seront purement personnels, avec une franchise égale à ma soumission pour ce que vous m'avez prescrit. Vous verrez par les lettres que je joins à ce paquet, avec quelle indignité ce malheureux Wanderghen s'est comporté avec

ma sœur aînée, et a voulu se comporter avec la cadette.

J'arrivai hier à Madrid, et descendis à votre hôtel sur les quatre heures après midi. Je montrai vos ordres ; on me mit en possession de mon appartement. Mon premier soin fut d'envoyer avertir les ministres de mon arrivée, et de faire remettre à celui des affaires étrangères le paquet dont vous m'aviez chargé pour lui. On a eu égard à la demande relative aux deux prisonnières. L'ordre de leur détention a été levé à minuit, et elles se louent de la manière dont on y a procédé.

L'affaire des ministres terminée je me fis annoncer chez la senora Massaréna. Je la trouvai étendue sur un sopha, la tête enfoncée dans des coussins ; elle étoit pâle, défaite, et tenoit ses yeux fermés. Elle avoit à côté d'elle deux de ses femmes et son médecin le docteur San-Domingo qui lisoit. Personne ne bougea quand j'entrai. La senora Massaréna jeta froide-

ment un coup-d'œil sur moi, et ne me dit mot. Je m'approchai et lui présentai votre lettre. Elle se leva sur son séant pour la lire, et après l'avoir lue elle dit en levant les yeux au ciel : « Il le veut ; que sa volonté soit faite ! » Aussi-tôt elle descendit du sopha, me fit une profonde révérence, et ordonna qu'on me présentât un fauteuil qu'elle fit approcher du sopha. — « Seigneur Texado, me dit-elle, avez-vous fait un bon voyage ? — Madame, lui répondis-je, avant de répondre à aucune de vos questions, permettez-moi de vous faire la plus intéressante de toutes. Comment va don Carlos ? — Jugez de son état par celui où vous me voyez. Il n'est pas de femme, il n'est pas de mère plus malheureuse que moi. Il est bien mal, seigneur Fernand, bien mal. Mon fils mourra, parce que je n'aurai pas pu tirer de lui la cause de la mélancolie qui à la fleur de ses ans le traîne au tombeau. Qu'avions-nous fait cependant son père et moi, pour perdre sa

confiance? On diroit que sa maladie est l'effet d'un enchantement. Il n'y a pas d'exemple d'un fils aussi chéri de ses parens, et qui ait pour eux aussi peu de déférence. »

Je demandai alors la permission de le voir. « Docteur, dit la senora Massaréna, voyez s'il sommeille encore. Il s'étoit légèrement assoupi, continua-t-elle en s'adressant à moi. Il n'a point d'heure réglée pour son sommeil. Eh ! quel sommeil ! C'est le sommeil avant-coureur de la mort. — Ah ! madame ! m'écriai-je, ne vous échauffez point l'imagination de ces funestes idées. Tout n'est peut-être pas désespéré. — Si après l'avoir vu, répondit-elle, vous le dites, vous serez le seul à le dire. »

Le docteur étant rentré, nous apprit qu'il sommeilloit encore. Je demandai alors qu'il me fût permis décrire à ma mère et à mes sœurs pour les informer de mon arrivée « Vous nous avez donc donné vos premiers momens, me dit la senora Massaréna. Il vous a paru mieux

de descendre d'abord ici. Dans le fond ayant à choisir entre deux familles à chacune desquelles vous appartenez également ainsi que me le marque don Pedro, il étoit naturel que vous donnassiez la préférence à la plus affligée. Ecrivez vos lettres, seigneur Texado ; voilà mon secrétaire ; ägissez sans cérémonie ; je n'en ferai pas plus avec vous qu'avec don Carlos. »

Mes lettres écrites Cascara vint nous avertir que son maître étoit éveillé. J'embrassai mon bon papa : mais j'eus beau lui faire fête, je ne pus tirer de lui que des larmes. « Voyez, dis-je au docteur, si don Carlos est en état de me recevoir. Il pourroit se faire que la surprise de me voir, lui causât quelqu'accident fâcheux. — Entrons dans ce cabinet, me dit la senora Massaréna en me demandant la main, nous entendrons de-là tout ce que dira le pauvre malade. »

« Vous avez un peu dormi, dit le docteur à don Carlos. Ce sommeil vous a-t-il

rafraîchi ? — Il m'a fatigué ; j'ai fait des rêves pénibles. Toujours ce Wanderghen, cet Astucia, ces hideuses images me poursuivent sans cesse. — Effectivement, lui dit le docteur, vous avez le pouls agité. Je serois d'avis qu'on vous laissât une ou deux heures de tranquillité, et qu'on ne vous fît point jaser. — Cela veut dire qu'il faut que je reste seul avec mes tristes idées. Je ne sais pas comment l'entendent les médecins, ils ne se contentent pas de laisser mourir leurs malades, ils veulent encore qu'ils meurent péniblement. — Le reproche n'est pas pour moi, car vous savez que je n'ai d'autre étude que de chercher à vous glisser un peu de gaîté dans l'âme, mais c'est-là que mon art échoue. — Vous voudriez me voir danser, faire de grands éclats de rire ; vous voyez bien que je n'en ai pas la force. Je n'en demande pas tant. Je voudrois seulement qu'on ne me condamnât pas à rester seul, la bouche close le jour comme la nuit. —

Eh bien ! voulez-vous que je fasse entrer quelqu'un pour vous dissiper ? Verriez-vous avec plaisir la maman ? — Pourquoi pas ? Si elle peut se traîner jusqu'ici, elle me fera bien plaisir. »

Le docteur entra alors dans le cabinet, et nous dit que le malade avoit réellement de l'agitation dans le pouls, et qu'il étoit à craindre que ma présence en irritant trop fortement ses nerfs, n'amenât une convulsion. « Laissez-moi conduire cela, dit la senora Massaréna ; attendez ici, seigneur Texado, je vais préparer mon fils à vous recevoir. Puisqu'il doit avoir du plaisir à vous voir, qu'il goûte au moins ce plaisir avant de mourir. Vous pouvez, docteur, aller voir vos malades ; je passerai chez mon fils toute la soirée. — Soyez sage au moins, madame, lui dit le docteur, sans quoi je vous mets aux arrêts demain sur votre sopha pour toute la journée. »

La senora Massaréna étant entrée, don Carlos la remercia de la complaisance

qu'elle avoit de venir lui tenir compagnie.
« Ce San-Domingo, ajouta-t-il, dit que j'ai de l'agitation dans le pouls; eh bien! votre présence ne peut que calmer cette agitation. Mais dites-moi donc, maman, ce qu'est devenu aujourd'hui mon oncle. Je n'ai pas entendu ses talons. Savez-vous que c'est un homme fort extraordinaire que mon oncle? Voilà si je compte bien, plus de huit jours qu'il n'est allé à Aranjuez, et qu'il n'a touché ni son tambour de basque ni ses castagnettes. Il est devenu sombre, triste, misanthrope. Est-ce philosophie ou chagrin? Il me jura hier matin que tant que je serois au lit, il ne sortiroit pas de Madrid. Vous n'en sortirez donc, lui dis-je, que quand je serai au tombeau. Il tira alors son mouchoir, et quoiqu'il se cachât, je vis dans la glace qu'il pleuroit. Je ne croyois pas qu'il m'aimât autant. — Il est naturel que votre oncle soit pénétré de votre situation. Vous ne l'avez pas vu de

la journée, parce qu'il est allé dîner chez les ministres qu'il obsède toujours au sujet de ce César de Suza qui est sa bête noire et avec raison. Mais laissons cette matière, don Carlos ; j'ai à vous parler d'une chose qui pourra vous être agréable. — Voilà un début fébrifuge. Vous avez donc quelque bonne nouvelle à m'annoncer? — Peut-être. — Parlez, maman ; vous piquez ma curiosité ; je suis toute oreille. — Plus vous êtes ingrat, mon fils, plus je veux être généreuse. Puisque vous ne voulez pas me révéler votre secret, dites-moi au moins ce qui pourroit adoucir votre ennui, et je vous l'accorderai. Vous me parlez sans cesse des Texado. Voulez-vous que je les fasse tous apparoître ici, qu'ils viennent tous assiéger votre lit? — O! maman! voilà de l'exagération qui laisse encore percer un levain d'antipathie. Je ne vous ai jamais demandé semblable chose. — Eh bien! choisissez dans le nombre l'individu Texado que vous ai-

mez le mieux, et je le fais trouver ici à côté de votre lit. — Voilà une question qui est un peu captieuse ; mais je vais me débarrasser du piége en vous en faisant une à laquelle vous aurez je crois, un peu de peine à répondre. Pourriez-vous faire trouver ici à côté de mon lit celui qui est à Naples? — Pourquoi pas? — Oh! oh! vous êtes donc fée? — Oui; fée bienfaisante. — Donnez donc votre coup de baguette, et opérez le charme. — Ne raillez pas. Mais ne serez-vous point trop ému? — Non, non, vous me verrez aussi tranquille que l'étoit Astucia, lorsqu'on lui disoit qu'il étoit un fripon. — Eh bien! don Carlos, lisez cette lettre qui arrive de Naples dans le moment. »

Don Carlos après avoir lu cette lettre, dit à la senora Massaréna : « Vous ne raillez pas. Mais, maman, c'est Fernand lui-même qui a apporté cette lettre? — C'est lui-même. — Il est donc à Madrid? — Il y est. — Ah! sans doute il sera des-

cendu

cendu chez sa mère. Son premier devoir est de l'embrasser. — Il n'est point descendu chez sa mère. Il a manqué à son premier devoir. — Maman, expliquez-vous : où est-il donc ? — Tout prêt à paroître, quand j'aurai donné mon coup de baguette. — Oh ! donnez donc, donnez tout de suite. Venez, continua ce tendre ami, venez, Fernand, embrasser une momie. »

Je fus à lui, je collai ma tête contre sa poitrine ; il me serroit avec ses bras décharnés et affoiblis par la maladie. Nous ne pouvions nous parler que par nos sanglots. La senora Massaréna fondoit en larmes. « Maman, lui dit don Carlos, mêlez-vous un peu de la fête. Donnez-nous votre main. « Elle nous la tendit. Nous la pressâmes mutuellement de nos lèvres et la mouillâmes de nos pleurs. « Voilà, dit-elle, des enfans qui n'ont pas leurs semblables. Il n'y a pas sous le ciel un exemple d'une telle amitié. Ils amolliroient un

cœur de roche. — Maman, continua don Carlos, voilà, oui, voilà mon frère. Quand je serai mort, il sera le fils unique. Habituez-vous à cette idée, et à l'aimer comme vous m'aimez. Vous ne lui avez peut-être jamais fait la faveur de l'embrasser. Ah! maman, pour l'amour de moi, faites-lui cette caresse maternelle. »

Je me précipitai alors aux genoux de la senora Massaréna, et prenant sa main que je baisai respectueusement, je lui dis : « Non, non, madame, ne m'accordez pas cet excès de bonté; mon cœur est trop foible pour le supporter. Honorez-moi d'un peu d'estime; mais que je suis loin de mériter ce que don Carlos vous demande pour moi! » En parlant ainsi, j'éprouvai une telle confusion de ce que venoit de dire don Carlos, que je baissois la tête sur les genoux de la senora Massaréna, n'osant lever les yeux vers elle. — « Non, non, dit don Carlos, ce n'est pas sur ses genoux que doit reposer votre tête,

c'est sur son sein. Maman, je vous le demande en grâce. » La senora Massaréna me saisit au même instant les bras avec vivacité, et me cria d'une voix forte qui marquoit une grande émotion : « Levez-vous, levez-vous ; oui, il faut que vous soyez digne d'être mon fils, puisque cet ange le dit ; embrassez-moi, je le veux, je le désire. » Elle pressa en même-tems ma tête contre son sein, en disant : « Que le ciel, digne ami de don Pedro et de don Carlos, que le ciel, mon enfant, vous couvre de ses bénédictions, comme je vous arrose des larmes de la plus tendre, de la plus sincère amitié !... » J'en étois en effet tout trempé. Jamais, non jamais, mon cœur n'éprouva une sensation plus délicieuse que lorsque je sentis ces précieuses larmes baigner mes joues.

Cette situation cependant en nous attendrissant extraordinairement, nous étoit pénible à tous les trois. Je demandai à don Carlos s'il n'en étoit point trop fatigué. « Au

contraire, me répondit-il, le ciseau des parques se reposera deux ou trois jours de plus. » Nous entendîmes au même instant les talons de don Juan. Il entra précipitamment, et tout en me voyant me cria : « Ah ! vous voilà, jeune homme. Eh ! que faites-vous ici ? » Je le saluai respectueusement. « Que viens-je d'apprendre ? continua-t-il. En quittant les ministres j'ai fait rencontre d'un commis qui m'a dit que vous entendiez faire révoquer l'ordre de la détention des deux senora de Suza. De quoi vous mêlez-vous ? Cette affaire ne regarde que moi. Gardez-vous de passer outre. Je vous le défends. — Vous me le défendez, dis-je avec gravité, seigneur don Juan, je ne suis point accoutumé à ce ton. Vous oubliez à qui vous parlez. Je vous le rappelle. Je suis ici comme à Naples, le représentant de don Pedro qui représente lui-même la nation espagnole. Nous n'avons lui et moi d'ordre à recevoir que du souverain qu'il repré-

sente. J'ai notifié officiellement les intentions de don Pedro, et les deux senora seront en liberté avant que le soleil se lève. »

Don Juan tandis que je parlois, étoit immobile; il me regardoit la bouche ouverte, et avoit l'air du plus grand étonnement. Lorsque j'eus fini, il frappa avec sa main droite un grand coup sur sa cuisse et disparut. — « Peste! dit don Carlos en riant, vous avez, Fernand, bien saisi le ton diplomatique! Comme vous avez rembarré mon oncle! Il en est tout stupéfait. — Mais, demandois-je en riant aussi, ai-je mal fait? — Je ne dis pas cela, répondit don Carlos en continuant sur le même ton de plaisanterie; mais vous me ferez plaisir de n'être point avec moi le représentant de la nation espagnole. Vous avez appuyé sur le mot officiellement avec dignité, et avez amené le lever du soleil avec beaucoup de majesté. »

Don Carlos continua quelque tems ce

badinage, et fut d'une humeur très-agréable. « Voilà, me dit la senora Massaréna, depuis que mon fils est au lit, la première fois que je le vois rire. J'augure bien de votre voyage. La senora Texada vous enlevera-t-elle pour long-tems à don Carlos? — Aucune puissance, répondis-je, ne m'enlevera d'ici. Je n'en sortirai qu'avec don Carlos. — Dans ce cas-là je vais donner mes ordres pour qu'on prépare votre appartement. — Les ordres sont donnés; j'ai signifié ceux de don Pedro tout en arrivant, et mon appartement est prêt; mais aussi long-tems que don Carlos sera au lit, je n'aurai pas d'autre appartement que cette chambre. — On va donc vous y arranger un lit? — Point de lit. Je suis dormeur, et le lit rend paresseux. Cette ottomane qu'on traînera tous les soirs contre le lit de don Carlos, sera mon lit. C'est donc ici mon domicile. J'y ferai mon travail, si j'en ai à faire; j'y prendrai mes repas; j'y recevrai mes visites. Seule-

ment je vais en homme qui se croit un peu l'enfant de la maison, m'envelopper d'une robe-de-chambre et me mettre largement à mon aise. — Vous raisonnez mieux, dit don Carlos, quand vous représentez la nation espagnole. Est-ce qu'il vous est possible après une route telle que celle que vous venez de faire, de ne pas vous mettre dans un bon lit? Et croyez-vous pouvoir endurer long-tems ce genre de vie? — Je conviens qu'on seroit beaucoup mieux mollement étendu sur du duvet. Il ne tient qu'à vous, don Carlos, de me procurer ce mieux. Guérissez, et j'en jouirai. — Mais nous avons, dit la señora Massaréna, des domestiques pour veiller mon fils pendant la nuit. — Je ne veux point de ces gens-là, répondis-je; je suis ici le domestique, le garde-malade, je suis tout. — Maman, dit don Carlos, ne disputez pas avec lui; laissez-le faire à sa tête; il est opiniâtre; et si vous veniez à lui donner de l'humeur, il

vous amèneroit officiellement le soleil levant. »

Don Carlos sur ce mot rit encore de bon cœur, et fut de bonne humeur pendant tout le reste de la soirée. La senora Massaréna en nous quittant, nous dit qu'elle se trouvoit mieux, et qu'elle espéroit qu'il en étoit de même de son fils. Je lui donnai la main jusqu'à la porte de la chambre. Là elle se tourna vers moi, et me fit froidement la révérence. Je trouvai le salut un peu sec, et le rapprochant des amitiés dont elle m'avoit honoré, j'en fus affligé; mais la réflexion me convainquit que j'étois injuste. Il est clair, me dis-je, que la senora Massaréna ne peut avoir autre chose dans le cœur et dans la tête que la maladie de son fils, et je me convainquis alors que ce que j'avois pris pour de la froideur, ne devoit être réellement que distraction.

Après souper don Juan vint nous voir. Il se promena long-tems en long et en

large sans me dire un mot. Il traîna ensuite un fauteuil et une table dans un coin de la chambre, tira un livre de sa poche, et tenant une bougie d'une main, étendant ses jambes aussi loin qu'elles pouvoient aller, il se mit à lire. « Que lit-il là ? demandai-je tout bas à don Carlos. — La Perfection chrétienne de Rodriguès. — Bon ! dis-je, il n'est pas possible. — C'est la vérité. Le don Juan de Madrid n'est pas le don Juan d'Aranjuez. »

Malgré l'attention que don Juan sembloit donner à sa lecture, il ne laissoit pas que de jeter sans cesse les yeux sur moi. L'affection avec laquelle il me voyoit pourvoir à tous les besoins du malade, et le plaisir avec lequel celui-ci les recevoit, me parurent lui donner de la rêverie ; et je crois que dès ce soir il commença à s'accoutumer un peu à moi. Lorsqu'il se retira, il donna sa main à baiser à don Carlos, et lui dit : « Bonne nuit, mon neveu. » A moi, il me fit l'honneur de me

dire en remuant la tête avec assez de familiarité : « Adieu, Texado. »

La nuit don Carlos dormit trois heures de suite, ce qui comme on me l'a dit ce matin, ne lui étoit pas encore arrivé depuis qu'il s'est mis au lit. Je le croyois moyennant ce sommeil en train de guérison. Mais comme je ne veux rien vous cacher, je vous dirai que j'ai été étrangement surpris ce matin, lorsque San-Domingo après lui avoir tâté le pouls à diverses reprises, et l'avoir considéré un quart-d'heure entier, m'a dit en particulier : « Il n'est pas plus mal, mais il n'est pas mieux. Il est inguérissable, et n'ira pas loin ; ne dissimulez pas cela à don Pedro. Il est tems de songer à le faire administrer. Mettez-vous en règle. Disposez-y le malade le plutôt que vous pourrez ; ne laissez pas passer la journée de demain sans qu'il se soit acquitté de ses devoirs. Je ne parlerai point de cela à la senora Massaréna. C'est votre affaire. Il me paroît

que vous êtes ici le maître. Vous pouvez bien arranger les choses de manière que la cérémonie se fasse et que la maman n'en soit instruite que quand elle aura été faite. Au surplus cela ne me regarde point. Vous connoissez nos loix ; elles m'obligent de vous avertir, je le fais, mon ministère est rempli à cet égard. »

Vous ne sauriez croire combien ces désastreuses paroles jetèrent d'amertume dans mon cœur. Elle m'attristèrent d'autant plus que je m'étois flatté d'un commencement de guérison. Je prévins le docteur que je devois avoir des visites dans la journée, et je lui demandai s'il y avoit quelqu'inconvénient à ce que je les reçusse dans la chambre du malade. « Aucun, me dit-il, au contraire, cela le dissipera. Mais empêchez le bruit, et qu'on ne le fasse pas parler. Hier il a trop babillé. »

Il est trois heures après midi. et je n'ai encore vu personne, ce qui m'étonne un peu. Je n'attendrai pas plus long-tems, je

vais faire partir le courier.... Il me semble à moi que don Carlos est mieux. Cependant San-Domingo me soutient que ce mieux est une chimère, et persiste opiniâtrément dans ce qu'il m'a dit ce matin. Seroit-il possible qu'il prophétisât la vérité? Je crois beaucoup à ses lumières, mais je ne saurois croire à ce malheur. Je vais ordonner pour demain une nouvelle consultation de médecins. Je vous dépêcherai un nouveau courier pour vous informer du résultat. En attendant je vais puisqu'il le faut, disposer dans cette journée mon malheureux ami à faire approcher de son lit les ministres.... Je ne saurois achever; mes larmes efface roient ce que j'écrirois.

Daignez permettre que votre secrétaire instruise César de Suza que sa sœur et sa fille sont libres.

LETTRE II.

Charlotte DE SUZA à Fernand TEXADO.

26 Octobre 17...

VOTRE mère et votre sœur Bénédictine sont venues ce matin au couvent sur les onze heures. Rosalie les a fait introduire dans mon parloir. Je m'y suis rendue avec Joséphine. Vous concevez que quatre femmes ensemble perdent bien du tems à babiller. A midi et demi nous nous sommes avisées que l'objet de notre réunion étoit de nous rendre toutes les quatre à l'hôtel de Massaréna. Nous avons voulu nous mettre en route; mais l'homme propose, Dieu dispose. Comme je me levois de ma chaise, il m'est survenu un accident dont je me croyois entièrement guérie. Cet accident, c'est une foiblesse extraordinaire dans les

jambes. Elle a été telle cette fois-ci, qu'il a fallu me porter dans mon appartement sans que je pusse en aucune manière m'aider. J'attribue le retour de cette foiblesse à mon peu de mémoire. Le docteur San-Domingo m'avoit recommandé un exercice modéré, et ce matin j'en ai fait un extraordinaire dans le jardin, tant j'étois charmée d'avoir conquis ma liberté.

Vous concevez que les alarmes que j'ai données, que les soins qui m'ont été prodigués par votre mère et vos sœurs, ont pris du tems. Tout cela nous a conduites jusqu'à deux heures. J'ai alors fait instance à votre aimable famille de dîner avec Joséphine et moi; la partie a été acceptée. Je ne retiens pas plus long-tems ces dames; je leur confie ma Joséphine. Elles vont vous voir, et vous voir sans moi. Je me croyois accoutumée aux privations; je me trompois, car celle-ci m'est très-sensible.

Votre chère maman a eu assez de con-

fiance en moi pour me conter dans toutes ses circonstances le malheur arrivé à Bénédictine, et celle-ci m'a fait part de ses résolutions qui prouvent que si elle a fait une faute, elle a le mérite très-rare de savoir la réparer. De son côté votre petite Rosalie a ouvert son cœur avec la plus grande naïveté à Joséphine. De sorte que je désirerois fort savoir comment se sera passée l'entrevue de vos deux sœurs avec vous et avec don Carlos. Je n'ai d'autre motif en cherchant à satisfaire ce désir, que l'intérêt qu'il n'est point possible de ne pas prendre à tout ce qui vous est cher, quand on vous connoît. Je vous serai donc obligée de m'informer de ces détails, si les soins que vous donnez à votre malade, vous en laissent le tems. Rosalie et Joséphine pourroient bien m'en instruire; mais il est des choses qu'il ne faut pas faire répéter aux enfans.

LETTRE III.

Fernand TEXADO à Charlotte DE SUZA.

27 Octobre, huit heures du matin.

VOICI les détails que vous désirez. Je venois de fermer les rideaux du lit de don Carlos, parce que je croyois m'être apperçu qu'il avoit envie de sommeiller. Un profond silence règnoit à l'ordinaire et dans la chambre et dans l'hôtel. Mon domestique vint sur la pointe des pieds m'annoncer que ma mère et mes sœurs demandoient si j'étois visible? « Vous êtes fou, lui dis-je; pour qui seroit-on visible, si on ne l'est pour sa mère et pour ses sœurs? Et comment avez-vous pu vous permettre de les annoncer? Il courut les avertir qu'elles eussent à entrer. Ma mère parut la première ayant à côté d'elle Joséphine. Bénédictine venoit ensuite, et Rosalie après Bénédictine. J'embrassai ma mère, je baisai respectueusement la

main de Joséphine, et je les fis asseoir. Je fus ensuite à Bénédictine les bras ouverts pour l'embrasser. Quel crève-cœur, mademoiselle ! Bénédictine au lieu de répondre à mon empressement, se laisse tomber sur ses genoux, joint les mains, et me dit d'une voix basse, pour ne pas éveiller don Carlos, mais d'une voix qui me déchira les entrailles : *Pardon, pardon, mon frère.* — « Que vous me faites de mal ! lui dis-je en détournant la tête et me cachant les yeux avec la main, que vous me faites de mal, Bénédictine !... Ma sœur, ma propre sœur à mes genoux ! A quel point vous m'humiliez ! Je n'oserai plus vous regarder ; je n'oserai me regarder moi-même. Oh ! je vous en conjure, levez-vous, levez-vous. — Non. non, mon frère, me répondit-elle, votre sœur est trop coupable : elle ne se levera point ; elle doit s'humilier à vos pieds jusqu'à ce que vous lui ayez pardonné. — Bon Dieu ! dis-je, comme je souffre ! comme mon cœur

saigne ! Que me parlez-vous de pardon? Vous aimer, ma sœur, vous chérir de toute mon âme; voilà tout ce que je puis faire. » En disant cela je lui saisis les bras, je la relevai de force, je l'embrassai malgré elle, je confondis mes larmes avec les siennes, et je la fis asseoir à côté de ma mère.

J'allai à ma Rosalie. Quelle autre cruelle scène cette malheureuse enfant me préparoit! Elle étoit immobile, les bras pendans, les mains collées l'une sur l'autre, les yeux fixés contre terre. « Eh bien! lui dis-je, ma petite, ma bonne Rosalie, et toi aussi, tu veux m'abreuver de fiel! Tu es donc bien changée? Qu'est-il devenu ce tems, ce beau tems de notre enfance où du plus loin que tu voyois ton Fernand, tu courois dans ses bras? Le cœur de l'ingénue et sensible Rosalie ne palpite donc plus pour son Fernand? Dans cette attitude, avec ce long voile qui te tombe jusqu'aux genoux, on te prendroit pour une statue de marbre. Al-

lons donc, continuai-je en levant son voile, viens, ma chère Rosalie, viens embrasser ton bon ami, ton bon frère.... »

J'eus à peine levé ce voile que sans être maître de l'impression que je reçus, je reculai un pas en disant : « Oh! comme cette jolie bouche est flétrie! comme ce teint de lis et de rose est fané! comme ces beaux yeux sont ternes! » Rosalie sans me rien répondre, se tourna vis-à-vis le lit du malade, et me le montrant de la main droite, me dit : « Il est malade, il se meurt, il me hait; et l'on veut que je songe à un autre qu'à lui....! »

Dans ce moment nous entendîmes don Carlos remuer. Nous prêtâmes la plus grande attention. — « Voilà, dit-il, une voix qui m'est..... Je veux dire qui ne m'est pas inconnue. — Quelle voix! dit Rosalie d'un ton concentré. C'est du fond d'un sépulcre qu'elle sort. La mort n'épargnera donc que moi..... »

Je m'approchai du lit de don Carlos;

je tirai ses rideaux, et je lui dis : « C'est ma mère, don Carlos, ce sont mes sœurs qui viennent me voir et s'informer de votre santé. — Vos sœurs! me dit-il. Toutes les deux? — Toutes les trois, répondis-je. — J'entends; votre belle Joséphine vient aussi voir le malade. Mais s'il plaît au ciel, elle sera un jour pour vous plus qu'une sœur. Approchez tous, continua-t-il; asseyez-vous; faites un demi-cercle là contre mon lit. Madame, ajouta-t-il en s'adressant à ma mère, je règle les rangs. La volonté des mourans est sacrée. Je place Rosalie à la tête du demi-cercle, à côté de mon chevet. Sa sœur viendra ensuite; vous vous placerez entre Bénédictine et Fernand. Joséphine fermera le demi-cercle. Pardon, Joséphine, si je vous envoie si loin. Vous êtes assez dédommagée, puisque vous êtes à côté de celui qui nous est si cher à vous et à moi. Grâces au ciel, poursuivit-il, nous voilà en famille. Ah! dans un moment il est vrai,

bien triste. Ne vous flattez ni les uns ni les autres. Vous allez me perdre. Je n'étois pas né immortel. J'aurois pu vivre il est vrai, plus long-tems. Ma fortune, l'affection que me portent mon père et ma mère, l'avenir brillant qui s'ouvroit à mes yeux, me promettoient une existence heureuse. Mais la mort ne veut pas que j'en jouisse, il faut bien que vous et moi lui obéissions. Ma résignation à moi, ne m'est pas aussi pénible que vous pourriez le croire. Je trouve que les malheurs qui sont irréparables, sont ceux qu'on supporte avec le plus de courage. Il faut bien les endurer, quand on ne peut y remédier. Ne croyez pas pour cela que je sois insensible. Je regrette plus que je ne saurois vous le dire, mon père, ma mère, mon oncle, et tout le reste de ma famille, c'est-à-dire, tous ceux que je vois réunis ici. Je suis très-fâché, Joséphine, de ne pas voir avec vous votre chère tante. C'est une personne qui m'a donné de son caractère et

de son esprit une bien haute idée ; et je vous charge de lui dire que je la compte parmi les amis que je regrette. »

Nous lui apprîmes alors qu'une indisposition vous avoit retenue au couvent, et nous le tranquillisâmes en lui disant que cette indisposition n'étoit point alarmante. Il continua ainsi :

« Ne pouvant me dissimuler que mes derniers momens approchoient, j'ai clos mon testament le matin même du jour où Fernand est arrivé. Il est en bonne forme et sous cachet. Lorsque je ne serai plus, Fernand le présentera à mon père et à ma mère, afin qu'ils ratifient les dispositions qui y sont contenues ; et je ne doute point qu'ils ne le fassent...... » Ici nous ne pûmes retenir, ni les uns ni les autres, les mouvemens de notre douleur. Nos soupirs, nos sanglots l'interrompirent. Nos larmes se précipitèrent de nos yeux.... Eh bien! mademoiselle, cet excellent jeune homme étoit le seul qui ne pleurât pas.

Il promenoit sur chacun de nous un œil sec, mais plein de bonté et du plus aimable intérêt. Il nous grondoit de ce que nous pleurions, il s'efforçoit de nous consoler.... Je ne pourrai jamais rendre tout ce que j'ai souffert dans ce cruel moment.

« Ecoutez-moi jusqu'au bout, continua-t-il ; vous pensez bien que dans ce testament je n'ai oublié aucun de vous, ni Joséphine, ni Charlotte, ni César. Chacun de vous y a son article, et y lira les raisons qui l'ont dicté. Permettez-moi, Bénédictine, de vous représenter que vous avez tort de vous tant affliger du malheur qui vous est arrivé, et qui m'a été extrêmement sensible. Il me semble qu'il est plus beau de se relever comme vous faites, que de ne pas tomber. Mon oncle a de belles possessions et de beaux droits. Il nomme à deux abbayes de filles. Lorsqu'il me donnera sa dernière bénédiction, je lui demanderai pour dernier gage de

son amitié, qu'il vous donne une de ces deux abbayes. Croyez qu'il ne me refusera pas. Je dis cela dans le cas où vous persisteriez à entrer en religion, ce qui est une résolution qui vous fait beaucoup d'honneur. »

S'adressant ensuite à ma mère il lui dit : « Madame vous ne serez pas pour cela sans enfans. Il vous restera toujours Fernand et Joséphine. »

« Je n'ai plus qu'un mot, continua-t-il, à vous dire. Ne soyez point jaloux ni les uns ni les autres ; si dans ce testament je donne un témoignage tout particulier d'estime, et . . . . Je ne sais comment dire cela ; aidez-moi Fernand . . . et d'amitié à Rosalie ; oui, Rosalie, à vous, je vous ai griévement offensée. La brutalité, l'injustice avec laquelle je vous ai traitée, m'ont fait peut-être autant de mal qu'à vous. Je reconnois que vous êtes un ange, que vous avez toujours tenu une conduite sage, que vous avez été toujours digne de toute ma vénération.... » Ici

Ici don Carlos qui nous parut vivement affecté, se tut pendant quelques minutes. Reprenant la parole il nous dit : « Pardon.... Je m'attendris..... Je sens.... Je ne saurois achever. »

Rosalie qui pendant tout le tems que l'intéressant malade avoit parlé, avoit tenu sa tête enfoncée sur le lit, saisit tout-à-coup la main de don Carlos et la baisa avec fureur. La rejettant ensuite avec précipitation, elle se leva, et poussant du pied loin d'elle son fauteuil, elle se tourna vers nous, et avec une expression que je ne puis rendre, elle nous dit : « Eh bien! le moment de le dire est venu. Oui, je veux que l'infortuné don Carlos emporte avec lui cette vérité au tombeau. Rien ne me retient plus, et je voudrois que le monde entier m'entendît. Oui, je l'aime, je l'adore, je l'idolâtre....... » J'allai aussitôt à elle, je craignois tout, je la pris dans mes bras, je la replaçai sur son siège, et lui fermant doucement la bouche avec

la main je lui dis : « Ma chère Rosalie, ma bonne sœur, toi aussi tu mérites bien d'être aimée, d'être idolatrée. Calme-toi, au nom de Dieu, calme-toi! Tu ferois mourir don Carlos. Pourquoi se désespérer? Il vit encore. » Alors la pauvre enfant que ses sanglots suffoquoient, versa une telle abondance de larmes, qu'elle ne put malgré les efforts qu'elle faisoit, dire un seul mot.

Je l'abandonnai, je me hâtai de m'approcher du lit du malade, et je lui dis : « Don Carlos, la supérieure en me confiant Rosalie, ne me l'à confiée que pour une demi-heure. Je pense que nous ne devons pas la retenir plus long-tems. — Cela est juste, répondit don Carlos; adieu Rosalie. Fernand vous donnera très-exactement de mes nouvelles. Vous pouvez compter sur cela. Retirez-vous je vous prie, avec votre maman et vos sœurs, sans revenir à moi. Je vois que vous souffrez trop de l'état où je suis, et moi-même

je souffre beaucoup de votre affliction. Vos regrets me donnent presque de l'orgueil ; il faut qu'en effet je vaille quelque chose pour être pleuré de cette manière par des personnes aussi estimables. »

Comme elles se retiroient, la senora Massaréna et l'oncle entrèrent. Celui-ci recula, mit les mains derrière le dos, fixa Joséphine avec un grand air de surprise, et se mit ensuite à courir tout autour de la chambre. La senora Massaréna ne parut faire attention qu'à ma mère et à ses deux filles. « On voit bien, me dit-elle froidement et sans me saluer, que vous ne recevez ici les ordres de personne, et que vous vous y comportez à votre guise. — Je ne sache pas, répondis-je un peu sèchement, que j'aie besoin des ordres de personne pour entretenir ma mère et mes sœurs. — Celle-ci, continua-t-elle en montrant Joséphine, n'est pas votre sœur. Comment la nommez-vous? — Pardon-

nez-moi, madame, dis-je hardiment; elle est aussi ma sœur. Elle se nomme Joséphine de Suza. » A ce mot don Juan poussant un soupir leva les mains en l'air, et les frappa fortement l'une contre l'autre. La senora se contenta de me dire : « Cela est fort, seigneur Texado, un peu trop fort. — Il n'y a ici rien de trop fort, répondis-je; il ne convient à qui que ce soit, de mépriser des personnes que don Pedro qui juge aussi-bien qu'un autre, honore de son estime, et que vous-même, madame, vous saurez un jour apprécier ce qu'elles valent. » J'eus à peine fini, que je me hâtai de congédier ma mère et mes sœurs qui un peu étourdies de cet accueil, ne savoient comment s'y prendre pour que la senora Massaréna qui venoit de leur tourner le dos, apperçût leur révérence. « Adieu, leur dis-je; la senora toute entière à sa douleur, ne verroit pas votre salut. Les tristes momens où nous vivons, dispensent de toute attention aux égards. »

Ayant congédié ma mère et mes sœurs je fus à la senora Massaréna ; et la prenant par la main pour la reconduire vers la porte par laquelle elle étoit entrée, je lui dis : « Je vous supplie, madame, de me pardonner, si je vous prive pour ce moment de la vue de votre fils. Il n'est pas possible que vous le voyiez. Il a besoin d'un peu de tranquillité. Les réflexions qu'amèneroit la rencontre que vous venez de faire, lui seroient pénibles. Si vous voulez, continuai-je en lui parlant bas pour n'être pas entendu de don Carlos, si vous voulez revenir sous deux heures, je vous entretiendrai en particulier d'un objet intéressant. Quant à vous, dis-je à don Juan, si vous voulez promettre de ne point parler, je vous permettrai de rester. Sinon, vous voudrez bien aussi aller pendant deux heures, laisser évaporer le feu qui vous monte à la tête. — Sortons, madame, dit don Juan. Je n'ai de ma vie vu pareille chose. Il singe

on ne peut pas mieux, don Pedro. Nous verrons la fin de tout ceci. »

La senora et don Juan s'étant retirés je représentai à don Carlos qu'il devoit être ému de la scène qui venoit de se passer, et je l'invitai à prendre un peu de repos. Il me répondit qu'il n'étoit point trop ému, parce qu'il s'étoit attendu à une scène plus violente encore; que cependant il reposeroit volontiers, parce qu'il sentoit de l'assoupissement.

Comme je quittois le lit de don Carlos, Sancha et un certain Balbuéna que vous devez connoître de réputation, entrèrent. Je leur fis signe de ne point élever la voix, et leur déclarai qu'ils ne parleroient point à don Carlos. Ils me témoignèrent le plus vif intérêt sur son sort, et me firent personnellement beaucoup d'amitiés. Ils me pressèrent ensuite avec beaucoup d'instance de livrer Wanderghen à toute la rigueur des loix. Je leur répondis dans

le sens de la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à la supérieure.

A la fin de la conversation Sancha me tira à part, et me fit, mademoiselle, à votre sujet une proposition si complettement extraordinaire, qu'en vérité je n'ose prendre sur moi de vous la répéter. Je renvoyai Sancha à vous-même. D'ailleurs la fatale circonstance où je me trouve, ne me permet ni d'écouter, ni de suivre rien de semblable.

Voilà je pense, tout ce qui pour le moment méritoit de vous intéresser. Veillez je vous en supplie, sur ma petite Rosalie ; accordez-lui toutes vos bontés. Je l'informerai très-exactement de l'état de don Carlos, ainsi qu'il le lui a promis.

LETTRE IV.

Moïse Wanderghen à sœur Rosalie, supérieure du couvent de Lescalasses.

27 Octobre 17..

Votre révérence ne veut pas la mort du pécheur; elle veut la mienne, puisqu'elle me demande une chose qui me mettra au tombeau. Je ne peux pas me passer de mon Salomon; si vous ne me le rendez, je meurs. C'est me tuer aussi que de me demander une somme que je ne suis pas en état de donner. Les gens qui me font riche, ne savent ce qu'ils disent. Je donnerai bien quinze cents piastres que je regagnerois en économisant; mais, ma révérendissime sœur, exiger de moi quinze mille piastres, c'est me tirer tout le sang que j'ai dans les veines.

Laissez-vous donc toucher par un père de famille, qui n'aura pour bâton de sa vieillesse que son Salomon; modérez autant que faire se pourra, la somme qui doit le mettre en liberté; ayez pitié de moi, et ne me réduisez pas à être aussi misérable que Job. Que pourroit-il vous en revenir? J'attends de vos bontés que vous vous contenterez d'une centaine de piastres, et que vous m'honorerez sans retard de votre réponse.

LETTRE V.

Sœur ROSALIE, supérieure du couvent de Lescalasses, à Moïse WANDERGHEN.

27 Octobre 17....

SANS retard, seigneur Moïse, je vous instruis que ma demande reste en son entier; que je n'en rabats pas un maravédis, et qu'il est inutile de plus insister sur une chose irrévocablement décidée. Je vous avoue cependant, car je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis, je vous avoue que mon premier arrêt a failli être révoqué. Etant instruite que le seigneur Texado étoit arrivé dans cette ville, je me suis désisté de toute connoissance de cette affaire, pour l'en laisser seul juge. Il a absolument refusé d'y influer en aucune manière. Je suis bien aise de vous instruire

de cette particularité, afin que vous et votre fils puissiez voir où vous devez diriger votre reconnoissance.

Je ne répondrai plus à aucune lettre, et vous préviens qu'il est nécessaire que j'aie sous vingt-quatre heures les reçus des pasteurs de Madrid. Passé ce délai je retire tout l'intérêt que jusqu'à présent j'ai bien voulu prendre à la détention de votre fils, et ce ne sera plus à moi qu'il faudra s'adresser pour ce qui le concerne.

LETTRE VI.

Fernand TEXADO à Rosalie TEXADA.

27 Octobre, 3 heures après-midi.

MA chère Rosalie, je te prie de demander à la supérieure qu'elle fasse mettre toute la communauté en prières...... La mort plane sur la tête de don Carlos.

LETTRE VII.

Le même à la même.

27 Octobre, 8 heures du soir.

Rosalie, fais sonner les prières des agonisans.... Le tombeau va s'ouvrir.

LETTRE VIII.

Le même à don Pedro DE MASSARÉNA.

Madrid, 28 Octobre 17...

JE vous informois dans ma précédente et affligeante lettre datée du 25, et partie à trois heures après-midi, que je devois dans la journée même suivant la pénible commission qui m'en avoit été donnée par San-Domingo, disposer don Carlos à quitter ce monde. Peu après le départ de ma lettre j'eus la visite de ma famille. Don Carlos voulut entretenir ma mère et mes sœurs. Cette conversation l'agita; j'y mis fin, parce que je le trouvai plus fatigué qu'il n'avoit encore été depuis mon arrivée. Comme ma mère et mes sœurs me quittoient la senora Massaréna et don

Juan entrèrent dans la chambre. Je leur représentai que don Carlos avoit besoin de tranquillité, et les priai de ne paroître que sous deux heures, ajoutant à la sénora Massaréna que j'aurois à l'entretenir d'une affaire importante.

Don Carlos passa une partie de ces deux heures dans un assoupissement que je ne pouvois prendre pour un sommeil, parce qu'il avoit les yeux ouverts. Il éprouvoit en même tems une grande difficulté à respirer. Il parut s'éveiller, et me tendant la main il me dit : « Fernand, est-ce que je suis plus mal ? Je suis altéré, et j'ai la bouche sèche et mauvaise. » Je lui présentai une boisson qu'avoit ordonnée le médecin, et je vis avec douleur qu'elle avoit de la peine à passer ; il en laissa couler une partie le long de ses lèvres. Ce symptôme m'affligea. Je détournai la tête pour qu'il ne vît point quelques larmes qui s'échappoient de mes yeux. Je les essuyai, je m'assis à côté

de lui, et prenant une de ses mains dans les miennes je lui dis : « Don Carlos, est-ce que réellement vous vous croiriez plus mal? Dites-moi donc, mon ami, expliquez-moi ce que c'est que cette étrange maladie. Où souffrez-vous? Quelle sorte de douleur vous sentez-vous? — Pour vous dire la vérité, me répondit-il, je ne me sens aucun mal, du moins physique. Je n'ai de la douleur nulle part. J'ai sur le cœur un poids qui, à ce qu'il me semble, l'empêche de palpiter. J'ai la poitrine oppressée à un point que souvent je suis privé de la faculté de respirer. Mon ami, voilà mon état ; ne m'en demandez pas davantage, car je ne pourrois vous en dire plus. » Je lui présentai alors de nouveau la boisson dont il venoit de boire; elle passa avec beaucoup plus de facilité, et j'en augurai bien.

La senora Massaréna étant entrée je refermai les rideaux du lit, afin qu'il ne

nous vit, ni ne nous entendit. J'allai à elle et la conduisis dans l'embrasure d'une fenêtre. J'invitai don Juan qui étoit avec elle, et qui vouloit s'approcher du lit, à nous suivre, lui faisant observer qu'il convenoit qu'il fût présent à notre conversation. Je parlai ainsi à la senora Massaréna :

« L'objet, madame, sur lequel j'ai à vous entretenir, ne sauroit être ni plus sérieux, ni plus affligeant. Il ne peut entrer dans mon âme que votre fils meure de la cruelle maladie dont il ne nous a point voulu découvrir la cause. Cependant il est possible que je me fasse illusion. Ce que je ne puis me dissimuler, c'est que les médecins l'ont condamné. Je vous avoue même que dans ce moment l'état de votre fils commence à m'affliger. Pour la première fois je conçois des craintes effroyables. Peut-être dans quatre jours, dans deux jours, peut-être demain, cette âme céleste ira se réunir à l'être qui l'a

créée si pure. Il m'est terrible de percer ainsi le cœur d'une mère, et d'ouvrir à ses yeux cet épouvantable avenir. Je ne sais comment j'en trouve la force, et si le ciel vouloit absolument que nous le perdissions ; vous n'auriez pas la même fermeté à me reprocher. Mais enfin s'il faut qu'il quitte ce monde où il a trouvé si peu de bonheur, nous devons nous résoudre à supporter le douloureux spectacle des derniers et saints devoirs qu'il a à y remplir. San-Domingo vouloit que je disposasse les choses de manière à ce qu'il s'en acquitât, sans que vous en fussiez instruite. Il vouloit épargner à votre sensibilité ces tristes images qui viennent environner le lit d'un mourant. Je ne pense pas de même, madame. Faites un effort sur votre sensibilité. C'est le dernier sacrifice que vous ferez à votre fils. Votre présence rendra ces cérémonies plus augustes et plus consolantes. Les faire à votre insu ce seroit outrager, je ne dis pas

votre piété, mais votre amour pour votre fils. C'est de vos mains mêmes que la Divinité veut recevoir ce dépôt qu'elle vous avoit confié, et que l'exemple de vos vertus, de celles de don Pedro, a rendu si digne d'elle..... »

A ces mots la senora Massaréna qui m'avoit écouté sans m'interrompre, porta sa main et laissa tomber sa tête sur mon épaule. Elle resta quelques minutes dans cette attitude, en gardant toujours le même silence. Don Juan leva au ciel ses yeux mouillés de larmes, en disant : « Pauvre enfant ! la vie toute angélique qu'il a menée sur cette terre, ne doit pas lui faire craindre le compte qu'il va rendre. Je ne veux plus quitter cette chambre ; je ne veux rien perdre de ses derniers momens ; il faut que j'apprenne de lui à mourir.... »

La senora Massaréna se levant, me dit : « Fernand, tendre et fidèle ami de mon fils, votre courage m'est incompréhensible. Il me donne de la force. Allons

au malade ; disposez-le ; chargez-vous de ce soin. J'entendrai tout, je verrai tout, je ne troublerai rien..... Bon Dieu ! ajouta-t-elle, quelle instant pour la plus sensible des mères ! »

Nous nous approchâmes du lit de don Carlos. Sa mère prit et baisa sa main. « Maman, lui dit-il, je me doutois bien que c'étoit vous qui jasiez là avec Fernand. Les malades ont l'oreille fine. Je gage que vous disiez que j'étois au plus mal, et qu'il me falloit songer à faire retraite. Avouez que vous avez quelque chose de fâcheux à m'apprendre. — Mon ami, lui dis-je, vous êtes dans l'habitude d'entendre dire que vous n'êtes pas bien. Nous n'avons je vous jure, dans ce moment autre chose à vous apprendre. Vous êtes jeune ; le genre de vie que vous avez toujours mené, a dû laisser votre sang dans toute sa pureté ; voilà deux dispositions favorables que vous présentez à la nature pour opérer votre guérison. Qui

pourroit dire qu'elle ne l'opérera pas ? Elle a des secrets que ne connoît pas l'art de la médecine. Pourquoi ne feroit-elle pas en votre faveur usage d'un de ces secrets ? Tous les jours elle rend la vie et la santé à des personnes condamnées par les médecins. Ces sortes d'exemples ne sont pas rares. En un mot pour être malade, il ne faut pas vous croire rayé du nombre des vivans. — Vous parlez, Fernand, comme un livre ; mais concluez. — C'est vous qui me fournirez la conclusion. Vous nous avez dit tantôt que vous n'étiez pas immortel. Il est donc dans l'ordre des possibles que le ciel veuille que vous lui fassiez le sacrifice de vos parens, de votre malheureux ami, de votre vie enfin. Et dans ce cas, quel risque courez-vous de vous occuper des actions qui doivent vous y disposer ? — Je vous entends, Fernand, et je ne suis pas homme à vous savoir mauvais gré de ce que vous me dites-là. J'avois prévenu votre conclusion.

Souvent vous m'avez cru assoupi, je ne l'étois point. Je faisois en moi-même mes préparatifs pour mon dernier voyage. Il me coûtoit infiniment de vous demander ce que vous m'offrez de vous-même. Je craignois que le moment où je vous ferois cette demande, ne fût terrible pour maman, pour mon oncle et pour vous. Je cherchois comment je m'y prendrois, pour vous faire cette demande sans vous trop alarmer. Vous venez de lever toute difficulté. Je ne vous croyois pas aussi raisonnables que vous l'êtes tous les trois. Nous voilà donc d'accord. Donnez vos ordres, Fernand, mais rien de triste, rien de lugubre. Que cela ait plutôt l'air d'une fête que d'un enterrement. Quant à moi, mon imagination est familiarisée depuis si long-tems avec la nécessité de mourir, que je ne serai nullement troublé des images qui me la remettront encore mieux sous les yeux. — Ce soir, mon fils, dit la senora Massaréna, j'aurai la visite de

l'archevêque de Tolède que vous connoissez, et qui est parent de la sœur Rosalie. Voulez-vous que je vous l'amène? — Maman, je le verrai et je l'entendrai volontiers: mais je désire qu'en outre Fernand envoie prier le supérieur des Hyéronimites de me venir voir. Tàchez, Fernand, que ce soit pour ce soir même. Nous ferons le reste demain matin. Je puis bien aller jusqu'à demain, n'est-ce pas? — Eh! mon Dieu, lui dis-je, votre état n'est pas si alarmant que vous voulez le croire. — Non, non, nous répondit-il, je ne veux vous tromper ni les uns ni les autres. Je sens que je m'affoiblis de plus en plus, et je commence à avoir de la difficulté à parler. Maman, donnez-moi votre main à baiser. Voulez-vous me laisser un peu de repos, et aller attendre dans votre appartement que l'archevêque soit arrivé? Soutenez ceci avec fermeté. »

La senora Massaréna se retira foible et

pouvant à peine se soutenir. Je fus obligé d'appeler deux de ses femmes pour l'aider à marcher. Don Juan s'assit dans un coin de la chambre, et s'enfonça dans une profonde rêverie. Deux heures après la senora Massaréna rentra avec l'archevêque de Tolède ; il parla au malade avec beaucoup d'onction. Don Carlos le remercia de la visite qu'il vouloit bien lui faire, et des bonnes choses qu'il lui disoit. L'archevêque lui répondit que cette visite ne seroit pas la dernière qu'il lui feroit, et que si l'on jugeoit qu'il dût être administré, il en feroit lui-même la cérémonie. Le prélat s'étant retiré don Carlos me fit approcher de son lit, et me dit : « Je suis sûr que vous croyez tous que j'ai une frayeur terrible de la mort. Point du tout ; détrompez-vous. Je la trouve si peu effrayante que je m'étonne moi-même de la tranquillité avec laquelle je la vois arriver. La mort, du moins si j'en juge par ce que j'éprouve, n'est qu'un sommeil que l'on voit arriver

lentement

lentement sans qu'on s'apperçoive de l'instant où il nous ferme les yeux.

Sur le soir il eut une heure d'entretien particulier avec le supérieur des Hiéronimites. Ce religieux en quittant don Carlos, nous dit à don Juan et à moi avec l'air du plus grand intérêt, qu'il ne croyoit pas qu'il y eùt sur la terre une plus belle âme que celle du malade qu'il venoit d'entendre. Il nous promit de revenir le lendemain matin, et nous apprit que l'archevêque de Tolède qu'il avoit vu chez la senora Massaréna, lui avoit dit qu'il ne quitteroit plus l'hôtel jusqu'à ce que le sort du malade fùt décidé, afin d'être à portée de lui donner les secours de son ministère.

La nuit don Carlos dormit au plus deux heures, et eut un sommeil plaintif. De tems en tems il articuloit de foibles gémissemens qu'il s'efforçoit d'étouffer. M'étant une fois approché de lui sans qu'il m'entendît, je vis des larmes couler

de ses yeux. S'étant apperçu que je le regardois il me dit : « Ah ! Fernand, quelle affliction pour maman ! Pauvre mère !... On a beau faire, mon ami ; la raison n'est rien ; la nature parle avec plus de force. »

Don Juan passa cette nuit debout comme moi, et m'aida dans les services que je rendis au malade, avec une patience et une affection qui me touchèrent infiniment.

Sur les sept heures du matin lorsqu'il eut pris la potion que je lui présentai, il s'endormit de nouveau, et cette fois-ci il me sembla que son sommeil étoit paisible ; si bien que je repris toute ma sécurité ; je le crus sauvé, et je me reprochai les craintes que j'avois eues la veille. S'étant éveillé sur les dix heures, je fis avertir San-Domingo qui attendoit chez la senora Massaréna. J'étois si persuadé que don Carlos se trouvoit hors de danger, que j'allai au docteur d'un air riant.

« Pour le coup, lui dis-je, il est hors d'affaire. — Il est hors d'affaire! me répondit-il tout bas en jetant un coup-d'œil sur le malade. Vous vous y entendez; ce n'est pas le cœur qu'il faut consulter, c'est la vérité. »

Il alla s'asseoir à côté du malade, lui tâta le pouls, le considéra beaucoup, le quitta sans lui rien dire, vint à moi, et me tirant dans l'embrasure de la fenêtre me dit : « Faites-le administrer; il n'y a pas de tems à perdre. Je vais vous envoyer l'archevêque de Tolède; envoyez chez le supérieur des Hiéronimites. » Ces paroles m'atterrèrent, et ne me convainquirent pas encore. « Docteur, lui dis-je, et la consultation? — Oh! oui, me répondit-il, la consultation! Voilà une belle folie que vous avez imaginé là! Les consultations ne font pas fermer les tombeaux. — J'entends, lui dis-je fort ému et prêt à m'emporter, j'entends que vous vous y trouviez. — A quelle heure la commencez-

vous ? — A midi. — Je m'y trouverai. Adieu ; en attendant je vais voir des malades à qui mes soins seront plus utiles qu'à un agonisant. »

J'envoyai cependant inviter le supérieur des Hiéronomites à se rendre sur-le-champ à l'hôtel. Je prévins ensuite don Carlos que la cérémonie dont nous l'avions entretenu la veille, alloit avoir lieu. « Ah ! me répondit-il d'une voix bien foible, ceci m'annonce que toutes les illusions sont dissipées, et qu'on renonce à tout espoir de guérison. Il est tems, Fernand, que cela finisse, non que je souffre beaucoup, mais ce combat contre la mort est trop long : ma sensibilité reprend le desssus. A chaque marche que je descends pour m'enfoncer dans le tombeau, je regarde derrière moi, et je ne puis penser sans une douleur déchirante aux larmes que je vais faire couler. C'est bien maintenant que je sens toute la grandeur des pertes que je vais faire. Ah ! que j'avois mal

compris jusqu'à présent combien il est doux d'être aimé de ses parens et d'un ami tel que vous, mon cher Fernand! Mais ne nous attendrissons pas mutuellement; encourageons-nous plutôt. Voyez, faites ce qu'il faut faire; ornez la chambre; parfumez-la; embellissez-la de fleurs; je les ai toujours beaucoup aimées. Qu'avant de quitter la nature, je jouisse encore une fois d'une de ses plus aimables productions. »

Sur les onze heures l'archevêque de Tolède parut en habits pontificaux, accompagné du supérieur des Hiéronimites, et suivi de quelques ecclésiastiques pour les aider dans leurs fonctions. Tous les gens de l'hôtel assistèrent à cette cérémonie; la senora Massaréna y parut soutenue par deux de ses femmes, et voulut absolument se mettre à genoux. J'eus beaucoup de peine à lui faire accepter un carreau. En le lui présentant je ne pus m'empêcher de lui dire : « Oh! madame, quel sublime exemple vous nous donnez ici!

Dans cette attitude, dans cet affreux moment, vous êtes digne de la vénération des anges. Votre héroïsme soutiendra notre courage. »

Don Juan étoit à genoux au pied du lit la tête cachée dans ses mains. Tous les domestiques fondoient en larmes. Cascara sur-tout se désespéroit ; il ne se contentoit pas de pleurer ; il poussoit des cris pitoyables. Je fus à lui, et lui montrant la senora Massaréna je lui dis : « Contemplez cette image auguste, et sachez souffrir. J'allai ensuite soutenir don Carlos entre mes bras, parce qu'il voulut être sur son séant pendant tout le tems de la cérémonie. L'archevêque et le religieux lui parlèrent tour-à-tour en peu de mots, pour le fortifier contre les approches de la mort. Le premier l'administra, et lorsque toutes les prières furent finies, il se tourna vers les assistans, et pénétré des gémissemens dont ils faisoient retentir l'appartement, il leur dit : « Eh ! ce n'est pas sur lui qu'il

faut pleurer ; il va recevoir le prix dû à ses vertus. C'est sur vous qui allez perdre ce trésor. » Se tournant ensuite vers la senora Massaréna il lui dit : « Digne mère ! que votre douleur est juste ! Que votre courage est grand ! Le voilà ce fils unique, cet enfant chéri, celui que vous avez porté neuf mois dans votre sein, le voilà soutenu par les bras de l'amitié, attendant sans murmurer l'exécution de l'arrêt porté contre tous les hommes. Ah ! ne l'enviez pas au ciel, cet enfant chéri. Il n'y avoit que Dieu ou vous qui fussiez dignes de le posséder. Vous vous réunirez un jour, et la mort ne l'arrachera plus à votre amour. »

Cette situation étoit trop violente pour la senora Massaréna. Elle leva les yeux au ciel, joignit les mains, et voulut parler ; mais ses efforts furent inutiles. Voyant qu'elle étoit prête à tomber en défaillance je la fis transporter par ses femmes dans son appartement, en leur recommandant d'en avoir le plus

grand soin, et de m'apporter de ses nouvelles de moment en moment.

Tout le monde s'étant retiré je priai don Juan de vouloir bien me remplacer pour quelques instans auprès du malade, et je passai dans la pièce voisine où se rassembloient les médecins pour la consultation. J'en avois mandé cinq sans compter San-Domingo, et j'avois choisi ces cinq parmi ceux qu'on m'avoit dit jouir d'une plus haute réputation de science. Ils étoient déja arrivés; il ne manquoit que San-Domingo. Je les invitai à n'en pas moins commencer sur-le-champ leur délibération. Ils allèrent tour-à-tour tâter le pouls du malade. Cette formalité finie ils discutèrent chacun sur la maladie, en raisonnèrent fort mal, et donnèrent tous une conclusion différente. L'un vouloit une saignée du bras, l'autre du pied; un troisième votoit pour l'émétique; un quatrième pour un bain à la glace, et un cinquième pour un bain d'huile.

Pendant que chacun d'eux s'échauffoit pour démontrer la sagesse de l'avis qu'il avoit donné, San-Domingo entra. Il les laissa tous parler ; il les écouta avec beaucoup de patience. Lorsqu'ils eurent fini il leur dit : « Seigneurs docteurs, je n'ai rien à dire. Avant de parler il faut que je voie le malade que je n'ai pas vu depuis ce matin. » Sur cela il entra dans la chambre de don Carlos ; je l'y suivis. Il s'assit à côté de lui, lui tâta le pouls légèrement ; mais il resta ensuite un grand quart-d'heure à lui palper différentes parties du corps et principalement le cœur. Cela fini il vint rejoindre ses confrères, et leur dit : « Seigneurs docteurs, ce n'est pas le bras, c'est le cœur qu'il faut tâter. Mon avis est qu'il ne faut au malade ni saignée, ni bain, ni émétique ; qu'il faut lui donner tout ce qu'il demandera. Il ne sera pas en vie à minuit. » Cela dit, il tourna les talons, et disparut.

Désespéré du peu de succès de cette

consultation je congédiai avec humeur ces médecins, et rentrai dans la chambre de don Carlos. Je trouvai don Juan les deux bras appuyés sur la cheminée, la tête penchée et pleurant. — « Qu'est-ce? lui dis-je. Qu'avez-vous? Est-il arrivé un nouveau malheur? — Ah! mon cher, répondit-il, San-Domingo a raison; vous avez eu tort de vous flatter. Il n'y a plus d'espoir. Examinez bien le visage de don Carlos. » Je remarquai en effet en l'examinant attentivement, qu'on appercevoit déja sur ses joues une couleur terreuse, et qu'il avoit le bas du visage extrêmement blanc. Il me sembla même, soit que ce fût un effet de mon imagination frappée, soit que ce fût la réalité, que malgré le parfum que nous avions brûlé, il s'exhaloit du lit une odeur cadavéreuse. Cette découverte faillit me faire perdre toute raison; j'allois me livrer sans retenue à tout mon chagrin; mais cet espoir qui se met toujours entre nous et le

malheur, reprit le dessus. Je parlai à mon ami; il me répondit fort à-propos ; il me parut avoir l'esprit présent et sans nuage.

Je retournai vers don Juan. « Qu'allons-nous devenir? lui dis-je. Qu'allons-nous faire? Les médecins l'abandonnent. A quel saint nous vouer ? — Tout est fini, me répondit-il, le sacrifice va se consommer; vous voyez qu'il n'y a plus d'espoir. — Vous êtes désespérans, répliquai-je ; depuis que je suis arrivé, au lieu de chercher un moyen de le sauver, vous n'êtes tous occupés qu'à prédire sa mort. Si je n'étois pas ici, je crois que vous lui laisseriez à peine le tems d'expirer pour l'ensevelir plutôt, tant vous ajoutez tous foi aux décisions de San-Domingo. Eh! certes, ces façons de faire sont fort commodes pour appaiser la douleur. Quand on n'a plus l'objet sous les yeux, on est dispensé de s'en occuper. »

Don Juan ne répliqua point. Il eut sans doute l'indulgence d'excuser en fa-

veur de ma douleur l'injustice de mes reproches. J'étois dans un état vraiment affreux ; ma tête s'échauffoit ; ma vue se troubloit, et je craignois de tomber dans une situation qui ne me permît pas de voir ce qu'alloit devenir mon ami, et qui le livrât à d'autres soins qu'aux miens. Tout-à-coup je sentis comme involontairement mon cœur s'amollir. Des larmes auxquelles je trouvois de la douceur, sillonnèrent mes joues. Mon cœur et mes vœux se tournèrent vers le dispensateur de tous les biens. Jamais on ne pria plus ardemment que je le fis dans cette occasion ; et je sentis la confiance et le courage renaître dans mon âme. Heureux, mille fois heureux ceux qui dans une grande adversité sauront comme moi, invoquer la dernière et la plus sûre ressource des malheureux !

Plein des sentimens que je venois d'éprouver, j'écrivis au couvent où est ma sœur, pour qu'on fît des prières. J'en informai don Carlos. « Ah ! Fernand ! me dit-il,

votre amitié est ingénieuse jusqu'au bout. Jamais on n'a aimé comme vous m'aimez. Que j'en suis reconnoissant ! Que je voudrois que votre amitié fût récompensée comme elle mérite de l'être ! Mais, mon ami, je me sens bien mal ; il faut nous quitter... »

En effet je le voyois dépérir et s'éteindre sensiblement. Sur les huit heures du soir l'archevêque de Tolède et le supérieur des Hiéronimites vinrent lui donner les dernières onctions, et lui faire les prières des agonisans. Lorsqu'ils se furent retirés, je m'approchai de don Carlos. Il parloit avec peine, mais il parloit encore, et n'avoit rien perdu de sa présence d'esprit. « Souffrez-vous de la tête ? lui demandai-je. — Non. — Me connoissez-vous ? — Oh ! mon ami, me répondit-il en faisant effort pour soulever ses bras vers moi, je vous méconnoîtrois, vous qui m'avez tant aimé ! Ah ! Fernand ! je vous aimois bien aussi. Comme votre tendresse pour moi va vous

rendre malheureux !... Mon oncle, continua-t-il en s'adressant à don Juan, je vous connois bien aussi. Permettez-vous que je voie maman encore une fois, plus qu'une fois ? »

« J'avois songé, dis-je à don Juan, à procurer à mon ami une dernière fois cette triste consolation. Restez-ici, je vais chercher sa mère. »

Je trouvai la senora Massaréna à genoux devant une image du patron de son fils. « Madame, lui dis-je d'une voix ferme, ayez un grand courage. Une terrible épreuve vous attend encore. Votre fils vous demande votre dernière bénédiction. »

Elle se leva précipitamment sans me répondre, prit mon bras, et marcha d'un pas délibéré. Cette fermeté m'étonna. Je fis signe cependant à ses femmes de la suivre. Je voulus aussi que deux laquais vinssent avec nous dans la crainte que don Juan n'eût besoin de leurs soins.

Dès que la senora Massaréna fut entrée,

elle se mit à genoux pendant que ses femmes et moi nous la soutenions ; et levant les yeux, tendant les mains vers le ciel, elle s'écria douloureusement : « Cieux, ouvrez-vous; recevez-la cette victime innocente et pure. Elle monte portée par les bénédictions de son père et de sa mère. Recevez cet enfant bien aimé, ce fils unique, des mains de sa malheureuse mère...... » Ici elle se tut, et se tournant vers nous elle nous dit : « Conduisez-moi auprès de son lit. » Là elle prit une main de son fils, et après l'avoir long-tems baisée en silence elle lui dit : « Oui, mon fils, recevez la bénédiction de votre père et de votre mère pour dernier gage de notre amour. Cet amour a été excessif. Infortuné don Carlos, que n'en avez-vous été mieux convaincu ! Que n'avez-vous mieux connu tout l'empire que vous aviez sur nous ! Vous auriez su que pour vous complaire, nous eussions accédé à tout, oui, à tout sans exception, même à la

chose à laquelle nous aurions eu le plus de répugnance........ » — Qu'entends-je ? dit don Carlos..... Quel trait de lumière ! J'ai donc de bien grands torts.... Mais n'en parlons plus...... Il est trop tard..... Voici la mort. — Mon cher don Carlos, lui dit don Juan, avec la bénédiction de votre père et de votre mère, recevez celle d'un oncle qui ne vous aime pas moins que ceux à qui vous deviez la vie. Ce n'est que depuis quelques jours que je sais apprécier tout ce que vous valez. Dieu qui vous attend, m'est témoin que le sentiment qui vient de vous être exprimé par votre mère, est aussi au fond de mon cœur. Eh ! que ne donnerois-je pas pour que vous fussiez en état d'en recevoir la preuve ! Oui, comme votre mère, je donnerois tout, absolument tout, pour contribuer à votre bonheur. Je souhaite, mon cher neveu, que cette déclaration apporte quelqu'adoucissement aux tristes adieux que nous vous faisons. — Quels bons parens j'avois !

dit don Carlos d'une voix fort affoiblie. Mais n'y pensons pas; les regrets seroient trop cuisans. Voici ma dernière demande: Maman, Fernand est votre fils; vous me l'avez promis. Mon oncle, adoptez-le aussi pour votre neveu...... Dieu ! continua-t-il en s'interrompant lui-même, j'étouffe..... Adieu, Fernand. »

Au même instant une sueur froide découla de son front, et il lui prit un léger hoquet. Il ne nous répondit plus; il ne donna plus aucune marque qu'il nous entendît. Sa mère aussi pâle que lui le contemploit avec des yeux où se peignoient l'amour, l'inquiétude, l'horreur. Elle avoit la main droite en avant, comme si elle eût voulu repousser la mort, et lui disputer son fils.

Cette agonie ne fut pas longue. Les yeux de don Carlos se fermèrent. Sa tête se pencha, et tomba sur son épaule. Sa mère voulut le saisir dans ses bras, mais elle l'eut à peine touché, qu'elle retomba sur

son siége en disant d'une voix étouffée : « C'est le froid de la mort... Je ne le verrai plus... » Elle s'évanouit en prononçant ces derniers mots. Ses femmes la transportèrent chez elle. Tout l'hôtel retentit aussi tôt de gémissemens, de cris de désespoir. Jamais la douleur ne se peignit sous une image plus terrible. Vous croyez peut-être que je m'abandonnai comme les autres, aux larmes et aux plaintes. Non , j'étois accablé, mais calme et seul impassible au milieu de la consternation générale. Le triste tableau que j'avois sous les yeux, m'étonnoit plus qu'il ne m'effrayoit. Je doutois si mes yeux me faisoient un fidèle rapport. Je priai toutes les personnes qui étoient dans l'appartement, et même don Juan, de sortir, et de me laisser seul. « Vous avez raison , me dit-il, vous l'avez trop aimé pendant sa vie , pour qu'un autre que vous doive se charger du soin de sa sépulture. »

» Sa sépulture ! dis-je lorsque je fus tout seul. Quel est donc ce charme qui leur

fascine les yeux? M'asseyant ensuite comme à l'ordinaire, à côté du lit, et parlant à don Carlos comme s'il eût dû me répondre, je lui dis : « Que pensez-vous de ce délire universel ? J'en perdrai la tête. Ils veulent absolument que vous soyez mort. » En disant cela je levai les yeux sur lui, et voyant ce corps sans vie, je fus à mon tour frappé de terreur. Je me levai en sursaut : je reculai d'effroi. Reprenant ensuite un peu de courage j'allai ouvrir les fenêtres, parce que réellement il y avoit de l'odeur dans l'appartement, et je m'imaginai que c'étoit le mauvais air qu'on y respiroit, qui l'avoit suffoqué. Je revins à lui, je l'appelai inutilement à diverses reprises par son nom. Je fis comme San-Domingo : j'appliquai ma main sur son cœur ; il étoit froid comme le marbre.

Tout-à-coup la porte s'ouvre, et je vois entrer des Pénitens Noirs. (1) Ils s'appro-

---

(1) Lorsqu'il naît en Espagne un enfant, on

chent du lit. Je leur demande avec beaucoup de tranquillité et sans bouger, ce qu'ils désirent. L'un d'eux me présentant un de ces sacs dont ils se revêtent, me dit qu'ils viennent habiller le mort. Un autre en même tems s'approchant de plus près de don Carlos se met en devoir de lui remplir les narines de coton. Oh ! alors j'entrai en fureur comme une lionne à qui on enlève ses petits. Je me levai, je repoussai avec violence ces gens-là ; je fermai les rideaux ; je m'adossai contre le lit ; j'étendis les bras contre les rideaux, et je m'écriai :

---

l'aggrège à une confrérie de pénitens, et c'est assez l'usage lorsqu'il est mort, que la confrérie à laquelle il étoit aggrégé, le couvre du sac qui est l'habit de cette confrérie, et se charge de ses obséques. C'est aussi l'usage dans toute l'Espagne d'enterrer les morts à visage découvert ; mais dans la crainte qu'il ne découle de leur cerveau des matières qui présenteroient un tableau trop hideux aux spectateurs, on leur bouche les narines et les oreilles avec du coton.

« Napprochez pas; sortez d'ici; gardez-vous de toucher à ce dépôt; c'est à moi qu'il est confié; c'est à moi à en rendre compte. — Mais, seigneur, me dit l'un d'eux, vous devez connoître nos usages; pourriez-vous nous blâmer de notre piété envers les morts? — Eh! qui vous a dit, répondis-je, qu'il étoit mort? Non, non, il n'est pas mort; il sommeille. Quand il seroit mort, il sera tems dans vingt-quatre heures de songer à votre ministère. Retirez-vous, vous dis-je. » Ils m'obéirent; je les suivis jusqu'à la porte, et là je m'écriai de nouveau de manière à être entendu des domestiques: « Je trouve souverainement extraordinaire qu'on introduise ici quelqu'un sans mon agrément. On profite de la circonstance; mais on n'oubliera pas impunément que c'est moi seul qui commande ici, et que c'est à moi seul qu'on doit obéir. »

Rentré dans l'appartement je me promenois à grands pas; je rêvois; je fati-

guois mon imagination, et je ne la fixois pas. Tout me disoit, tout me crioit que que j'avois perdu mon ami sans retour, et cette idée qui si je m'en fusse occupé, m'eût donné la mort à moi-même, ne put jamais entrer dans mon esprit. Je m'arrêtai à une circonstance qui étoit une véritable puérilité, et je crois que c'est d'elle seule que je tirai la conviction imperturbable que mon ami n'étoit point mort; que je jouirois encore de la douceur de sa société. J'avois envoyé de Naples un petit chien à ma sœur Rosalie. La supérieure n'ayant pas voulu lui permettre de le prendre, don Carlos l'avoit gardé avec lui. J'avois remarqué depuis que j'étois arrivé, que ce petit chien lui étoit singulièrement attaché; du moment où don Carlos avoit été obligé de garder le lit, cet animal avoit pris sa place à ses pieds, et n'en bougeoit que pour satisfaire à ses besoins. Il se hâtoit de revenir aux pieds de son maitre, et on étoit obligé de lui

porter là sa nourriture. Lorsque don Carlos avoit reçu les dernières onctions, l'animal avoit semblé partager la tristesse universelle, et l'avoit témoignée par des hurlemens lamentables. Lorsque les Pénitens s'approchèrent du lit, il quitta son poste, s'élança sur eux avec furie, et revint lorsqu'ils furent partis, reprendre paisiblement sa place.

Je me disois à moi-même : l'instinct de cet animal vaut mieux que toute notre prétendue habileté. S'il avoit la conscience que son maître fût mort, il hurleroit d'une manière bien plus pitoyable encore, que lorsqu'il nous a vu accompagner de nos gémissemens les dernières prières du prêtre, et cependant il se tait. Son silence m'est une preuve que le repos de don Carlos n'est pas celui de la mort, que ce n'est qu'un sommeil. Si lorsque les Pénitens sont venus, l'animal s'est jeté sur eux, c'est qu'il vouloit m'avertir de ne point partager l'erreur où l'on est, que son maître a perdu

la vie. Je ne dois pas négliger cet avertissement.

Cette idée toute puérile, toute folle qu'elle étoit, me plut tellement, je la repassai en moi-même avec une telle complaisance, que je vis dans la conclusion que j'en tirois, la vérité, l'évidence; et tout levain d'inquiétude s'échappa de mon esprit. Je regardois la pendule; il étoit dix heures. J'ouvris la porte, j'appelai Cascara, et avec une tranquillité d'âme qui lui fit croire que j'avois entièrement perdu l'esprit, je lui dis : « Cascara, allez-vous-en de ce pas chez San-Domingo; amenez-le moi sur-le-champ; faites une diligence extraordinaire. — Eh! mon cher seigneur, me répondit-il, vous feriez bien mieux de quitter ce triste objet, d'entrer dans votre appartement, et de permettre qu'on vous donne des soins. — Jour de Dieu! m'écriai-je en m'emportant, que veut dire ceci? Et vous aussi, Cascara, vous ne savez plus obéir. Par Saint-Jacques, je ne

ne sais ce qui me retient. de faire voir sur-le-champ qu'il n'est pas bon de manquer aux ordres que je donne, et que je donne de la part de don Pedro qu'on devroit mieux respecter, sur-tout en telle circonstance. Ne répliquez pas, Cascara; partez; si lorsque onze heures sonneront vous n'êtes pas ici avec San-Domingo, ne remettez jamais les pieds dans l'hôtel. Ni l'âge, ni les services, ni les infirmités ne vous y feront rentrer. Obéissez. »

Cascara obéit. Un peu avant onze heures la porte s'ouvre, San-Domingo paroît, fait deux pas dans la chambre; je cours à la porte; j'en tire la clef, je la ferme en dedans, et je mets la clef dans ma poche. Je fis tout cela si promptement, que je crois que le docteur ne s'en apperçut pas. Il fixa don Carlos, leva les épaules, et faisant un mouvement pour revenir sur ses pas, il me dit avec humeur: « Allons donc, vous moquez-vous de moi? Pour qui me prenez-vous? Quel moment prenez-vous pour vous

égayer ? Est-ce que l'on mande un médecin pour voir un mort ? — Seigneur, lui dis-je, je vous jure que mon ami n'est pas mort. — Ce visage, me répondit-il, est d'un mort de deux heures. Laissez-moi donc passer, laissez-moi sortir. — Eh bien! non, m'écriai-je en me tenant toujours entre la porte et lui, non, morbleu, vous ne sortirez pas. Vous mourrez ici avec moi, si vous n'avez la complaisance de faire ce que je vous demande. A quoi se réduit ma prière? A tâter le pouls de don Carlos. Quoi! homme barbare, vous voyez son ami poignardé par le désespoir, et vous lui refusez cette légère consolation, pour satisfaire à je ne sais quelle morgue!..... Au nom de Dieu! continuai-je en me jettant à ses pieds, et embrassant ses genoux, au nom de ce que vous avez de plus cher, prenez quelque pitié de moi; vous ne savez pas ce que je perds, si je perds don Carlos. Accordez-moi la foible grâce que je vous demande; venez, venez lui tâter le pouls.

A quoi peut vous engager cette condescendance envers le plus malheureux des hommes ? Craignez-vous le ridicule ? Eh ! qui saura que vous m'aurez rendu ce service ? Rendez-le moi, je vous en conjure. Si je l'obtiens, demandez-moi tout ce que j'ai, tout ce que je possède, tout mon sang, tout est à vous. — Pauvre jeune homme ! répondit le docteur ; il est bien excusable ; il me fait pitié. »

En disant cela le docteur s'avança vers le lit, et me pria de lui apporter une bougie. J'en apportai deux. Il en prit une, la passa et repassa plusieurs fois sans mot dire devant le visage de don Carlos, et me la rendit. Il glissa ensuite sa main droite sous le drap, et la colla contre le cœur de mon ami, en se penchant comme un homme qui écoute avec la plus grande attention. Au bout d'environ quatre minutes, il agita la main gauche en me regardant de manière à me faire entendre, qu'il me recommandoit de ne point me laisser aller à quel-

qu'extravagance lorsqu'il romproit le silence. Quand il crut que je comprenois le sens du geste qu'il me faisoit, il retira sa main droite, et me dit : « Ce cœur palpite encore ; il n'est pas mort ; point de folie, Fernand ; posez-là vos flambeaux, et courez vous-même chez le chirurgien qui demeure là vis-à-vis. Amenez-le ; pas une seconde de retard. »

Je ne courus pas, je volai. En traversant les appartemens jè criai : *Il n'est pas mort, il n'est pas mort !* Je ramassai toutes mes forces pour mieux faire retentir ce cri en passant devant l'appartement de la senora Massaréna. Je fus bientôt chez le chirurgien ; je le trouvai en robe-de-chambre, li alloit se mettre au lit. « Vite, seigneur, lui dis-je, prenez vos lancettes, et suivez-moi. — Mais, seigneur, me répondit-il, donnez-moi au moins le tems de passer un habit. — Non, non, répliquai-je, fussiez-vous nud comme la main, suivez-moi. » En

disant cela je le saisis par sa robe-de-chambre, et je l'entraînai.

Quand je fus de retour je trouvai San-Domingo sur la porte de l'appartement de don Carlos : il haranguoit par ses gestes les domestiques pour leur faire entendre qu'il vouloit le plus grand silence, et que personne n'entrât. — « Peste ! me dit-il en me voyant, vous avez des ailes ou bien vous avez rencontré le seigneur sur l'escalier. » J'avois pourtant grimpé à un troisième étage, mais je ne montois pas les marches une à une ; je les enjambois de quatre en quatre, et je ne puis dire combien le chirurgien et moi, nous en franchissions à-la-fois en descendant.

« Seigneur, lui dit San-Domingo, ouvrez la veine du bras gauche à ce malade qu'on croiroit mort, et qui ne l'est pas. Tirez seulement deux ou trois gouttes de sang, et refermez-la. » Le chirurgien ayant exécuté l'ordre don Carlos que je dévorois des yeux, poussa un profond

pir. Oh! que ce moment fut délicieux pour moi! Il remua ensuite la tête, la redressa, et la mit dans son attitude naturelle. — « S'il pouvoit ouvrir les yeux, dis-je tout bas! Si je l'entendois parler! Oh! comme je serois content! » San-Domingo me mit la main sur la bouche en me menaçant si je disois un mot, si je faisois le moindre bruit, de me mettre à la porte. Le petit chien qui n'étoit pas moins attentif que nous aux mouvemens de son maître, l'entendant soupirer, s'achemina en rempant vers une de ses mains, et la lui lécha en remuant vivement la queue. Soit que l'agitation que cela donna à l'air, soit que la caresse même de cet animal affectassent le malade de quelqu'impression, il ouvrit languissamment les yeux, et dit bien distinctement : — « Je n'ai jamais été aussi foible. — Grand merci, dit San-Domingo au chirurgien, nous n'avons plus besoin de votre ministère. Le service que vous nous avez rendu, sera récompensé; il mérite de l'être. »

Dans le transport de ma joie je sautai un col du chirurgien, je l'embrassai étroitement, je tirai ma bourse, et je la lui remis entre les mains. Je retrouvai ensuite ma bourse sur la cheminée : il n'y manquoit que deux réaux. Ce procédé ne fit qu'ajouter à ma reconnoissance ; et je viens d'envoyer à cet honnête homme un présent d'une valeur double de ce que contenoit ma bourse.

Lorsqu'il fut parti, San-Domingo continua à me recommander la plus grande sagesse, et m'ajouta : « Ah ! Fernand, si nous le sauvons, je dirai ceci à toute la terre, et je vous fais dresser une statue sur la place Mayor avec cette inscription : *Honneur à l'amitié.* »

Don Carlos ne tarda pas à m'appeller. Mon nom fut le premier qu'il prononça dans cette espèce de résurrection. Je l'ai emporté sur vous, sur sa mère, sur son oncle : j'en suis tout fier. Je lui baisai doucement la main, et lui demandai com-

ment il se trouvoit : « Bien foible, me répondit-il, je ne sais pas si c'est besoin ou foiblesse, mais il me semble que je prendrois volontiers un peu de nourriture. » San-Domingo se fit alors connoître, et lui présenta dans une cuiller à café de la gelée qu'il avala avec avidité en disant : « Ce n'est pas assez, docteur, redoublez. — Je craindrois, lui répondit San-Domingo, de vous incommoder. Patientez un peu, sous un quart-d'heure je vous donnerai un petit bouillon. En attendant je vous recommande de ne point parler, et j'ordonne le même silence à Fernand. »

Il obéit, mais il demanda plus d'une fois si le quart-d'heure étoit passé. Le délai expiré San-Domingo lui présenta une soucoupe de bouillon fort léger. Il le but avec une véritable volupté, et dit qu'il n'avoit jamais rien pris d'aussi succulent. — « Dans une demi-heure, lui dit San-Domingo, je vous en donnerai une dose double de celle-ci. Quand vous l'aurez

prise vous tâcherez de dormir. Je vous recommande toujours le plus grand silence. Je ne vous rendrai la parole que demain matin. »

Quatre minutes après avoir pris ce second bouillon, il s'endormit paisiblement. Il étoit alors minuit. San-Domingo lui tâta le pouls, et trouva qu'il marchoit bien. Le docteur me tira ensuite dans l'embrasure de la fenêtre, et me dit : « Fernand, je vais me coucher : je reviendrai demain de grand matin : ne lui faites rien prendre que je ne sois venu. Je ne dis pas qu'il est sauvé, mais je ne le condamne pas non plus. Je vais rendre compte à la maman et à l'oncle de ce qui s'est passé ; et dans tout le mal que je leur dirai de vous, je ne manquerai pas de leur apprendre que vous avez été infiniment plus sage que je ne croyois. »

Il y avoit à peine un quart-d'heure qu'il étoit sorti, que j'entendis ouvrir doucement la porte de la chambre. J'apper-

çus la senora Massaréna et son frère qui marchoient sur la pointe du pied pour ne point faire de bruit. Dès que la senora me vit, elle s'arrêta, et me tendit les bras, en jetant sur moi des regards où se peignoit toute la tendresse maternelle. Je fus à elle, elle m'entrelaça de ses bras, et me serra contre son sein comme si elle eût voulu s'identifier avec moi, sa bouche ne proféroit que ces mots : *Adorable, divin jeune homme!* Moi-même j'étois oppressé ; je ne pouvois parler, mes larmes inondoient le sein de cette tendre mère. Nous étions mutuellement dans un état de véritable ivresse ; et il faudroit être mère comme elle l'est, ami comme je le suis, pour se faire une idée de la volupté des transports que nous éprouvâmes. Lorsque nous fûmes un peu remis de ces délicieuses sensations, je la fis asseoir, je m'assis entr'elle et don Juan. Elle ne se lassoit point de me considérer, et je ne puis peindre le saint amour qui brilloit dans ses yeux. Elle me

contemploit comme une mère après les douleurs de l'enfantement contemple l'enfant que le ciel vient d'accorder à ses vœux. Tantôt elle prenoit mes mains, et les baisoit avec transport; tantôt elle me pressoit dans ses bras; tantôt elle vouloit appeler sur moi les bénédictions célestes, et les paroles expiroient sur ses lèvres. Enfin ces mots sortirent de sa bouche : — « O Fernand! on m'a tout dit... Je sais tout..... Je le reverrai donc ce fils qui m'a coûté tant de larmes. Je le serrerai encore contre mon sein ce fils bien-aimé!.. Que je suis heureuse! Oui, je suis la plus fortunée des mères. Fernand, c'est à vous, à vous seul que je dois ce bonheur.... Quel cœur est donc le vôtre? Sent-il toute la volupté qu'il fait couler dans mes veines? Ami de mon fils, ami unique, voilà la seconde fois que vous me le rendez..... Fernand mon frère partage mes sentimens... Oh! que don Pedro est bien meilleur juge que nous!.... Tout ce que nous avons, toute

notre fortune, nous mettons tout à vos pieds. Oui, continua-t-elle en me serrant de nouveau dans ses bras, oui, vous êtes, vous serez toujours mon fils, mon ami; je ne fais nulle différence entre vous et don Carlos. Je vous porte la même tendresse, le même amour, et je saurai le prouver; rapportez-vous-en au cœur d'une mère.... »

Don Juan voulut bien de son côté ajouter mille choses aimables à ce que venoit de de me dire sa sœur, il m'assura qu'il n'auroit plus sur mon compte, d'autre opinion que celle de don Pedro; que dès ce moment il me regardoit comme son neveu.... Mais, ajouta-t-il en s'interrompant, je n'en dois pas dire davantage; le tems n'est pas éloigné où vous connoîtrez ce que je pense à votre égard. Vous et don Carlos m'avez fait faire bien des réflexions. On enverra bientôt le fruit..... »

Confus des témoignages d'amitié que me prodiguoient la senora Massaréna et son frère, je leur dis que je ne trouvois aucune

expression pour leur en témoigner ma reconnoissance ; mais que j'allois leur en payer le prix. En disant cela et leur faisant signe de ne point parler, je les fis approcher du lit ; je levai doucement le rideau, et leur montrai mon ami dormant avec calme. Que cette image fut ravissante pour sa mère ! J'eus bien de la peine à la retenir, et à l'empêcher de couvrir son fils de ses baisers. « Anges du ciel, dit-elle tout bas, veillez autour de son lit ; couvrez-le de vos ailes ; conservez-le à ses parens et à ce tendre ami. » Elle se tourna ensuite vers moi, et m'embrassa de nouveau en me disant : « Adieu, Fernand, vous êtes un ami incomparable ; jouissez de toute la joie dont vous enivrez le cœur de la meilleure des mères. » Je l'exhortai à prendre du repos ; et pour l'y mieux engager, j'osai lui répondre de l'entière et prompte guérison de son fils. Je donnai le même conseil à don Juan, l'assurant que j'étois si tranquille sur l'état de don

Carlos, que je ne craindrois pas moi-même de me livrer une heure ou deux au sommeil. Sur cette assurance la senora Masséréna et don Juan se retirèrent, et me laissèrent seul.

J'étois en effet si fatigué, qu'à peine ai-je été étendu sur l'ottomane, que je me suis endormi profondément jusqu'à cinq heures. Don Carlos ne s'est éveillé qu'un quart-d'heure après moi. Il m'a appris qu'il avoit fort bien reposé, et qu'il se sentoit une faim dévorante. A tout moment il me demandoit si le docteur étoit arrivé, et me prioit de l'envoyer chercher, parce que je refusois de lui donner aucun aliment jusqu'à ce qu'il fût venu : « Don Carlos, lui ai-je dit à la fin, vous m'importunez. Il vous est défendu de parler, et à moi de répondre ; je ne dirai plus rien que San-Domingo ne soit arrivé. »

Il est arrivé à sept heures. Après avoir tâté le pouls de don Carlos et l'avoir bien considéré il a dit tout haut : « Si vous

voulez être tous sages, c'est-à-dire, donner au malade à manger souvent et très-peu à-la-fois, je réponds sur ma tête de sa guérison. Je vais annoncer cette bonne nouvelle à toute la maison. En attendant, don Carlos, que désireriez-vous prendre ? Il a demandé une tasse de chocolat. « C'est bien assez, a dit le docteur, d'une demi-tasse. » Il m'a permis de la lui donner. J'en ai fait faire une pour moi, et nous avons déjeûné ensemble avec la plus grande gaîté.

Le déjeûné fini tout l'hôtel est entré. On se jettoit à mon col; on m'étouffoit de caresses; quelques domestiques portant la joie jusqu'au délire se jettoient à mes pieds, et m'embrassoient les genoux. J'avois beau dire que don Carlos devoit uniquement son salut à son petit chien, je n'étois pas moins l'objet de l'empressement universel. Le petit animal a voulu prendre aussi sa part des amitiés que l'on me faisoit. Il a quitté son poste, et est venu flatter

tout le monde, chacun l'a bien caressé. Il n'a point encore repris sa place; il vague dans l'hôtel et dans le jardin avec une tranquillité qui me persuade qu'il n'a plus aucune inquiétude sur son maître.

Vous vous figurez aisément combien l'entrevue de don Carlos avec sa mère et son oncle a été touchante.

Il est midi, et le nouvel état de don Carlos se soutient au point que je ne le veillerai plus, et que j'irai passer la nuit dans mon appartement.

Le courier que je charge de cette lettre, partira à deux heures. Il a ordre de vous dire en vous la remettant, l'heureuse situation où nous nous trouvons tous. Si elle dure et si nous avons une entière certitude de la parfaite guérison de don Carlos, je vous dépêcherai un nouveau courier le 31 de ce mois. C'est à ce dernier que je vous prie de réserver la récompense que vous avez promise à celui qui vous apporteroit la nouvelle que don Carlos a recouvré la santé.

Mon premier soin dès qu'il a été rendu à la vie, a été d'envoyer chez mes parens au couvent et chez toutes les personnes qui s'intéressoient à lui, pour les informer de cet heureux changement.

Je dois vous dire que depuis que je suis ici, on a envoyé régulièrement deux fois par jour, de la part du roi, pour demander des nouvelles du malade. On est venu ce matin à l'ordinaire, et j'ai fait part des espérances très-fondées que nous avions. On étoit déja instruit de tout ce qui s'étoit passé. Sur les onze heures il est revenu un hidalgos qui après avoir mandé dans la chambre de don Carlos, sa mère, son oncle, et tous les gens de l'hôtel, m'a adressé ce petit compliment beaucoup trop flatteur : « J'ai ordre, seigneur Fernand, du roi, de vous dire à vous-même publiquement, qu'il est très-satisfait de la conduite que vous avez tenue auprès de votre ami, et qu'il saisira avec joie la première occa-

sion qui s'offrira, de vous prouver son contentement. »

Je ne conçois pas pourquoi on met tant d'importance à ce que j'ai fait, et je ne vois pas en vérité ce qu'on trouve tant à louer dans la conduite que j'ai tenue. Il est bien naturel que celui à qui l'on veut enlever son trésor, mette tout en œuvre pour le conserver. C'est pourtant là tout mon mérite.

Voilà, seigneur, tout ce qui est relatif à don Carlos ; je viens à ce qui m'est personnel ; c'est ma tâche la plus pénible. Il ne faut rien moins que la parole que vous avez exigée de moi, pour me déterminer à vous révéler un secret qui me pénètre de douleur, me couvre de confusion, et me fera démériter à vos propres yeux.

Dans l'entrevue que la senora Massaréna et don Juan ont eue avec don Carlos, et dont je viens de vous parler, il a été surtout fort question du refus qu'il avoit toujours fait, de laisser connoître la cause du

chagrin qui avoit fini par lui donner une maladie aussi alarmante. Sa mère et son oncle lui représentèrent d'une manière tout-à-la-fois très-forte et très-touchante, qu'il ne pouvoit différer plus long-tems à leur ouvrir son cœur; qu'il y auroit un excès d'inhumanité à les replonger dans une situation semblable à celle à laquelle ils venoient d'échapper; que la cause du chagrin qu'il avoit ressenti, venoit sûrement de ce qu'il avoit conçu quelque désir qu'il ne croyoit pas que ses parens pussent satisfaire; que cette défiance leur étoit souverainement injurieuse; que la chose qu'il désiroit, étoit ou possible ou impossible à obtenir; que dans le premier cas il n'avoit aucune raison de douter de leur tendresse, puisqu'il en avoit reçu tant de preuves; que dans le second cas il devoit s'aider de leurs lumières pour renoncer à une chimère.

Don Carlos les écouta avec beaucoup d'attention, et parut même ébranlé. Il ne

leur répondit cependant rien ; il se contenta de leur dire qu'il désireroit qu'ils le laissassent seul avec moi, parce qu'il avoit à m'entretenir en particulier. Lorsqu'ils se furent retirés, il me fit répéter dans le plus grand détail toutes les circonstances de ce qui venoit de se passer ; après quoi il me parla ainsi : « Je conçois, Fernand, que j'ai mis mes parens et vous en grand péril, et que je serois bien mauvais ami, bien méchant fils, si je vous remettois dans une pareille situation. Cependant comment révéler ce qui va indubitablement établir un combat entre mes parens et moi, et vous jeter vous-même dans un embarras qui ôtera à notre liaison tout ce qui en faisoit le charme, pour n'y plus laisser que de la contrainte? D'un autre côté ce que j'ai souffert par la violence que je me suis faite pour ne pas ouvrir mon cœur, est si terrible, qu'il me semble qu'en soulevant le poids qui l'écrase, j'en ressentirai du soulagement. Otons-le donc ce voile qui

a failli vous priver pour toujours de votre ami; apprenez-le ce secret qui vous intéresse plus que vous ne pensez. Fernand, j'ai pour votre sœur Rosalie la même passion que vous avez pour Joséphine. Je ne vous vanterai pas les charmes, les perfections de Rosalie; vous les connoissez aussi-bien que moi. Combien de fois ne vous ai-je pas entendu louer avec enthousiasme ses grâces, sa naïveté, sa candeur? Combien de fois ne m'avez-vous pas dit que vous ne connoissiez pas un cœur plus beau, plus aimant que le sien? Ce n'est donc pas à vous à me condamner, si je juge comme vous. Comment donc s'y prendre pour ne pas aimer l'objet le plus aimable que le ciel ait créé? Dès ma plus tendre enfance je n'étois content que quand je la voyois, et dès que je ne la voyois plus, un secret ennui me dévoroit. Cette passion n'a fait que s'accroître avec l'âge. Aujourd'hui elle me brûle de tous ses feux. Ne me blâmez pas légèrement; j'ai fait tout

ce qui dépendoit de moi, pour l'arracher de mon cœur. Vous ne connoîtrez jamais combien les combats que je me suis livrés pour y parvenir, m'ont été pénibles. J'ai été jusqu'à me condamner à ne plus voir Rosalie. Hélas ! tous mes efforts ont été inutiles. En son absence comme en sa présence, je ne désire qu'elle. Peut-on oublier Rosalie quand on l'a connue ? La confidence que je vous fais, Fernand, aura vraisemblablement des suites fâcheuses, mais n'importe : je me sens en effet infiniment soulagé pour vous l'avoir faite, et j'irai jusqu'au bout, je la ferai toute entière. Il ne restera ainsi plus rien dans mon cœur qui ne vous soit connu comme à moi-même. L'opposition de mes parens, la vôtre, n'apporteront aucun obstacle au projet que j'ai formé depuis mon retour à la vie. J'inspire de l'intérêt à Rosalie, cela me suffit. Je n'ai besoin que de son consentement, Fernand, Rosalie sera à moi ; oui, elle sera mon

épouse : je le jure, et je tiendrai mon serment. Je renoncerois à mes parens, à mon ami, à toute la terre, pour la posséder. Je dis là une chose terrible, mais je dis la vérité. J'empêcherai Rosalie de se faire religieuse, et si on refuse de me l'accorder, je m'unirai secrètement à elle. Eh ! qu'on n'aille pas la tirer de son couvent, la faire disparoître. Je vous en voudrois mortellement, si vous vous prêtiez à une pareille vexation, et ce seroit inutilement, car je saurois retrouver Rosalie, et je n'en aurois que plus d'empressement à exécuter mon projet. Vous savez tout maintenant, Fernand ; je n'ai plus rien à vous dire. Mais vous êtes triste, vous ne me répondez pas. »

« Comment, lui dis-je, ne gémirois-je pas de ce que je viens d'entendre? Eh ! pourquoi faut-il que les nœuds qui nous unissoient, ne vous suffisent pas? Voilà qu'on va m'imputer dans le monde d'avoir séduit votre amitié, pour m'élever à une

alliance à laquelle j'étois bien loin d'oser aspirer. Mais à quoi vous serviroient mes réflexions ? Je juge de votre cœur par le mien. Il est des maux que les raisonnemens ne guérissent pas. Dites-moi seulement comment je dois me comporter en cette rencontre, car je paierai confidence par confidence. En partant de Naples j'ai engagé ma parole à don Pedro, de lui apprendre tout ce que je découvrirois sur la cause de cette sombre mélancolie qui vous a mis aux portes du tombeau. Puis-je me dispenser de lui faire part du secret que vous venez de me révéler ? Que dira-t-il, quelle conduite tiendra-t-il, lorsqu'il saura que vous, fils unique, vous l'héritier d'une immense fortune, vous dont les familles les plus puissantes d'Espagne briguent l'alliance, vous vous abaissez à demander la main d'une cadette qui n'est rien dans le monde, et qui n'a que ses grâces et ses vertus pour tout bien ? Pensez-vous que votre famille souscrive à

cette

cette sorte de dégradation ? Croyez-vous que Rosalie elle-même y puisse consentir? N'éprouvera-t-elle pas quelque peine et peut-être quelqu'humiliation à tenir tout de vous ? Quand elle comparera ce que vous pouvez être et ce que vous seriez si vous vous unissiez à elle, ne se rendra-t-elle pas assez de justice pour voir qu'elle ne mérite pas que vous lui fassiez un aussi grand sacrifice? Ah! don Carlos, de quel œil votre mère et votre oncle vont-ils me regarder, lorsqu'ils sauront jusqu'où vous avez laissé descendre vos inclinations? »

« Fernand, me répondit don Carlos, je me suis dit mille et mille fois ce que vous me dites, et tout ce que vous me dites, ne change rien à ma détermination ; elle est prise irrévocablement et pour la vie. Je vous répète que Rosalie ne se fera point religieuse, et que don Carlos l'épousera. Je vous avoue cependant que je n'aurois pas le courage de faire à mes parens la confidence que vous venez de recevoir de

moi. Vous vous comporterez à leur égard comme vous l'entendrez; tout ce que vous ferez, sera bien fait, et je ne vous démentirai pas. »

« Il n'y a pas, lui dis-je, à balancer sur la conduite que je dois tenir. Je vais écrire à don Pedro ce que vous venez de me dire. Quant à votre mère et à don Juan je saisirai l'occasion que je croirai la plus favorable, pour leur faire cette terrible confidence. Ce sera je vous assure, pour votre ami, un moment bien critique. En attendant promettez-moi que vous ne verrez point Rosalie, que vous ne lui écrirez point, jusqu'à ce que nous connoissions les intentions de don Pedro. Permettez aussi que son nom ne soit jamais prononcé entre vous et moi. Auriez-vous reçu d'elle quelque bagatelle qui vous rappelât son souvenir? — Non, non, me répondit-il, je suis sincère; je n'ai jamais rien reçu d'elle; elle est trop sage pour m'avoir rien donné. Mais puisque vous voulez savoir ma con-

fession jusqu'au bout, je vous dirai que je conserve précieusement des fleurs qu'elle donna un jour à sa sœur et que celle-ci me remit. Elles sont bien fanées, mais elles me sont bien chères. Je les porte toujours avec moi, et vous pensez bien que je ne vous en ferai pas le sacrifice; elles sont dans ce moment sous mon chevet. — Ne parlons plus, lui dis-je, de tout cela; attendons ce que décidera votre famille. »

Tel est, seigneur, ce grand secret que don Carlos s'étoit toujours obstiné à nous cacher. Une seule chose adoucit les peines que la connoissance de ce mystère fait à mon âme, c'est que don Carlos reçoit de la révélation qu'il m'a faite, un véritable soulagement. Depuis l'instant où je l'ai reçue, je vois le calme renaître sensiblement dans son cœur.

DERNIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Inigo ASTUCIA à Salomon WANDERGHEN.

29 Octobre 17...

J'APPRENDS avec une joie inexprimable, mon cher Wanderghen, que vous êtes rendu à votre père et à vos amis. Mon empressement à vous en féliciter, vous doit être une preuve de ma sincère et constante amitié pour vous.

LETTRE II.

Salomon WANDERGHEN à Inigo ASTUCIA.

30 Octobre 17...

OH ! oh ! seigneur Inigo. que veut dire ceci ? Avec tout mon esprit je ne suis donc qu'un sot. Je ne puis concevoir comment vous m'avez écrit le billet que j'ai reçu hier, et que j'ai lu et relu cent fois. Je ne le puis concevoir, parce que j'en avois reçu précédemment un de vous d'un style bien différent. Je sais bien qu'au pays que vous habitez, c'est un usage immémorial de se courber vers le soleil levant. Mais encore convient-il que ce signe de souplesse ne se fasse pas trop grossièrement. Il faut savoir jeter un voile sur les contradictions de sa conduite. Au surplus, voyons; où en voulez-vous venir?

Vous avez certainement vos vues en cherchant à vous rapprocher de moi. Développez-les. Je suspendrai mon jugement jusqu'à leur manifestation. Le répit que je vous accorde, doit vous être une preuve que ce n'est qu'à la dernière extrémité que je romps les saints nœuds de l'amitié.

LETTRE III.

Fernand TEXADO à don Pedro DE MASSARÉNA.

Madrid, 31 Octobre 17...

VICTOIRE ! seigneur, victoire ! Vous pouvez faire chanter un *te Deum* dans votre chapelle. On en chantera un aujourd'hui au couvent de Lescalasses, et votre hôtel sera illuminé. Don Carlos est en pleine convalescence ; nul symptôme fâcheux, nul danger à craindre. Il n'a d'autre incommodité qu'un appétit dévorant que nous avons bien de la peine à modérer. Ses forces se rétablissent avec une telle rapidité, que ce matin il a fait une promenade d'une heure dans le jardin. La revue se fera sous quelques jours, et il s'y trouvera à la tête de son régiment.

Voilà, seigneur, des nouvelles aussi

heureuses que vous pouviez les désirer, et le courier qui vous les porte, s'attend d'après ce que je lui ai dit, qu'il recevra quelque témoignage de la joie qu'elles vous occasionneront. Il sera le dernier que je dépêcherai, l'état actuel de don Carlos rendant cette dépense inutile. Si j'écris, ce sera par la voie ordinaire. J'attendrai vos ordres pour savoir si je dois retourner à Naples; mais comme vous m'avez accordé un congé de deux mois, et qu'il s'en faut de beaucoup qu'il soit expiré, je pense que vous ne trouverez pas mauvais qu'avant de partir, j'assiste à la revue.

Les deux demoiselles de Suza voyant don Carlos parfaitement rétabli, et n'ayant plus ainsi aucun motif de rester à Madrid, me pressent de leur faire accorder un passe-port pour aller joindre César qu'elles ont beaucoup d'empressement de revoir. J'attendrai pour accéder à leur demande, que je connoisse vos intentions. César ne

peut pas rester éternellement au château de l'OEuf, et s'il pouvoit se faire que les choses prissent une tournure qui lui permît de revenir en Espagne, il deviendroit inutile que sa sœur et sa fille entreprissent ce pénible voyage. Si elles doivent le faire, il est naturel qu'elles m'attendent, et qu'elles me permettent de faire route avec elles.

Jouissant du plaisir de voir don Carlos rétabli et de l'espoir de posséder Joséphine, rien ne manqueroit à mon bonheur, si ce n'étoit cette malheureuse confidence que mon ami m'a faite, et que je ne suis cependant pas fâché d'avoir reçue de lui, puisque c'est à cet épanchement seul que j'attribue le calme actuel de son âme. Il n'en est pas moins vrai que cette confidence m'a déja valu un léger désagrément dont je dois vous rendre compte.

Ce matin comme il se promenoit dans le jardin, sa mère le contemploit avec délices à travers la fenêtre de son appartement. Elle étoit entre don Juan et moi. « Mon

bonheur, nous disoit-elle, passe mes espérances. J'étois loin de m'attendre à le voir si promptement et si heureusement rétabli. Le voilà dans son état naturel. Je ne l'ai jamais vu plus serein. Croyez-vous, Fernand, que cette sérénité dure? — Pourquoi craindriez-vous le contraire? — La raison en est assez naturelle : sa maladie venoit d'un profond chagrin dont il nous a toujours laissé ignorer la cause. Cette cause s'est-elle évanouie avec sa maladie? Cela n'est pas vraisemblable. A-t-il l'espoir que nous ferons disparoître le sujet de sa mélancolie passée? Il faudroit pour qu'il eût cet espoir, qu'il nous eût fait connoître le sujet de cette mélancolie, car comment le ferons-nous disparoître, si nous ne le connoissons pas? Vous auroit-il parlé, Fernand? Auroit-il eu pour vous une confiance qu'il n'a pas pour nous? L'auriez-vous flatté de quelqu'espérance? — Il m'a tout dit; il ne m'a rien laissé ignorer. — Ah! Dieu soit loué! reprit la senora Mas-

saréna. Asseyons-nous, Fernand; contez-nous cela. »

Nous nous assîmes. « Je suppose, dit la senora Massaréna, que le mystère ne vous est pas recommandé, et que mon frère n'est pas de trop. — Madame, répondis-je, le mystère ne m'est point recommandé, et don Juan ne peut jamais être de trop entre vous et votre fils. Cependant je me repens déja de vous avoir dit que je savois tout. Ce mot m'est échappé un peu promptement. La faute est faite, et autant vaut parler maintenant que dans un autre moment. Mais je n'en sens pas moins que ceci est délicat et si délicat que je ne sais en vérité comment m'y prendre pour vous dire ce que je sais. Je tourne, je retourne mes idées: je ne sais par où commencer. Pardonnez-moi, il m'en vient une. Vous m'avez madame, don Juan et vous, comblé de bontés. Vous souvient-il bien de toutes les paroles obligeantes que vous m'avez adressées dans une de ces ef-

fusions d'amour maternel où les sentimens les plus aimables sortoient avec rapidité de votre cœur ? — Quelle question ! ce que j'ai dit une fois, est dit pour la vie ; et il y auroit à vous une sorte de malhonnêteté à me le faire répéter. — Je n'aurai pas cette malhonnêteté. Bien loin de-là : j'ose prendre à la lettre les choses flatteuses et infiniment honorables pour moi, qui sont sorties de votre bouche ; et il m'en monte quelque présomption à la tête. Vous ne devez point vous en étonner. Je ne saurois avoir un plus juste sujet de m'enorgueillir, que de me croire l'égal de votre fils, que d'avoir la certitude que j'occupe la même place que don Carlos, dans un cœur tel que le vôtre. Je vois, madame, que je ne suis point contredit, et le silence que vous gardez dans ce moment, m'est une confirmation que je ne me berce point d'une chimère ; et que j'ai le droit de me croire aggrégé à votre illustre famille. — Mais, Fernand, voilà bien du

verbiage. et je ne vois pas le rapport qu'il y a entre le secret dont vous a fait part don Carlos, et l'affection toute particulière que vous portera toujours la famille. — Pardonnez-moi, le rapport est très-sensible, si du moins je ne suis pas contredit par vous dans tout ce que je viens de vous rappeler au sujet des bontés dont vous et don Juan m'honorez. — Mais, non encore une fois; je ne me dédis point. De grâce. laissez-là ce préliminaire, et venez tout bonnement au fait. — Madame, j'y viens tout bonnement et en deux mots. Dès que je ne suis point contredit par vous. il est clair que je puis croire que j'ai l'honneur d'être votre fils adoptif: et dès que j'ai cet honneur, il est assez naturel que ma sœur en jouisse aussi. Si Fernand est votre fils, ma sœur est votre fille. — Quelle conclusion! Vous perdez la tête. Pour vous adopter. suis-je obligée d'adopter toute votre famille? Je ne vous en dis rien de désobligeant; mais

enfin il n'y a rien de commun entre elle et moi. Que parlez-vous d'ailleurs d'une sœur? N'en avez-vous pas deux? — Je ne parle point de l'adoption de toute la famille. Mon ambition se borne à obtenir celle d'une de mes sœurs. Je ne parle que d'une de mes deux sœurs, parce que don Carlos ne peut pas les épouser toutes les deux. — Epouser! Qu'entendez-vous par ce mot? — Aucun commentaire ne le rendra plus clair qu'il ne l'est par lui-même. J'entends que don Carlos prétend épouser une de mes deux sœurs. »

A ces mots la senora Massaréna rougit extraordinairement, et me lança un regard qui me fit fort mal augurer du succès de ma harangue. « Quelle insolence! s'écria-t-elle. Comme les gens de cet étage sont pétris de vanité! Non certes, l'ambition n'est pas petite. Si c'est-là de la modestie, c'est une modestie qui ressemble fort à l'orgueil le plus outré. Qu'en dites-vous, don Juan? Vous seriez-

vous jamais attendu à pareille chose ? — Je dis, répondit don Juan en se levant et en se promenant à grands pas, je dis qu'il n'y a rien là qui m'étonne. Vous deviez arriver à ce dénouement. On vous a fait faire bien du chemin sans que vous vous en apperçussiez. Dans un autre tems je dirois quel parti il faut prendre. Aujourd'hui tout est changé. C'est votre affaire, ma sœur, purement votre affaire. Votre famille n'est plus ma famille. J'ai d'autres idées, d'autres arrangemens. Sous peu vous les connoitrez ; je n'ai rien de plus à vous dire. Je vous laisse avec le seigneur Texado : je me retire : je pars pour Aranjuez où j'ai des affaires à régler. Je vous écrirai quand il en sera tems. Adieu, ma sœur, embrassez-moi. »

Il embrassa en effet sa sœur, et partit. La senora Massaréna resta aussi étonnée de la manière dont son frère lui avoit parlé, que de son départ. « Mon frère, dit-elle, est devenu fort extraordinaire

depuis quelques jours. Mais, seigneur Texado, continua-t-elle, revenons à notre conversation. Comment avez-vous pu concevoir l'idée que don Carlos épouseroit cette étourdie de Bénédictine, dont la conduite d'ailleurs.... — Madame, lui dis-je en l'interrompant, je ne m'étonne point que vous trouviez très-extraordinaire que le descendant des Massaréna veuille s'allier à ma famille; mais votre opinion sur Bénédictine ne feroit rien à l'affaire, et une injure ne seroit pas une raison. Ce n'est point d'ailleurs de Bénédictine dont il s'agit. C'est Rosalie que don Carlos entend épouser. — Entend! le mot est bon: Il entendra quand j'aurai entendu. — Vous m'avez interrompu; je voulois encore vous dire que ce n'est point moi qui ai conçu l'idée que don Carlos épouseroit ma sœur; c'est lui-même, lui seul qui a conçu l'idée d'épouser Rosalie. — Le voilà donc connu ce secret! Ah! seigneur Texado, vous n'êtes pas assez jaloux de

votre réputation. Vous donnez belle matière aux libelles qui courent contre vous. — Ils viennent donc jusqu'ici ces libelles? — Ils vont par-tout; pourquoi ne viendroient-ils pas jusqu'ici? — Et vous y ajoutez foi? — Je ne dis pas cela; mais mon incrédulité ne suffit pas; il faut encore que vous n'autorisiez point à y croire. — Vous me dites des duretés. — Vous avez de la fierté, seigneur Texado: j'ai la mienne aussi, et jamais je n'entacherai le nom que porte don Carlos. Apprenez cela. Sachez encore que j'entends qu'il épouse la fille du premier ministre, et que sous peu de jours j'entrerai en pourparler sur cette alliance. Et auriez-vous écrit ceci à don Pedro? — Sans doute; je le devois, parce que j'en avois pris avec lui l'engagement. — Nous verrons sa réponse, seigneur Texado; nous la verrons. Jour de Dieu! si don Pedro consentoit à cette infamie, je me jetterois dans un couvent; je ne le verrois plus ni lui, ni

don Carlos. Vous prétendez que je vous dis des duretés, et vous, comment avez-vous eu le front de me faire une pareille confidence? Ne m'en faites plus de semblables, car nous ne serions pas amis. Je vous dis des duretés : eh ! mais de bonne foi, seigneur Texado, si don Pedro eût suivi mes avis, si don Carlos ne vous eût jamais connu, aurois-je eu la honte d'entendre une proposition telle que celle que vous avez eu le courage de me faire ? — Madame, dis-je avec un peu d'humeur et en me levant, finissons cet entretien. Les reproches que je reçois, et les humiliations qui les accompagnent, pourroient irriter ma sensibilité, et soulever dans mon âme des mouvemens qu'auroit peut-être peine à contenir le profond respect que je vous dois. — Soit, Fernand, finissons. Qu'il ne soit plus question entre nous deux de cette extravagance. Laissez ignorer à mon fils que vous m'en avez parlé. Ce sera à moi, si je le juge à-pro-

pos, à le lui apprendre, et à lui rappeler ce qu'il se doit. »

Comme nous finissions cette pénible conversation, don Carlos entra. « Qu'y a-t-il donc de nouveau? nous demanda-t-il. Voilà mon oncle qui devroit être au comble de sa joie de me voir guéri, qui vient de m'embrasser en pleurant à chaudes larmes. Tout ce que j'ai pu tirer de lui, c'est que des affaires très-intéressantes l'appeloient à Aranjuez. Adieu, mon neveu, m'a-t-il dit, pour...., et il n'a pas achevé. Seulement il m'a protesté que jamais il n'auroit cru m'aimer autant qu'il m'aimoit; qu'il m'en donneroit bientôt une preuve éclatante, qui étonneroit bien du monde. Il m'a recommandé aussi d'embrasser bien étroitement maman. Que comprenez-vous à cette manière de nous quitter? Mon oncle auroit-il reçu dans la maison quelque mécontentement? Auroit-il eu, Fernand, quelque altercation avec vous? — Je n'ai rien dit, répondis-je,

à votre oncle, qui ait pu l'indisposer contre moi, et lui causer le plus léger mécontentement. — Eh ! non, non, dit la senora Massaréna, ce n'est rien du tout ; c'est une de ces bizarreries dont la conduite de votre oncle est pleine. Cela se terminera par peu de chose. Il faut seulement que ces affaires qui l'appellent à Aranjuez, soient bien pressées pour qu'il nous quitte précisément le jour où nous fêtons votre convalescence. Comment au reste vous trouvez-vous de votre promenade? — Fort bien. — J'en suis ravie. Adieu mes enfans ; laissez-moi un peu de repos. Je me sens les nerfs agités, et je veux cependant paroître à la fête entre mes deux fils. — Oh ! maman, dit don Carlos en embrassant la senora Massaréna, que j'aime à vous entendre parler ainsi ! — Et vous, Fernand, eut-elle la bonté de me dire, est-ce que vous n'en recevriez pas le même plaisir? Venez donc m'en remercier. » Elle me fit alors la faveur de m'embrasser,

et nous dit en nous quittant: « Oui, oui, mes enfans, je serai toujours la même pour vous deux, toujours une bonne mère; j'attends de vous le bonheur du reste de ma vie. Vous êtes trop bien nés l'un et l'autre pour que je sois trompée dans cet espoir. Don Carlos ne sera plus malade, et Fernand ne donnera que de sages leçons à son ami. »

Tel a été, seigneur, mon entretien avec la senora Massaréna sur la malheureuse passion de mon ami, et telle a été l'issue qu'elle a daigné donner à notre conversation. Puissent les bontés dont elle m'a honoré depuis la guérison de don Carlos, n'être point altérées! Puissé-je aussi bientôt apprendre que vous rendez justice à la pureté de mes vues et de ma conduite.

LETTRE IV.

Inigo Astucia à Salomon Wanderghen.

3 Novembre 17...

Vous avez de l'esprit, mon cher Wanderghen, et vous n'êtes pas un sot. Vous comprenez qu'observé comme je le suis, si j'eusse eu l'air de m'intéresser à vous dans la position où vous étiez, je me perdois sans vous servir. Je vous avoue aussi que votre affaire avoit fait un éclat scandaleux, et que vos meilleurs amis juroient qu'ils ne vous connoissoient pas. Ainsi va le monde.

Donec eris felix multos numerabis amicos ;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Vous avez cru que je suivois le torrent. Eh! point du tout. Je semblois céder à la tempête, je louvoyois, mais je guettois

avec sagacité l'occasion de voler sans danger à votre secours. Voilà ma tactique. Cela ne vaut-il pas mieux que de faire beaucoup de bruit pour tout gâter?

Au surplus ne laissez plus revenir ces *tempora nubila.* Soyez toujours heureux, et soyons toujours amis. Nous avons plus besoin que jamais de l'être. Le bruit court, et ce bruit est très-vraisemblable, que Texado est arrivé de Naples, avec des vues très-hostiles contre vous et contre moi. C'est lui je n'en doute pas, qui m'a déja fait perdre les bonnes grâces de don Juan. Ce malheureux jeune homme est né pour ma perte, je ne fais pas un pas qu'il ne me jette une pierre pour me faire trébucher. Quant à vous, plastronez-vous. Je sais qu'il vous attribue tout l'honneur du tour que nous avons joué à sa Joséphine. Vos libelles ne produisent rien. Voilà contre mon attente ce petit don Carlos revenu au monde. Chacun fait honneur de cette guérison à Fernand; on en dit des choses

qui l'ont entièrement rétabli dans l'opinion publique. Déposez donc la plume, et prenez une autre arme. Recommencez en un mot le cours de vos vengeances ; je recommence le mien. Je vais débuter par une petite ruse qui soit qu'elle réussisse, soit qu'elle ne réussisse pas, ne sera pas la dernière.

Adieu, Wanderghen, revenez à Astucia. Croyez à la sincérité de son amitié pour vous et de sa haine contre ses ennemis.

LETTRE

LETTRE V.

Salomon WANDERGHEN à Inigo ASTUCIA.

5 Novembre 17...

DÈS que vous parlez de vengeance, vous me replongez dans mon élément. J'oublie tout, j'interprêterai vos procédés comme vous voudrez; je ne songe qu'aux avantages de notre union; j'en renoue tous les liens. J'ai reçu des affronts bien sanglans de Fernand et de don Carlos. Eh bien! rien ne m'irrite contr'eux comme la honte d'avoir échoué dans mon entreprise du couvent de Lescalasses. Les sots! ils m'avoient en leur pouvoir; ils me tenoient dans les fers; ils pouvoient me perdre sans qu'il me fût jamais possible de me relever, et ils laissent échapper cette occasion de se défaire d'un ennemi implacable! Je

leur apprendrai à leurs dépens que quand on fait une offense, il faut mettre celui à qui on l'a faite, dans l'impossibilité de s'en venger. Un grand capitaine disoit qu'il étoit entré en prison le plus innocent, et qu'il en sortoit le plus coupable des hommes. Je dis de même. Mon sang bouillonne; mon imagination est un volcan; j'invoque toutes les furies de l'enfer. Je suis capable de tout; je tenterai tout. Je vous envoie Ambroise; j'ai besoin de lui pour l'exécution de ce que je médite. Prêchez-le bien; promettez-lui de le faire nommer sergent, sous-lieutenant, tout ce qu'il vous demandera. Vous ne tiendrez que ce que vous voudrez tenir. Vous dites que mes libelles ne produisent aucun effet; cependant ils ont enveloppé de vapeurs noires, la vilaine âme d'Ambroise. Il regarde toujours Fernand comme une bête féroce qu'on peut égorger impunément. Cette idée secondera merveilleusement le coup que je vais frapper. En conservant cette mauvaise opinion

de Fernand, il a perdu la bonne idée qu'il avoit de don Carlos. Celui-ci lui a fait infliger une punition dont il a le cœur ulcéré, et dont il prétend, dit-il, avoir raison.

Adieu, Astucia: guerre, guerre à mort à nos ennemis! Mettons-les dans l'éternelle impuissance de nous nuire.

LETTRE VI.

Inigo ASTUÇIA à Fernand TEXADO.

7 Novembre 17..

LE ministre des affaires étrangères étant indisposé, son porte-feuille a été remis par *interim* à celui de la guerre. Ce dernier me charge de vous écrire qu'il trouve très-mauvais que vous soyez aussi long-tems absent de Naples où les affaires de l'état ont besoin de vos services. Il vous ordonne de retourner sur-le-champ à votre poste, et de ne pas vous trouver demain matin à Madrid.

Je suis charmé de trouver cette occasion de vous offrir les témoignages de ma considération pour vous.

LETTRE VII.

don Juan de Spinoletto à Spinoletta de Massaréna.

8 Novembre 17...

En mettant ordre à mes affaires et feuilletant mes papiers, ma chère et honorée sœur, j'ai retrouvé quelques lettres d'Astucia, et entr'autres une que je lui avois promis de rendre publique, si jamais je recevois de lui quelque mécontentement. Je vous envoie ces lettres; il ne sera peut-être pas hors de propos, qu'elles soient connues de don Pedro et de toute la famille.

Je me retire demain aux Hiéronimites (1), pour des raisons que je vous ferai connoître

(1) Ce sont des religieux qui ont le même habit et le même institut que les Chartreux.

sous peu. J'ai écrit à don Pedro (1) par le dernier courier que lui a dépêché Fernand. Je l'ai instruit de mes intentions; il vous les notifiera, et j'attends de sa sagesse comme de son amitié pour moi, qu'il prendra toutes les mesures nécessaires pour que chacun s'y conforme.

Adieu, ma très-chère sœur, vous avez toujours eu en moi un bon frère. Conservez son souvenir. Embrassez pour moi les deux enfans. Je les recommande à votre tendresse. Quant à moi, ils me sont l'un et l'autre si chers, que je ne sais lequel des deux j'aime le plus. Je n'oublierai jamais comment le petit Fernand s'est comporté avec don Carlos. Il en sera récompensé autant qu'il est en moi de l'en récompenser.

Il est inutile que personne de la famille vienne me voir. On ne seroit pas reçu.

---

(1) Cette lettre est la seule de cette correspondance, qui ne se soit point trouvée; mais elle n'y fait aucun vide : ce qui suivra en développera suffisamment le contenu.

LETTRE VIII.

Fernand TEXADO à Inigo ASTUCIA.

9 Novembre 17...

IL est bien vrai que le ministre des affaires étrangères est incommodé, et que celui de la guerre a le porte-feuille par *interim ;* mais il est faux, seigneur Inigo, que l'on vous ait donné aucun ordre relatif à moi. Apprenez que je vaux la peine qu'on s'adresse directement à moi-même : si le ministre avoit pu l'oublier, ce n'eût certainement pas été par votre canal, qu'il m'eût transmis sa volonté. Comment, vous à qui l'on dit de l'esprit, avez-vous pu croire que je me laisserois prendre à cette erreur grossière ? Il paroît que vous ne vous entendez pas aussi-bien à mentir *qu'à donner des breuvages*. Vous voyez que je connois

toute l'étendue des obligations que je vous ai. Votre mensonge n'est pas seulement mal-adroit, il vous sera encore funeste, parce qu'on ne compromet jamais impunément le nom d'un ministre. Vous m'avez en outre rappelé que j'étois porteur d'instructions qui vous concernent, et que je ne pouvois sans péril pour moi-même, différer plus long-tems de les suivre.

Adieu, seigneur Inigo, je vous tiens quitte de toute considération, comme je crois que vous me dispensez de toute reconnoissance.

LETTRE IX.

Inigo ASTUCIA à Salomon WANDERGHEN.

11 Novembre 17...

TEXADO n'a point donné dans le piége, et la foudre est tombée sur moi. J'ai ordre de quitter ma place dans la journée et Madrid dans quinze jours. Cette chute est l'effet des manœuvres du même Texado; il a été remis par lui-même aux ministres un mémoire rédigé et écrit par don Pedro, dans lequel je suis peint comme un homme digne du gibet. A-t-on jamais entendu parler d'une plus atroce manœuvre ?

Dans le fond mon exil ne me cause point de grands regrets. Je ne hais point la vie des champs. J'irai m'enterrer dans un petit domaine que me laisse mon père qui vient de mourir. J'ai tiré assez d'argent de l'ex-

travagant don Juan, pour me faire un sort indépendant et vivre avec agrément dans la société des muses champêtres. Vous viendrez me voir, et je pourrai encore vous offrir des plaisirs qui vaudront ceux de la ville. Mais avant de quitter Madrid je veux jouir de ma vengeance. L'image de cet odieux Texado payant tout le mal qu'il m'a fait, me sera une délicieuse compagne dans ma retraite. Hâtez-vous donc ; je compte les jours et les heures.

LETTRE X.

Salomon WANDERGHEN à Inigo ASTUCIA.

13 Novembre 17...

VOTRE plan ne valoit rien ; son exécution nous exposoit. Le mien est sûr : on ne connoitra jamais la main qui aura porté le coup. Il va l'être. Ambroise compte sur les trois arpens que vous lui avez promis. Il faudra lui tenir parole, parce qu'il importe d'acheter son silence. Avec l'argent que je lui ai donné et celui qu'il recevra après l'action, il jouira d'un fort joli revenu.

LETTRE XI.

Jérôme BALBUÉNA à Fernand TEXADO.

Naples, 16 Novembre 17...

JE vous remercie, seigneur et ami, de la bonté que vous avez eue de me choisir pour porter ici l'heureuse nouvelle du parfait rétablissement de don Carlos. Vous avez cru que ce voyage me remettroit dans les bonnes grâces de don Pedro; écoutez comment la chose s'est passée :

Quand je suis arrivé, don Pedro étoit dans son cabinet, et ne pouvoit bouger de son fauteuil, parce qu'il s'étoit donné la veille une entorse. Je n'ai pas été plus loin que l'antichambre. J'ai remis le paquet à un domestique. Don Pedro en reconnoissant votre écriture a ouvert votre lettre avec une extrême vivacité, et après l'avoir lue

a laissé tomber quelques larmes. « Pourquoi, a-t-il demandé au domestique, le courier qui a apporté cette lettre, ne me la remet-il pas lui-même ? — Seigneur ; il est là dans l'antichambre. — Eh ! pour Dieu, qu'on le fasse donc entrer. — Il nous a dit qu'il n'osoit prendre la hardiesse de se présenter devant vous. — Dans ce cas-là, a-t-il répliqué après avoir appellé deux autres de ses gens, puisque cet honnête homme ne veut pas venir jusqu'à moi, qu'on me porte jusqu'à lui. »

Ses gens l'ont en effet porté sur son fauteuil, et l'ont déposé au milieu de l'antichambre. Là je me suis présenté devant lui. « Ah ! ah ! a-t-il dit, c'est vous, Balbuéna » ? Ensuite se tournant du côté de ceux qui l'avoient porté : « Reportez-moi, leur a-t-il dit, dans mon cabinet. Vous partirez, a-t-il ajouté en s'en retournant, quand il vous plaira ; le plutôt sera le mieux. Mon trésorier vous paiera les frais de votre voyage. Je ne vous ferai jamais de bien,

mais je n'empêche pas mes enfans de vous en faire. »

Voilà très-laconiquement, seigneur Fernand, l'accueil que j'ai reçu de don Pedro. Je reparts demain pour Madrid. J'espère que votre amitié et les bontés de don Carlos me seront toujours conservées. Vous me trouverez bien changé. Je n'ai pas bu je vous jure, plus d'un verre de vin à chaque poste. Ne désespérez pas de me voir un jour mettre le Mançanerez en bouteilles.

LETTRE XII.

Don Pedro DE MASSARÉNA à Fernand TEXADO.

Naples, 16 Novembre 17 . . . .

JE ne m'expliquerai point aujourd'hui sur la confidence que vous a faite don Carlos dont la convalescence me cause la même joie qu'à sa mère. Ne m'écrivez plus, Fernand, ni vous, ni qui que ce soit de l'hôtel. Je défends que personne de ma famille ne bouge de Madrid jusqu'à nouvel ordre de ma part. Vous étendrez mes intentions à cet égard sur la famille de votre mère et sur les deux demoiselles de Suza.

Comme on pourroit écrire à la senora Massaréna que je suis incommodé d'une entorse, rassurez-la ; apprenez-lui que je suis guéri, et que je marche aujourd'hui.

LETTRE XIII.

Don Juan de Spinoletto à don Carlos de Massaréna.

18 Novembre 17...

Le bruit, mon cher neveu, du nouveau danger que toi et ton ami Fernand avez couru, a pénétré jusques dans ma retraite. On m'en parle si vaguement que j'en sais très-peu de chose. N'êtes-vous pas blessés l'un ou l'autre ? Ne vous est-il rien arrivé de fâcheux ? Tire-moi d'inquiétude, mon cher don Carlos. Conte-moi toutes les circonstances de ce nouvel événement.

Tu apprendras à la bonne maman que j'ai pris hier l'habit d'Hiéronimite, et que je renonce pour toujours au monde. J'y ai trop mal vécu pour y reparoître jamais. Je recommande qu'on ne touche à aucune

affaire qui me concerne; qu'on ne congédie aucun de mes gens; qu'on laisse en un mot toutes choses en l'état où elles sont, jusqu'à ce que ton père ait fait connoître mes intentions.

Adieu, mon cher neveu. Toi et ton bon ami Fernand qui est un excellent sujet, serez toujours présens à mon souvenir, n'en doutez pas. J'exhorte ma sœur à accorder au bonheur de tous les deux tout ce qui dépendra d'elle, quand même cette complaisance devroit lui coûter le sacrifice de quelques-unes des idées dans lesquelles elle a été nourrie.

LETTRE XIV.

Don Carlos DE MASSARÉNA à don Juan DE SPINOLETTO.

20 Novembre 17...

LA revue générale qui a eu lieu hier, ne m'a pas permis de répondre plutôt à votre lettre. Vous nous quittez donc, mon cher oncle? Vous nous quittez pour toujours, et cela dans un moment où nous voudrions, Fernand et moi, partager avec vous la joie que nous ressentons. Elle prend sa source dans l'événement même qui vous a fait craindre pour nous, et qui influe d'une manière toute particulière sur le sort de César de Suza. Je vais, mon oncle, comme vous me l'ordonnez, vous en raconter les particularités.

La revue générale devant se faire le 19 j'en fis une particulière de mon régiment

le 17. Nous étions à cheval, Fernand et moi, à côté et à quatre pas l'un de l'autre. Je commandai une évolution qui se termina par une décharge à feu. Nous entendîmes distinctement, Fernand et moi, une balle passer entre nous deux. « Don Carlos, me dit-il, avez-vous entendu siffler cette balle ? — Très-bien, lui répondis-je. — Il ne fait pas bon ici, répliqua-t-il, retirons-nous. — Non, non, lui dis-je, quand on est sur le champ de bataille, il ne faut jamais reculer. Gardez-vous de rien témoigner. Suivons cette affaire jusqu'au bout.

Après ce court dialogue, je me plaignis que l'évolution avoit été mal faite, et je voulus qu'on la recommençât ; mais lorsque j'eus fait le commandement *en joue*, j'ordonnai qu'on en restât là, et je dis aux capitaines de visiter les fusils de leurs soldats. Peu après je fus appelé dans les rangs. Nous accourûmes, Fernand et moi ; nous vîmes un grenadier que plusieurs de ses cama-

rades tenoient fortement au collet par ordre de Diego Ménézés leur capitaine et mon ami particulier. Il s'étoit trouvé une balle dans le fusil de ce soldat. Nous visitâmes sa giberne, il s'y en trouva encore deux. Ce malheureux est un nommé Ambroise qui a été au service de César de Suza, et ensuite garçon de magasin du libraire Sancha.

Je fis sur-le-champ dresser procès-verbal en présence de tout le corps, de ce qui venoit d'arriver, et l'on conduisit le coupable au cachot en attendant que le conseil de guerre lui fit son procès. Ses camarades et les officiers lui firent beaucoup de questions auxquelles il ne voulut jamais rien répondre.

Le soir sur les cinq heures Diego Ménézés vint me dire que cet homme vouloit absolument m'entretenir, disant qu'il avoit des choses de la plus haute importance à me communiquer et de la révélation desquelles dépendoit ma vie. Il n'y avoit pas

moyen de se refuser à de telles instances. Je me rendis dans la prison, et je fis introduire le criminel dans une salle en présence de quelques officiers. Il n'étoit nullement confus. Il me dit que si je voulois lui promettre de lui faire avoir sa grâce, il me révéleroit des choses que je serois très-aise de savoir, mais que j'eusse à faire retirer tout le monde, parce qu'il entendoit ne parler qu'à moi seul.

Je lui demandai si j'étois intéressé personnellement dans ce qu'il avoit à me dire. Sur sa réponse affirmative je lui répondis que bien loin de consentir à l'écouter en particulier, je donnerois à sa déposition la plus grande solemnité; que quand à la demande qu'il me faisoit, de lui faire avoir sa grâce, je ne voulois point l'abuser; qu'il ne devoit point espérer de pardon, parce que son crime n'étoit pas de la nature de ceux qu'on pardonnoit; mais que s'il vouloit réparer en quelque sorte le forfait qu'il avoit eu le malheur de commettre, par une entière

franchise, je lui promettois d'employer tout mon crédit, pour faire adoucir en sa faveur la rigueur des ordonnances; de faire par exemple commuer la peine de mort qui seroit certainement prononcée contre lui, en une autre peine.

L'espoir de conserver sa vie parut le toucher et le disposer au repentir et à la confiance. Il pleura beaucoup, et se plaignit du malheur qu'il avoit eu de se livrer à de mauvais conseils. Il demanda à faire sa déposition sur-le-champ. Je fis convoquer le corps des officiers et plusieurs soldats. Ce fut en leur présence que je reçus sa déposition qui fut signée de lui et de nous tous. Voici la substance de ce qu'il fit écrire.

Il nous apprit qu'il ne s'appeloit point comme on croyoit, Ambroise Hombre-négro; que son véritable nom étoit Jago Picaros; qu'il étoit né au village de Hénarès près Siguenza; que son père étoit jardinier du pasteur de ce village; qu'en considération des services de son père le

curé avoit pris la peine de l'élever lui-même.

« Mon père et ma mère, nous dit ce malheureux, m'exhortoient à profiter des bontés du curé. Ils entendoient par-là que je ne devois laisser échapper aucune occasion de lui dérober quelque chose qui fût à leur bienséance. Lorsque je revenois à la maison les mains vides, j'étois grondé et souvent battu. Il arriva un jour que le curé s'étant apperçu que je lui avois pris quelques pièces de monnoie, me châtia sans ménagement. Mon père et ma mère de leur côté m'avoient déjà châtié, parce que ce que j'avois pris n'étoit pas à leur gré assez considérable. Ce genre de vie me dégoûta de mon pays natal. Je m'associai à une bande de Bohémiens et de Bohémiennes qui passèrent par notre village, et je les suivis. J'avois alors douze ans. Ma physionomie leur plut, ils me reçurent avec plaisir.

» Ces gens-là me donnèrent de mauvaises

leçons et de mauvais exemples qui auroient fini par gâter mon bon naturel. Lorsque je fus plus grand, je formai la résolution de les quitter. L'un d'eux qui étoit avancé en âge, et qui avoit de l'expérience, approuva mon dessein, et me dit de le suivre en me promettant de me faire embrasser un métier plus noble que celui de mendiant. Je m'abandonnai à lui; il fut mon Mentor. Nous fimes d'abord le métier de contrebandiers, ensuite celui de braconiers. Nous nous fîmes tellement connoître dans ces deux professions, qu'on nous donnoit la chasse de tous côtés. Mon guide las des dangers que nous courions, et trouvant d'ailleurs que notre fortune n'alloit pas assez vîte, me conduisit à travers des forêts, des montagnes incultes, des pays arides, jusques vers le pied des Pyrénées. Là il me présenta à des gens qui parloient un langage particulier qu'il entendoit fort bien. Ils nous reçurent dans leur compagnie. Je ne tardai pas à m'appercevoir que leur profession

sion consistoit à exiger de chaque voyageur qui ne se tenoit pas sur ses gardes, une contribution, et à le tuer lorsqu'ils ne pouvoient mieux faire. Ce fut parmi eux que je reçus le sobriquet de Hombrenégro. Ma conscience me reprocha de vivre avec de tels bandits. Une nuit je les quittai après avoir laissé sur la table de leur chef une lettre pleine d'une excellente morale dans laquelle je leur peignois avec force toute l'abomination de l'infâme métier qu'ils faisoient.

» Il y avoit un régiment en garnison dans la première ville où j'abordai. Comme j'avois de la figure et de la taille, on s'empressa de m'engager, et je reçus un assez bon engagement. Quelques mois après j'obtins un congé; j'en profitai pour voir la ville de Madrid. Un jour que j'étois en habit bourgeois, des recruteurs me proposèrent un engagement double du premier que j'avois reçu, et dont je n'eus garde de leur parler. J'acceptai. Je pris quelque goût à cette ma-

nière facile de gagner de l'argent. En deux ans je fis vingt-sept capitaines. La délicatesse de ma conscience ne me permit pas d'exercer plus long-tems ce négoce. D'ailleurs j'étois recherché, et je trouvai prudent de voyager en pays étranger.

» J'entrai en France et je m'y engageai encore pour en connoître le service. Je plus au lieu tenant de ma compagnie. C'étoit un jeune homme fort gai qui aimoit beaucoup notre pays, et ne lisoit que des livres espagnols. Il perfectionna mon éducation ; me fit apprendre à coëffer et à raser, et me prit à son service. Ce fut lui qui me surnomma Ambroise, trouvant que par la pureté de ma conscience et la sagesse de mes maximes j'avois quelque ressemblance avec cet Ambroise Lamela dont il est parlé dans les aventures de Gil-Blas.

» Mon maître prit tant de goût pour moi qu'il m'acheta mon congé. Deux ans après que je fus à son service, il voulut visiter l'Espagne. Précisément dans ce tems-

là on y publia une amnistie en faveur des déserteurs. Comme je me suis toujours piqué d'une grande fidélité pour ceux qui me font du bien, je suivis avec plaisir mon maître dans ce voyage. Nous eûmes à peine quitté les frontières de France, que nous fûmes attaqués par ces mêmes bandits que j'avois si bien prêchés. Ils me reconnurent; ils se jetèrent sur mon maître, et comme il voulut faire de la résistance, ils le tuèrent: ils m'obligèrent de le frapper comme eux; mais je détournai la tête en donnant le coup. Ils ne voulurent me céder que la plus légère partie de sa dépouille, et refusèrent de me garder avec eux, disant que je n'étois pas assez ferme dans mes principes.

» Je vins à Madrid; je trouvai de l'occupation dans la boutique d'un perruquier à qui mes manières honnêtes convinrent beaucoup. Ce fut dans ce tems-là que je fis la connoissance du seigneur César de Suza avec lequel je me comportai si noblement, qu'il voulut m'avoir à son service; et je puis

dire sans vanité que j'en fus plutôt traité comme un frère que comme un domestique. De mon côté je m'attachai tellement à lui, que je le suivis sans répugnance à Aguilar où je lui tenois lieu par mon savoir faire de plusieurs domestiques. Il étoit si content de mes services qu'il disoit lui-même qu'ils étoient impayables.

» J'avois toujours cru mon maître homme de bien ; et comme j'aime la probité par-dessus tout, c'est principalement l'opinion où j'étois, qu'il en avoit beaucoup, qui m'a-voit attaché à lui ; mais j'en entendis dire dans Aguilar tant de choses désavantageuses, que je commençai à me tenir en garde sur son compte. Je pensai que les gens d'Aguilar devoient naturellement le connoître mieux que moi. Ils ne m'en parloient sans cesse que comme d'un misérable, d'un scélérat, d'un monstre qu'il falloit se hâter d'étouffer, ajoutant que celui qui feroit cette bonne action, auroit la reconnoissance publique. Comment aurois-je

pu présumer que tous les gens d'Aguilar s'accordoient à me tromper ? Je résolus donc d'acquérir leur estime, et d'être le sauveur de leur pays. Oui, c'est moi qui ai tué Joseph de la Torré, croyant tuer César de Suza. Je ne savois point que celui-ci dût avoir la visite de Joseph qui ayant la robe de chambre et tout l'accoutrement de mon maître, m'induisit en erreur. Je pouvois d'autant moins le reconnoître, que je le frappai d'abord par derrière, et lorsque je le frappai par devant, l'obscurité et le trouble involontaire où j'étois, me laissèrent dans mon ignorance. Je m'étois masqué, non pas que je craignisse d'être reconnu, parce que je pensois fermement faire une bonne action, mais c'est qu'on a toujours de la peine à regarder en face ceux à qui on fait du mal, sur-tout quand on a mangé leur pain...... »

Cet endroit du récit d'Ambroise nous fit pousser à tous un cri d'horreur. Si je n'eusse retenu les soldats présens à sa dé-

position, ils se seroient tous jetés sur lui pour lui servir sur-le-champ même de bourreaux. « Pourquoi me blâmez-vous ? nous dit-il effrontément; si mon action est mauvaise, ce n'est pas moi qu'il faut condamner, ce sont les gens d'Aguilar qui m'ont mis le couteau à la main....... » Ensuite le scélérat continua de la sorte :

« Pour ne pas rester les mains vuides lorsque je serois sans maître, j'avois quelques jours auparavant soustrait une partie de son argenterie et quelqu'argent. J'ai mis l'argenterie en gage chez ce vieux usurier qu'on appelle le Juif Borgne. Je me proposois en agissant ainsi de m'établir et d'épouser la fille d'un fermier qui n'étoit pas l'ennemi le moins ardent de mon maître. Lorsque j'eus fait l'action que je viens de vous raconter, j'allai passer la nuit aux environs d'Aguilar. Le lendemain matin je revins à Aguilar. Ce fut alors que j'appris mon erreur, et que chacun croyoit César de Suza auteur de l'assassinat qui

venoit d'être commis. Je me présentai chez la fille que je devois épouser ; elle me repoussa avec mépris, me disant qu'elle ne vouloit point du domestique d'un assassin. Son père courut après moi un bâton à la main, et je faillis à mon tour être assassiné par les gens d'Aguilar, à qui je venois de rendre un aussi grand service.

» Je revins à Madrid où mon maître étoit déjà de retour. Je lui fis croire que nous nous étions croisés en route. Depuis ce moment je n'ai plus eu envie de le tuer, parce que je n'en ai plus entendu dire que beaucoup de bien par le seigneur Sancha qui lorsque mon maître fut parti, me prit pour son garçon de magasin. Je me suis comporté en homme d'honneur avec le seigneur Sancha. Je l'ai volé, il est vrai ; mais je lui ai restitué ce que je lui avois dérobé ; il est vivant ; il peut l'attester.

» La sœur et la fille de César de Suza rendront aussi justice à la délicatesse de ma conscience. Je leur ai donné des preuves

d'une probité incorruptible. Je n'ai jamais voulu me prêter à ce qui m'a été proposé contr'elles par les seigneurs Astucia et Wanderghen. Je n'ai pas même voulu dire ni leur véritable nom, ni leur adresse. Il est vrai qu'un jour je fus saisi par le malin esprit; je tombai en obsession, et alors je dis sans le vouloir où elles demeuroient.

» J'ai toujours eu beaucoup de goût pour la lecture. A force de lire des livres chez le seigneur Sancha, je compris que j'avois du génie; je me mis dans les lettres; mais je me dégoûtai ensuite de cet état, parce que le seigneur Wanderghen me brutalisoit chaque fois que je lui montrois un de mes ouvrages. Je lui fis part de ma grande intelligence pour l'art militaire, et il me conseilla de m'engager dans le régiment où je suis entré. C'est lui aussi qui un jour, pour un projet qu'il avoit en vue, voulut que je m'habillasse en dominicain. Cette mascarade étoit un amusement bien

innocent. La manière humiliante dont mon colonel m'a fait punir pour cette plaisanterie, m'a révolté. Je l'avois aimé jusqu'alors; mais depuis ce moment je l'ai abhorré, et j'ai formé la résolution de tirer vengeance du traitement qu'il m'avoit fait, parce que j'ai une si extrême sensibilité sur l'honneur, que tout ce qui le blesse, m'est insupportable.

» J'ai pris aussi en horreur le seigneur Fernand Texado, parce que j'en ai lu beaucoup de mal dans des brochures qui m'ont été prêtées par le seigneur Wanderghen : et si cela n'étoit pas vrai, il est bien clair qu'on n'oseroit pas l'imprimer. Depuis quelques tems aussi on me disoit des choses horribles du seigneur Texado dans les cabarets, dans les billards, dans les cafés, dans tous les endroits où j'allois. Je devois purger les Espagnes de ce mauvais sujet, c'est-à-dire, le tuer à trois lieues de Madrid, un jour qu'il devoit retourner à Naples; mais il ne partit point. J'avois remis la partie à

aujourd'hui, parce que le seigneur Wanderghen m'assura ces jours derniers que le seigneur Texado se trouveroit à la revue du régiment à côté du colonel. J'avois dans ma giberne une balle pour mon colonel et une seconde pour son ami. J'avois pris la précaution d'en mettre deux autres dans ma giberne, dans le cas où les deux premières n'auroient pas frappé. J'ai été récompensé d'avance pour cette action. Le seigneur Astucia a eu la bonté de me faire don de trois arpens de terre. J'ai son écrit dans ma poche. Le seigneur Wanderghen qui est très-généreux, m'a donné cinq cents piastres, et m'en a promis autant pour le moment même où je lui annoncerois, que j'avois comme il dit, *exercé cette justice nécessaire.* Si ce que j'ai fait est mal, en aurois-je été récompensé aussi généreusement et d'avance? »

Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher oncle, des mouvemens que le récit de ce monstre excita parmi nous. A

la fin cependant le remords s'empara de lui. Il se roula par terre; il cria qu'il convenoit que toute sa vie n'étoit qu'un tissu de scélératesses; qu'il ne vouloit ni grâce ni miséricorde; qu'il demandoit le supplice le plus douloureux. Je le fis reconduire au cachot. Aujourd'hui le conseil de guerre s'assemble à son sujet. J'aurai soin de vous instruire du résultat de la délibération.

Notre premier soin a été d'envoyer à Aguilar, dans les environs, et par-tout où nous avons cru trouver des renseignemens propres à fortifier la partie de la déposition relative à César de Suza, et qui pourront contribuer à donner plus d'éclat à sa justification. Le gouvernement lui a dépêché un courier, et les félicitations pleuvent chez sa sœur et sa fille. Vous pouvez juger de la joie de celle-ci et avec quelle vivacité Texado la partage. J'ai déterminé ma mère à leur donner un logement à l'hôtel. Tout le monde applaudit à cette conduite.

Astucia a pris la ſuite, mais il lui sera difficile d'échapper. Quant à Wanderghen il a une impudence imperturbable. Bien loin de prendre la ſuite, il se montre avec affectation dans tous les lieux publics. C'est une sécurité inconcevable et qui pourra le perdre. Nous nous occupons de prendre des moyens pour qu'Astucia s'il est pris, ne joue point un rôle trop marquant dans cette affaire, vu la qualité qu'il a eue auprès de moi.

Voilà, mon cher oncle, tout ce que je puis vous marquer pour le moment. Que ne nous est-il permis de partager avec vous le bonheur que nous commençons à entrevoir?

LETTRE XV.

Le même au même.

22 Novembre 17...

Le conseil de guerre a eu lieu. Ambroise a été dépouillé de son uniforme et renvoyé aux tribunaux ordinaires. Cette décision est fondée sur ce que ses complices ne sont point militaires. Nous n'avons encore aucune nouvelle d'Astucia. Wanderghen continue à braver avec effronterie le mépris public. On ne conçoit pas sur quel fondement peut porter sa sécurité.

Les renseignemens que nous avons déja reçus sur l'assassinat du malheureux Joseph. s'accordent tous avec la déposition d'Ambroise. On a trouvé à Tarazona, à six lieues d'Aguilar, dans une auberge, un

porte-manteau qui appartenoit à l'infortuné la Torré. Il l'y avoit déposé avant de se rendre à Aguilar. Il conste des dépositions des personnes de l'hôtellerie qu'il leur dit qu'il alloit dîner à une lieue d'Aguilar, et qu'il ne reviendroit que sous 2 ou 3 jours chercher son porte-manteau. Il paroît aussi par les lettres et autres papiers contenus dans ce porte-manteau, qu'il étoit capitaine au service de Russie; qu'il apprit à Saint-Pétersbourg, d'une manière vague la mort de ses parens; qu'il n'osa point trop approfondir ce bruit dans la crainte que ce ne fût un piége qu'on voulût lui tendre; mais qu'il revint en Espagne sans s'ouvrir à personne, et que son intention étoit de se rendre directement chez son ami César de Suza, pour savoir de lui-même la vérité. Quelle destinée, mon cher oncle, que celle de ce parent! Je ne vous en parle pas plus au long, pour ne pas rouvrir vos plaies.

Fernand est au comble de sa joie. Il y

a cependant des momens où il craint que mon père ne veuille point approuver son union avec Joséphine, à cause de l'obstacle que semble naturellement porter à cette union, le peu de fortune de César de Suza, inconvénient que Fernand ne peut pas faire disparoître, n'ayant qu'une place précaire.

Quant à moi, mon cher oncle, je me trouve placé dans l'affreuse nécessité de ne pouvoir être heureux sans déplaire à mes parens. Voyant depuis deux ou trois jours que ma mère sembloit me voir avec moins de plaisir que par le passé, j'ai tant pressé Fernand, qu'il m'a avoué qu'il vous avoit instruit ainsi que ma mère, de la résolution où j'étois, d'épouser Rosalie. Je me suis enfin hasardé à m'ouvrir à ma mère sur cette résolution; mais à peine ai-je laissé échapper le nom de Rosalie, qu'elle m'a ordonné de me retirer, et m'a defendu de jamais prononcer ce nom devant elle, si je ne voulois pas qu'elle se jettât dans

un couvent ; comme vous vous êtes jeté aux Hiéronimites. S'il étoit vrai, mon cher oncle, que ma résolution eût pu influer sur le parti que vous avez pris, j'en serois inconsolable. Veuillez je vous prie, me tirer d'inquiétude sur cet article.

LETTRE XVI.

Don Juan DE SPINOLETTO à don Carlos DE MASSARÉNA.

29 Novembre 17...

J'ÉPROUVE, mon cher neveu, un bien vif chagrin d'avoir été injuste envers César de Suza ; et ce m'est une grande consolation de voir que le mal qui lui a été fait, sera honorablement réparé.

Quant à ce que tu me marques au sujet de ton mariage avec Rosalie, il te faut attendre pour cette affaire comme pour toute autre, que ton père te fasse connoître ses intentions. Je te recommande cela par-dessus tout, et je crois bien que tu me donneras cette dernière marque d'amitié. Je recommande la même chose à ta mère. Quant à Fernand je prends beaucoup de part à sa joie; j'apprendrai avec beaucoup de plaisir qu'il est aussi heureux que je souhaite qu'il le soit.

LETTRE XVII.

Inigo Astucia à Salomon Wanderghen.

Agreda, 29 Novembre 17...

J'ai été arrêté, mon cher ami, il y a quatre jours, et je suis dans les prisons de cette ville. Vous devinez la cause de ma détention sans que je vous la dise. On parle de me transférer à Madrid pour être confronté à cet exécrable Ambroise. Vous sentez la conséquence et les suites de cette confrontation. Une personne qui arrive de Madrid, m'a dit que vous n'étiez point inquiété, et qu'on vous laissoit votre liberté; d'où je conclus que vous avez des ressources et un crédit que je n'ai pas. Veuillez les employer en ma faveur. Donnez-vous pour me tirer d'ici, tous les mouvemens imaginables. Sollicitez tous

ceux que vous croirez pouvoir m'être utiles. N'oubliez pas le ministre, ni même don Carlos, ni même Fernand. Tout est bon à employer pour sortir d'un mauvais pas. Adieu, j'attends votre réponse avec une impatience égale à l'amertume de ma position.

LETTRE XVIII.

Salomon WANDERGHEN à Inigo ASTUCIA.

Madrid, 5 Décembre 17...

JE compatis sincèrement à votre sort, seigneur Inigo; c'est tout ce que je puis faire. Si votre cause est bonne, ne craignez pas de la discuter aux yeux de la justice. Vos juges auront du plaisir à vous trouver innocent. J'ai toute ma vie détesté les procédures judiciaires; et je ne crois pas que le rôle de solliciteur de procès me convienne. Adieu, seigneur Inigo, patientez; et si vous n'avez rien à vous reprocher, tranquillisez-vous........ Ah! lourd et épais Astucia, vous y voilà donc à votre tour, et je puis m'enivrer du plaisir de me venger aussi de vous. Reprenez la monnoie avec laquelle vous m'avez payé.

LETTRE XIX.

Moïse Wanderghen à son fils.

Buen-Retiro, 9 Décembre 17..

On m'a rapporté, mon fils, que ce misérable Ambroise tiroit sur toi à boulets rouges; et chacun dit que tu devrois gagner le large, ou si tu n'en as pas le tems, te jeter dans un lieu d'asyle. Je te conjure, Salomon, de prendre l'un ou l'autre de ces partis. Ne me fais pas le chagrin de te laisser remettre en prison. Où voudrois-tu que je trouvasse cette fois-ci quinze mille piastres pour t'en retirer? Je ne trouverois pas quinze maravédis. Ah! Salomon, je comptois que tu serois le bâton de ma vieillesse. Mais tu empoisonnes bien la fin de mes jours. Tu fais journellement tant de dépense sur le pavé de Madrid, que je suis ruiné.... Eh bien! mon fils, je te pardonne tout, si tu as le bon esprit de te garer des griffes de la justice.

LETTRE XX.

Salomon Wanderghen à son père.

Madrid, 13 Décembre 17...

Bon, bon! mon père, vous ne savez ce que vous dites, vous ne l'avez jamais trop su. Le tems est venu de ne dissimuler avec personne, et pas plus avec vous qu'avec un autre. J'ai presque honte de vous devoir la vie. Avec les talens que j'avois reçus de la nature, je pouvois aspirer à tout. La première éducation que j'ai reçue de vous, a tout gâté. Non, non, mon père, je ne fuirai point. Fuir devant ses ennemis, c'est lâcheté. *Testis unus, testis nullus;* voilà ce que j'ai appris aux écoles de droit. Quelle foi voulez-vous que la justice ajoute au témoignage d'un homme couvert de crimes? Est-ce qu'un voleur,

un assassin peut être écouté ? Et quand cet autre bandit qu'on appelle Astucia, se réuniroit à Ambroise, qu'en résulteroit-il ? Que ce sont deux coquins qui conviennent de se donner pour complice un galant homme, dans l'espoir que le crédit dont il jouit, les tirera d'affaire. Voilà, mon père, si vous entendez les choses de ce monde, ce qui doit être de ce vilain procès. Au surplus si on me met en prison, vous êtes encore assez riche pour m'en faire ouvrir les portes. La clef d'or ouvre celles-là comme toutes les autres ; vous en avez déja fait l'épreuve.

LETTRE XXI.

Xaviero SAN-DOMINGO à don Carlos DE MASSARÉNA.

17 Décembre 17...

JE viens d'être témoin du spectacle le plus horrible qui ait jamais frappé mes yeux. Hier matin comme vous l'avez sans doute appris, les alguasils allèrent se saisir de la personne de Salomon Wanderghen. Ce malheureux instruit qu'ils venoient, ferma la porte de son cabinet, et refusa de la leur ouvrir. Comme ils se disposoient à la briser, ils entendirent le bruit d'un coup de pistolet. La porte enfoncée ils trouvèrent Wanderghen étendu sur le parquet et baigné dans son sang; il n'étoit pas mort. Le corrégidor qu'on avertit, ne voulut point qu'on le transportât

transportât en prison dans cet état. Il le fit mettre sur son lit. Je fus aussi-tôt mandé comme médecin expert du tribunal devant lequel il étoit traduit. Quelle effroyable image me présenta ce malheureux jeune homme! Pour se tuer plus sûrement à ce qu'il croyoit, il avoit mis le canon du pistolet dans sa bouche. La balle étoit sortie par la joue gauche, et avoit fait un ravage horrible vers cette partie de la tête. Les chairs étoient déchirées et pendantes, les dents fracassées, l'oreille mutilée, l'œil hors de son orbite. Le chirurgien mandé comme moi, visita les plaies, mit un appareil, et déclara que le blessé n'avoit pas long-tems à vivre. Le corrégidor se hâta de recevoir sa déposition. Il y avoua tout, et s'y déchaîna avec rage contre Ambroise, contre Astucia, contre lui-même et ..... Oserai-je le dire?.... contre son propre père. On avoit dépêché à celui-ci un exprès. Il est arrivé ce matin. Son fils l'a fait attendre deux

grandes heures dans l'antichambre, refusant absolument de le voir. Enfin Moïse s'est présenté de lui-même. Sa présence a mis son fils en fureur. « Retirez-vous, retirez-vous! lui a crié celui-ci d'une voix qui ressembloit au mugissement du taureau. Tous mes malheurs me viennent de vous, de vous uniquement. Portez-en la peine, elle vous est bien due. » En disant cela ce monstre s'est agité d'une manière extraordinaire; il a déchiré avec rage les bandes de ses plaies, et ramassant son sang à pleine main, il l'a lancé.... je frémis en vous le racontant... il l'a lancé contre son propre père en lui criant : « Voilà le fruit de tes lâches complaisances! » Le malheureux a expiré à l'instant même.

Tel est, don Carlos, l'horrible spectacle dont je viens d'être témoin. Quelle leçon, quelle affreuse leçon pour ces pères pusillanimes qui ne savent jamais être sévères, et dont la cruelle indulgence n'ose mettre un frein aux passions de leurs enfans!

LETTRE XXII.

François SANCHA à Charlotte DE SUZA.

21 Décembre 17...

VOILA donc, mademoiselle, la société délivrée d'un bien méchant garnement, et vous d'un bien dangereux ennemi. Telle vie, telle fin. Recevez mes sincères félicitations sur le bonheur qui vous arrive enfin de toute part à vous et à ma chère filleule. Il ne vous en arrivera jamais à l'une et à l'autre autant que je vous en ai toujours souhaité. Je ne doute point que le seigneur Texado n'obtienne la main de votre aimable nièce. Le sort de celui qui obtiendra la tante, ne sera pas moins à envier. Que d'aimables, que de nobles, que d'excellentes qualités vous réunissez, mademoiselle ! ou pour mieux dire, vous

les avez toutes. J'en ai été de tout tems le sincère admirateur. Hélas! mademoiselle, j'ai osé aller plus loin. Pardonnez ma présomption. J'ai osé désirer que vous daignassiez me permettre d'aspirer à votre main. Je n'ai pas attendu la prospérité dont vous jouissez si justement, pour penser à vous faire cette demande. J'avois même prié le seigneur Fernand à qui je savois que vous accordiez beaucoup d'estime, de vous faire part des vœux que j'avois la hardiesse de former. J'imagine, mademoiselle, qu'il ne vous en a point parlé, puisque je n'en ai point reçu de réponse. Je prends donc sur moi de m'adresser directement à vous-même. Je mets à vos pieds ma fortune qui est asssez honnête et tout ce que je possède. Si vous agréez ma poursuite, je vous ferai par le contrat de mariage tout l'avantage que vous pouvez désirer; et je n'ai pas besoin de vous dire qu'à une personne aussi accomplie que vous l'êtes, je n'aurai garde de

demander une dot. Voilà, mademoiselle, ce que je prends la liberté de vous offrir, si mon âge et mon peu de mérite ne vous rebutent point. Dans le cas où vous n'agréerez pas ma proposition, ne la regardez que comme une preuve de la grande vénération que vous m'avez toujours inspirée. Si vous me refusez, j'en serai sans doute bien fâché : ne croyez pas cependant que j'ajoute à ma première hardiesse, celle de vous importuner. Mais refusé par vous, mademoiselle, François Sancha ne se mariera jamais.

LETTRE XXIII.

Charlotte DE SUZA à François SANCHA.

26 Décembre 17...

MON ſrère, ma nièce et moi, vous devons tant, vous nous avez donné des preuves si multipliées de votre bon, de votre excellent cœur, d'une amitié inaltérable pour nous, que le parti que vous me proposez, seroit une occasion bien naturelle de m'acquitter envers vous. Il s'en faut de beaucoup que je me tienne offensée de votre proposition; je m'en tiens au contraire infiniment honorée, et elle met le comble à la reconnoisance que je vous dois. Mais, seigneur Sancha, mon âge, mes goûts, mes projets, l'incommodité dont je ne suis point bien guérie, tout me porte à refuser l'honneur que vous voulez me faire. Je ne veux plus vivre que pour mon ſrère et ma

nièce : je suivrai celui-là par-tout où il ira; je ne m'en séparerai pour aucune considération. Tous mes désirs, tous mes efforts tendront à me voir réunie pour toujours avec lui à son gendre et à sa nièce. Voilà ma résolution : je n'en changerai jamais; et il y a long-temps que j'ai absolument renoncé au mariage.

Vous avez trop bonne idée de moi, seigneur Sancha; ce n'est pas Charlotte de Suza qui vous convient. Il vous faut une épouse jeune, active, entendue au genre de vos occupations, et qui ait le cœur plein de vous. Pour moi je l'ai plein de mon frère et de ma nièce. Ils ne le remplissent cependant pas tellement, que vous n'y teniez toujours comme ami, une place distinguée. Veuillez-vous contenter de la seule part qu'il m'est possible de vous faire, et croire que quelle que soit la destinée qui nous attend, nous entretiendrons toujours ma nièce, mon frère et moi, une relation très-étroite avec vous.

LETTRE XXIV.

Don Carlos DE MASSARÉNA à don Juan DE SPINOLETTO.

31 Décembre 17...

CE malheureux procès, mon cher oncle, est fini. Wanderghen s'est fait justice à lui-même ; il s'est brûlé la cervelle. Ambroíse au moment même où on lui lut son jugement, tomba dans un accès de fièvre chaude qui l'emporta quelques heures après; ce qui nous a sauvé des horreurs de cette exécution. Nous avions bien déja obtenu un sursis; mais il nous eût été vraisemblablement impossible de faire commuer la peine. Ce malheureux avoit commis trop de crimes et des crimes trop graves. Nous avons facilité à Astucia son évasion des prisons d'Agreda, et nous l'avons fait embarquer sur un navire qui fait voile pour les isles

Philippines. Il étoit condamné comme Ambroise, au dernier supplice; mais on ne l'a désigné dans le jugement que par cette expression : *Un quidam en fuite.* Moïse Wanderghen s'est trouvé par les dépositions de son fils, non pas précisément compliqué dans cette affaire, mais accusé d'avoir fait des usures exorbitantes, et d'avoir recélé des objets volés. Nous avons si vivement sollicité pour lui, qu'il n'a point été décrété de prise de corps; il l'a seulement été d'ajournement personnel; ce qui lui a sauvé l'humiliation de la prison. Cependant le jugement qui est intervenu à son égard, l'a condamné à un bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens. Nous avons obtenu la main-levée de la confiscation ; et ses biens qui se réduisent à très-peu de chose à cause des dettes dont l'a grévé son fils, lui ont été remis, après toutefois la restitution au taux de l'intérêt permis par la loi, de l'incalculable quantité de gages qu'il avoit chez lui.

Voilà donc une affaire bien désagréable absolument terminée. Celle de César de Suza l'est aussi heureusement qu'il peut le désirer. L'arrêt qui le condamnoit a été cassé ; son petit domaine d'Aguilar lui est rendu, et son innocence vient d'être proclamée avec la plus grande solemnité dans toute l'Espagne.

Nous attendons maintenant Fernand et moi avec autant d'inquiétude que d'impatience, ce que mon père décidera à notre égard. Nous vous en informerons sur-le-champ. Il n'y a je crois, rien à espérer du côté de ma mère.

LETTRE XXV.

Don Carlos DE MASSARÉNA, à don Juan DE SPINOLETTO.

5 Janvier 17...

LE moment, mon cher oncle, qui va décider de mon sort et de celui de Fernand, est enfin arrivé. Hier en rentrant à l'hôtel sur les six heures du soir, je vis toute la rue engorgée de cavaliers et d'équipages. Je ne pus pas me méprendre à la livrée. Je sus bientôt que mon père étoit arrivé. Je courus à l'hôtel; j'entrai dans le salon; j'y trouvai ma mère, les deux demoiselles de Suza, Fernand et quelques amis; mais mon père n'y étoit point. On me dit qu'il avoit apparemment jugé à propos de terminer quelques affaires avant de se rendre à l'hôtel. Une heure après les cris de joie

dont nous entendîmes retentir toute la maison, nous annoncèrent l'arrivée de mon père. Il se présenta ayant à côté de lui César de Suza. Ma mère se précipita dans ses bras, et ne pouvoit plus s'en arracher. César de Suza de son côté, tenoit dans les siens, sa sœur et sa fille. Pour Fernand et moi, au lieu de nous livrer au mouvement de notre cœur, nous avions l'air de deux écoliers qui ont peur d'être réprimandés. Nous attendions en tremblant l'accueil que nous feroit mon père. Après avoir ramené ma mère à son fauteuil, il lui dit en nous montrant : « Madame, par qui commencerai-je? — Tous les deux, répondit-elle, tous les deux sont nos enfans. » Il ouvrit alors les bras, et nous dit : « Venez donc à moi, mes enfans. » Nous volâmes à lui ; il nous embrassa affectueusement, et je ne puis dire auquel des deux il fit plus d'amitiés. » En arrivant, nous dit-il ensuite, j'ai été rendre compte de mon voyage au roi

avec lequel j'ai eu un entretien fort intéressant. De-là j'ai été voir mon beau-frère qui acquiert bien des droits à la reconnoissance de la famille. J'ai appris la fin d'Astucia et de Wanderghen. Don Carlos et Fernand, le danger que vous avez couru, prouve que la vie d'un homme n'est pas au pouvoir d'un autre homme. »

S'adressant alors particulièrement à moi il me dit : « Don Carlos, je ne vous trouve point changé ; on ne diroit pas que vous avez été malade. Mais je vous trouve aussi l'air moins ouvert qu'à Fernand. Si un rayon de confiance s'insinuoit dans votre cœur, il épanouiroit votre physionomie, et me la montreroit telle que je désire la voir. Mon enfant, continua-t-il, vous ne trouverez pas mauvais qu'après une aussi longue absence, je donne mes premiers momens à votre mère. Retirez-vous donc, mes enfans, laissez-nous seuls. Je souperai tête-à-tête avec elle. Demain je convoquerai la famille et les amis de la famille.

A l'issue du dîner je dirai mon dernier mot sur le mariage que vous projetez l'un et l'autre de faire. »

Nous l'embrassâmes alors de nouveau, et nous nous retirâmes tous. Nous questionnâmes beaucoup César de Suza sur ce dernier mot ; il nous jura qu'il ne savoit rien, que mon père ne s'étoit point ouvert à lui ni sur le sort de Fernand ni sur le mien ; qu'il lui avoit été impossible de pénétrer ses intentions ; que cependant il croyoit avoir découvert que don Pedro se proposoit de faire faire à Fernand un mariage fort avantageux, et que dans ce cas celui-ci devoit renoncer à Joséphine qui n'avoit qu'une fortune plus que médiocre. « Quant à moi, nous ajouta-t-il, je désire beaucoup le bonheur de ma fille ; mais je transmets à don Pedro tous les droits que j'ai sur elle. Je me trouve placé par la reconnoissance dans une situation qui ne me permet pas de prendre pour gendre un homme qui n'a pas le consentement de don Pedro. »

Vous jugez d'après ce discours de César dans quelles angoisses Fernand et moi avons passé la nuit, et avec quelle anxiété nous attendons notre arrêt. Vous le connoîtrez dès qu'il sera prononcé.

LETTRE XXVI.

Fernand TEXADO à don Juan DE SPINOLETTO.

6 Janvier 17...

JE dispute à don Carlos la satisfaction de vous rendre compte de ce qui s'est passé. Vous m'y avez trop intéressé pour que je ne sois pas jaloux de saisir cette occasion d'épancher dans votre sein tous les sentimens que je vous dois.

Nous nous trouvâmes une vingtaine de personnes à table. Ma mère et mes deux sœurs furent du repas ainsi que M. l'archevêque de Tolède. Don Pedro nous apprit qu'il avoit été lui-même chercher ma sœur Rosalie au couvent; qu'il y avoit renouvelé connoissance avec la supérieure; mais que malgré les instances qu'il lui avoit

faites de venir dîner avec nous, en ayant d'avance obtenu pour elle la permission, elle avoit absolument refusé de nous faire ce plaisir.

Après le dîner nous entrâmes tous dans le salon de compagnie. Lorsque chacun eut pris place, et que tous les domestiques furent renvoyés, don Pedro s'adressant d'abord à don Carlos lui parla ainsi :

« Mon fils, le rôle que vous êtes appelé à jouer dans le monde, ne vous permet pas d'épouser une fille pauvre. Votre mère avoit quelqu'envie de demander pour vous la fille du premier ministre ; mais ce mariage n'est pas faisable pour une raison qui est sans réplique, c'est qu'elle est morte ce matin de la petite vérole. Quant à l'aînée elle est promise et accordée à l'héritier de la maison de Médina-Cœli ; vous ne pouvez pas monter jusques-là. La fille que je vous donne pour épouse, vous apporte un magnifique hôtel et un revenu considérable en fonds de terre dans la nou-

velle et vieille Castille; elle m'apporte à moi la vice-royauté de Grenade, et vous en donne à vous la survivance! Avec de tels avantages il n'y a pas à balancer; et vous êtes trop bien né pour vouloir priver votre mère de la satisfaction de me voir revêtu de cette dignité... »

Don Carlos en entendant son père parler ainsi, pâlit et jeta sur Rosalie un coup-d'œil expressif qui disoit clairement, qu'il donneroit pour elle toutes les vice-royautés de la terre.

Don Pedro s'adressant ensuite à moi me dit : « Fernand, passons à vous. Vous n'êtes rien dans le monde, car un secrétariat d'ambassade n'est absolument rien. Un changement de ministre ou même d'ambassadeur, l'événement le plus ordinaire, vous laisse sans place. Vous êtes donc plus encore que don Carlos dans la nécessité d'épouser une fille qui ne soit pas pauvre. Celle sur laquelle j'ai jeté les yeux pour vous, vous apporte une terre

dont le revenu est considérable ; ce mariage de plus apporte à votre beau-père le gouvernement de Valence, et vous en donne à vous la survivance. Ce sont-là de ces choses qu'il suffit d'énoncer pour mettre fin à toute incertitude. Il n'y auroit qu'un sot qui pût hésiter. »

Lorsque j'eus entendu ce qui me concernoit, ma vanité ne fut pas plus flattée du gouvernement de Valence, que celle de don Carlos ne l'avoit été de la vice-royauté. Je jetai les yeux sur Joséphine, et je vis que les siens se mouilloient de pleurs. Rosalie ne paroissoit point trop émue de ce qui avoit été dit à don Carlos. On lisoit sur sa physionomie qu'elle pensoit en elle-même que cela devoit être ainsi.

Je n'eus pas la même patience ou la même fermeté que don Carlos. Je voulus ouvrir la bouche pour faire mes très-humbles représentations ; mais don Pedro ne me laissa pas seulement achever un mot. Il

m'imposa silence en disant : « Il n'y a point de réplique à ce que j'ai dit. Ce double mariage va se faire. Vous serez fiancés l'un et l'autre dès ce soir par le seigneur archevêque de Tolède que voilà. D'aujourd'hui en huit votre mariage sera célébré par ce même prélat dans la chapelle de l'hôtel. »

Nous fûmes consternés don Carlos et moi, en entendant ces derniers mots. Nous étions dans un véritable état de souffrance, et je n'osai plus regarder Joséphine, pour ne pas perdre tout-à-fait courage.

« Actuellement, continua don Pedro, il s'agit de vous apprendre les noms des personnes que vous allez épouser. Je vous ai dit que j'avois eu hier un entretien avec le roi et mon beau-frère. C'est avec l'un et l'autre que j'ai irrévocablement arrêté le double mariage. J'ai trouvé don Juan déja lié secrètement à l'état qu'il vient d'embrasser, de sorte que sa profession ne sera qu'une répétition solemnelle de ce

qu'il a déja juré. En renonçant au monde pour n'y plus rentrer, il a fait son testament. Le voici. Comme il est fort long et que les dispositions en sont motivées d'une manière beaucoup trop flatteuse pour moi, je m'abstiendrai de le lire. Nous serons d'ailleurs à tems d'en faire une lecture réfléchie. Je me borne aux articles qui concernent les futurs époux.

« Don Juan prélève sur ses biens une somme de vingt mille piastres dont il fait don à la maison dans laquelle il se consacre à l'état religieux. Il fait sa sœur héritière de toute sa fortune tant en Espagne que dans les deux Indes. Voici ce qui vient directement aux deux époux. Don Juan donne à Rosalie Texada son hôtel d'Aranjuez et ses terres de la vieille et nouvelle Castille. Le roi donne au père de l'époux que choisira Rosalie Texada, la vice-royauté de Grenade et au mari la survivance. Voyez, don Carlos, si ce parti vous convient. — Oh! mon père, s'écria

alors don Carlos, ce que j'entends est-il croyable? Vous êtes le meilleur, le plus adorable des pères. » Il se jeta en même tems aux pieds de don Pedro et embrassa ses genoux. — « Vous vous méprenez, mon fils, lui dit don Pedro en lui montrant Rosalie, ce n'est pas aux miens que vous devez être. » Il courut alors à Rosalie. Ma pauvre sœur étoit dans ce moment plus digne de pitié que d'envie. Elle étoit pâle, interdite, avoit les yeux levés au ciel, la bouche ouverte, et sembloit ne plus tenir à la terre. Don Carlos prit une de ses mains en lui criant : « Rosalie, confirmez-vous mon bonheur? » Rosalie revenue de son extase, et laissant tomber ses yeux sur don Carlos, ne put dire que ces mots : « Non, non, il n'est pas possible; non, ce bonheur n'est pas fait pour moi; je ne mérite pas cet honneur. » Don Pedro fut alors à elle, et lui prenant la main lui dit : « Ma fille, le bonheur dont je jouis, me vient de votre père et de

votre frère ; ne refusez pas de faire celui de mon fils, afin que tout le bonheur qui sera dans la famille, lui vienne de la vôtre. Don Carlos, continua don Pedro, embrassez Rosalie ; elle est votre épouse. » Rosalie alors se débarrassant d'eux, courut à la senora Massaréna en lui disant : « Et vous, madame, me permettez-vous d'aspirer à cet excès de félicité ? » La senora Massaréna la voyant venir, se leva, la reçut dans ses bras, et l'embrassant lui dit : « Ma fille, quand vous avez la tendresse de don Pedro, vous êtes bien assurée d'avoir la mienne. J'étois déja prévenue en votre faveur, et vos bonnes qualités ne tarderont pas à dissiper d'anciennes idées dont don Pedro m'a fait sentir la vanité et le ridicule. Faites le bonheur de mon fils, et je devrai le mien à vous et à votre frère. »

Rosalie fut ensuite embrasser sa mère, et lui demander son consentement. « Rosalie, lui dit la senora Texada, puis-je faire

autrement que de souscrire avec la plus grande joie à des arrangemens qui passent toutes mes espérances? Je ne me serois pas attendue à l'honneur que nous recevons aujourd'hui. Soyez heureuse, Rosalie, et n'oubliez pas votre mère dans votre élévation. — Et vous, ma sœur, dit Rosalie à Bénédictine, prenez-vous aussi quelque part à un changement auquel je devois si peu croire? — Rosalie, lui répondit Bénédictine les larmes aux yeux, qui n'envieroit pas votre bonheur? Mais me préserve le ciel d'en être jalouse! La conduite que vous avez toujours tenue, vous l'a mérité. »

Rosalie vint aussi m'embrasser en me disant: « Oh! pour toi Fernand... — Oh! pour moi, lui répondis-je en l'interrompant et en la repoussant, je ne décide rien que je n'aie entendu mon arrêt; et prends garde, je suis le chef de la famille. — Votre frère vous repousse, dit la senora Massaréna, venez à moi, ma fille. » La

senora Massaréna l'embrassa de nouveau ; et la fit asseoir à côté d'elle.

« A vous donc, Fernand, dit don Pedro. Don Juan fait don à Joséphine de Suza de la terre de Rio-Bello qu'il avoit nouvellement acquise, et de ses dépendances. Le revenu en est considérable. Le roi donne au père de Joséphine le gouvernement de Valence, et celui qu'elle choisira pour époux, en aura la survivance. Je crois, ajouta don Pedro, que le choix est déja fait. »

Don Pedro accompagna ces paroles de choses flatteuses, mais méritées pour la famille de César de Suza. Je me jetai aux pieds de mon bienfaiteur. Joséphine, Rosalie, don Carlos, se réunirent à moi. La senora Massaréna se levant alors, et prenant ma mère par la main, vint se mettre vis-à-vis nous en plaçant don Pedro entre elles deux. « Seigneur, lui dit-elle, en attendant la bénédiction que l'archevêque de Tolède donnera au pied des autels, que

ces aimables enfans reçoivent celle de leurs parens. »

Alors don Carlos, Joséphine, Rosalie et moi nous courbâmes respectueusement la tête, et le divin don Pedro, le plus grand, le meilleur, le plus vertueux des hommes, prononça sur nous quatre une formule de bénédiction si attendrissante, qu'il n'y eut aucun de nous sans en excepter l'archevêque de Tolède, qui ne fondit en larmes. La senora Massaréna et ma mère y ajoutèrent simplement ces paroles : « Oui, ce sont nos vœux, les vœux que nous formons de tout nôtre cœur. » Don Pedro nous releva ensuite, et me prenant moi particulièrement d'une main, il me montra de l'autre le ciel en me disant : « Gonzalez Texado, votre bon père et mon digne ami, a joui du haut du ciel de ce spectacle, et son âme en a tressailli de joie. Tous mes désirs sont accomplis, puisque je vois son aimable famille et la mienne réunies. Je jure que je n'ai ja-

mais eu d'autre vue, d'autre but. »

Lorsque nous eûmes de nouveau ambrassé nos chers parens, don Pedro dit à Bénédictine : « Votre sort, Bénédictine, est également décidé. Vous êtes nommée à l'abbaye de Sainte-Claire. L'institut est fort doux, et vous ferez simplement pour la forme deux ou trois mois de noviciat. » Bénédictine versa quelques larmes, et ne répondit rien.

« Quant à vous, madame, dit don Pedro à ma mère, puisque vous entrez dès ce moment dans la famille, vous y suivrez sans doute Fernand et Rosalie. — Seigneur, répondit-elle, Bénédictine resteroit seule ; je la suivrai ; je me mettrai en pension dans son couvent. — Vous en êtes la maîtresse, dit don Pedro, et je pense que vos enfans dùssent-ils en être gênés, s'empresseront de vous faire un état de maison qui ne vous laisse rien à désirer. »

Tout étant ainsi réglé don Pedro m'apprit encore qu'à Naples les affaires étoient

restées par *interim* entre les mains du consul, que malgré mon extrême jeunesse on m'avoit fait l'honneur de m'y nommer envoyé extraordinaire; qu'il faudroit que je quittasse Madrid pour m'y rendre huit jours après notre mariage; que quant à lui, il partiroit le lendemain même de la célébration pour Grenade, avec la senora Massaréna, don Carlos et Rosalie; que dans quelques mois don Carlos entreprendroit ses grands voyages, et pourroit séjourner un an entier à Naples.

Telles sont les principales circonstances d'une scène à laquelle il ne manquoit que votre présence pour compléter tout le bonheur dont nous y avons été enivrés. Le soir nous avons été fiancés dans la chapelle. Que ne pouvez-vous, seigneur, lire dans nos cœurs et dans le mien en particulier toute la reconnoissance qu'y grave une générosité sans exemple! Mais vous êtes comme la divinité envers qui notre gratitude quelque vive qu'elle soit, reste tou-

jours infiniment au-dessous de l'étendue de ses bienfaits. Nous n'aurions plus rien, seigneur, à désirer, si nouspouvions quitter la pensée pénible que vous vous êtes immolé pour nous rendre heureux. Dès que le mariage aura été célébré, j'aurai l'honneur de vous en informer.

LETTRE XXVII.

Le même au même.

14 Janvier 17...

Le mariage a été célébré ce matin dans la chapelle de l'hôtel. Mes expressions seroient trop foibles pour vous rendre le ravissement où nous sommes tous.

Demain don Pedro, la senora Massaréna, don Carlos et Rosalie partent pour Grenade, César et sa sœur pour Valence. D'aujourd'hui en huit je partirai pour Naples avec mon adorable Joséphine, la plus belle, la plus vertueuse des créatures. Demain nous irons visiter ensemble cet hôtel d'Aranjuez où votre vertu sauva son innocence. Ce soir nous sommes attendus pour une collation au couvent de Lescalasses où Rosalie s'est constamment rendue deux

fois chaque jour pour voir sa bonne amie la supérieure. Nous ne pouvons l'arracher de ce couvent.

Au moyen des arrangemens que don Carlos, don Pedro et moi avons pris, aucune des personnes qui ont été à votre service, ne sera renvoyée. Joséphine se propose sur-tout de faire partager son bonheur à votre femme-de-charge.

Don Pedro nous ayant permis de faire du bien à Balbuéna, nous lui avons demandé ce qu'il désiroit. Il nous a dit que ses souhaits seroient accomplis, si nous voulions lui donner la régie d'une de vos terres. Nous l'avons nommé régisseur-général et en chef de toutes celles que nous tenons de vous. Cet emploi paroît être fort de son goût.

Mon bon-papa Cascara ayant besoin de repos, nous a demandé de lui permettre de se retirer en qualité de concierge dans un de vos châteaux. Nous l'avons établi dans celui de Rio-Bello, en lui don-

nant cinquante arpens en toute propriété.

Voilà, seigneur, une partie du bien que votre excessive libéralité nous a déja permis de faire. Nous préserve le ciel de jamais oublier que notre bonheur est votre ouvrage! Pour moi, j'aurai le reste de mes jours présent à l'esprit le néant d'où vos bienfaits et les bontés de don Pedro m'ont retiré, pour m'elever à une hauteur où je ne devois point espérer d'atteindre.

LETTRE DERNIÈRE.

Don Juan DE SPINOLETTO à don Carlos DE MASSARÉNA et à Fernand TEXADO.

15 Janvier 17...

JOUISSEZ, jouissez, mes enfans, sans regret, sans trouble, de tout votre bonheur. Don Pedro a dû vous dire que ce que j'ai fait est irrévocable, éternel, sans possibilité de retour. Le bon usage que vous ferez de votre fortune, m'empêchera toujours de regretter ce que j'ai déposé en d'aussi bonnes mains.

Adieu, don Carlos, adieu, aimable Fernand, je vous embrasse de toute mon âme vous et vos jeunes épouses. Ma tendresse, mes vœux et mes bénédictions vous suivront par-tout où vous serez.

FIN.

On trouve chez le même libraire, les articles ci-dessous, et toutes les nouveautés qui paroissent journellement.

Code de la conservation générale des Forêts et Bois nationaux, de ceux tenus en grurie, grairie, ségrairie, tiers et daugers, ou indivis entre la république et des particnliers, et les bois appartenads aux communautés d'habitans : 1 vol. *in*-12, 1 fr. 50 c. et 2 fr.

Cours élémentaire de Chimie théorique et pratique, suivant la nouvelle nomenclature; ouvrage dans lequel on a rassemblé la plupart des procédés utiles et agréables qui dérivent de cette science; par Alyon, officier de santé de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, membre de la société médicale et de la société libre des sciences et arts de Paris; 2 vol. *in*-8°. 6 fr. et 8 fr.

Dictionnaire de la Fable, ou Mythologie Grecque, Latine, Egyptienne, Celtique, Persanne, Syriaque, Indienne, Africaine, Américaine, Iconologique, etc. etc. etc. par Fr. Noël, ancien Professeur de Belles-Lettres dans l'Université de Paris, et Membre de l'Athénée de Lyon. Deux forts volumes in-8°., petit texte à deux colonnes, impression soignée, sur carré de Limoges, formant en tout plus de 1500 pages. 12 fr. et 16 fr. — Relié en veau, 15 fr.

Eloge historique de J. B. G. Bochart de Saron, premier président du parlement de Paris, et membre honoraire de l'Académie des sciences: par F. L. C. Montjoye: 1 fr. 20 c. et 1 fr. 60 c.

Histoire des Mathématiques, dans laquelle on rend compte de leurs progrès, depuis leur origine

jusqu'à nos jours, où l'on expose le tableau et le développement des principales découvertes dans toutes les parties des mathématiques, les contestations qui sont élevées entre les mathématiciens, et les principaux traits de la vie des plus célèbres. Nouvelle édition, considérablement augmentée, et prolongée jusques vers l'époque actuelle. Par J. F. Montucla, de l'Institut national de France; 2 vol. *in*-4°. avec planches: 31 fr. 50 c.

Histoire de Ned-Evans; 4 vol. *in*-12, trad. de l'ang. fig. 6 fr. et 8 fr.

Idylles de Théocrite (les), traduites en français, avec des remarques, par J. L. Geoffroy, professeur de réthorique au collége Mazarin; 1 vol. *in*-8°., 3 fr. et 4 fr. franc de port.

Leçons d'un Père à ses Enfans, ou recueil de sentences et de pensées morales, extraites des meilleurs auteurs latins et français, et mises en ordre pour servir à l'instruction de la jeunesse. 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 50 cent. franc de port.

Saint-Léon, histoire du XVIe. siècl ; par William Godwin, trad. de l'ang. 3 vol *in*-12, fig. 6 fr. et 8 fr. 75 c.

Tables Chronologiques, qui embrassent toutes les parties de l'histoire universelle, année par année, depuis la création du monde jusqu'en 1768; publiées en anglais par John Blair, et traduites en français par le cit. Chantreau, qui les a continuées jusqu'à la paix conclue avec l'Espagne en 1795. 1 vol. grand *in*-4°. 21 fr.

Victime du Préjugé (la); par Mary Hays, auteur de la Chapelle d'Ayton; trad. de l'ang. 2 vol. *in*-12, fig. 2 fr. et 3 fr.

Visite Nocturne (la), figures; par Maria Roche, auteur des Enfans de l'Abbaye; traduit de l'anglais. 5 volumes in-12. 7 fr. 50 c. et 10 fr.

